

REVUE DE PRESSE
SAISON 2021 >> 2022





Direct MONDE



Direct AFRIQUE



#MALI

#UKRAINE

#PRÉSIDENTIELLE2022

PODCASTS

AFRIQUE

AFRIQUE FOOT

LES PLUS LUS

STOP L'INFOX

🏠 / Afrique

Culture: quand un trio de «performers» congolais danse sur les maux de la RDC



Publié le : 13/11/2021 - 10:50



Audio 01:19



Un danseur, Yves Mwamba, un musicien, Pytshens Kambilo et une militante Rebecca Kabugho. Ce trio de « performers » congolais livre une pièce en forme de manifeste appelée « Voix intérieures ». Trois corps, trois voix, trois langages qui dénoncent les injustices, la corruption et la répression en République démocratique du Congo (RDC). Ces voix dont ils parlent, ce sont celles qui, comme ils le disent eux-mêmes, bouillonnent à l'intérieur du peuple congolais et demandent le respect des droits humains, le droit à la démocratie et la fin de l'impunité des groupes armés dans le pays.

Sur les airs de guitare du musicien Pytshens Kambilo, le danseur et chorégraphe Yves Mwamba se jette au sol, puis il se relève et enchaîne des mouvements intenses. « Notre corps a vécu tellement d'histoires. Nous venons parler de notre vécu. Des arrestations arbitraires, de la sécurité, de l'enrôlement des enfants dans l'armée, de la violence sexuelle. Tout ce que l'on raconte, ce ne sont pas des fictions. Ce sont des vraies personnes, des vraies histoires. »

C'est à la suite des arrestations de militants congolais de la Lucha et en hommage au co-fondateur du mouvement Luc Nkulula, décédé en 2018, que Yves Mwamba met en place son projet. « Cette pièce vient éveiller la conscience collective de la jeunesse. C'est pourquoi il y a cette bascule dans la pièce, Rebecca prend la parole et elle raconte sa vie. »

En représentation à Paris

« Quand je parle de morts, quand je parle de fosse commune, directement, je vois ces personnes, je vois ces gens. »

Rebecca Kabougho est également l'une des figures connues de la Lutte pour le changement. Emprisonnée en 2016, elle prend part à cette collaboration artistique et engageante pour faire résonner, dans sa voix, les paroles citoyennes. « Être sur scène vient ajouter un plus pour la lutte que nous menons chaque jour. »

La jeune activiste vit toujours à Goma, lieu de naissance du mouvement citoyen. Le trio espère d'ailleurs pouvoir se produire un jour en RDC.

En attendant, la performance artistique de Yves Mwamba, Rebecca Kabugho et de Pytshens Kambilo est à voir ce samedi soir, 13 novembre, au Carreau du Temple à Paris à 19h30.

PUBLICITÉ



VIDÉOS

[La musique sur TV5MONDE](#)

Danse : "Voix Intérieures", hommage au militantisme citoyen

Il est chorégraphe, originaire de la République Démocratique du Congo. Yves Mwamba était l'invité du Journal Afrique pour présenter sa pièce "Voix intérieures", qui met en scène un danseur, un musicien et une activiste d'un mouvement citoyen.

Durée : 7 min 29

24 MAI 2021 [TV5MONDE](#)



K OU LE PARADOXE DE L'ARPENTEUR

JEUDI 18 MARS >> LUNDI 05 AVRIL 2020

Théâtre. Se confronter à l'autorité avec Kafka

Lundi 1 Mars 2021 - Marina Da Silva

Au Théâtre de l'Échangeur, à Bagnolet, Régis Hébert pose la question des droits et de la révolte au plateau et dans la vie.

À moins de trois semaines d'une présentation publique – malheureusement réservée aux professionnels –, *K ou le paradoxe de l'arpenteur*, adapté du *Château*, de Franz Kafka, par Régis Hébert qui en signe aussi la mise en scène et la scénographie, commence à prendre vie et forme au plateau. Sept comédiens – Pascal Bernier, François Chary, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, Airy Routier, June Van Der Esch – se partagent les trente-neuf rôles de ce roman inachevé qui se déroule sur quatorze lieux, évoqués plus que représentés dans le dispositif clé des créations lumière d'Éric Fassa, avec Saïd Lahmar, et sonore de Samuel Mazzotti. Cette alchimie vient nourrir l'étrangeté et les différents niveaux de lecture de ce texte où Kafka fait la critique du totalitarisme et du capitalisme, posant la question de l'absence de droits et de l'utilisation de la violence. Il se serait inspiré de l'histoire de *Michael Kohlhaas*, de Heinrich von Kleist, un marchand de chevaux abusé par un baron local qui prend la tête d'une révolte pour obtenir réparation. S'il est condamné à mort, son droit lui sera néanmoins reconnu. À l'inverse, l'arpenteur K, venu au château sur une promesse d'embauche pour laquelle il a tout quitté et qui lui est déniée à son arrivée, s'épuise en actions inutiles contre une bureaucratie absurde et inaccessible. Incapable de considérer la nature du pouvoir qu'il affronte, il est par conséquent également incapable d'envisager le combat à mener. Désespérée, la pièce porte aussi en elle la joie et la combativité, et fait la part belle aux rôles de femmes.

Pour Régis Hébert, « le caractère prémonitoire de l'œuvre n'est pas le fruit d'un hasard, ni d'une aptitude de Kafka à la divination, mais le produit d'une conscience qui a placé l'idée de puissance et la question du pouvoir au cœur de sa pensée et de sa relation au monde ». Pour lui, Kafka, que l'on présente souvent comme un auteur intimiste et hors du monde, « est ancré dans le réel. Il est engagé. Il fréquente les milieux anarchistes de l'époque. Il a compris l'expression de la domination, là où les gens la vivent sans la remettre en cause ».

Un lieu ouvert aux pratiques amateurs et à plusieurs structures associatives.

Une réflexion qu'il mène aussi à son niveau, en tant que directeur de lieu de création et de diffusion. À Bagnolet, avec ses 2 000 mètres carrés, doté de trois espaces de résidence et de deux plateaux, l'Échangeur est une oasis dans le paysage théâtral. Accueillant près de soixante équipes artistiques chaque année – quatre actuellement en création, dont la toute jeune compagnie desSaty(i)res, basée près d'Évreux, qui travaille sur *Le Cadavre encerclé*, de Kateb Yacine –, il est aussi ouvert aux pratiques amateurs et à plusieurs structures associatives. « On cherche à articuler le social, l'écologie et l'économie à l'artistique. On a accueilli des assemblées générales interprofessionnelles pendant les grèves. » Après vingt-cinq ans d'existence, le lieu reconnu par ses pairs est cependant peu soutenu par le département. « On a perdu un tiers de nos emplois à plein temps depuis quatre ans et notre petite équipe marche sur l'énergie et le souffle. On est toujours inspirés par le programme du Conseil national de la Résistance. »

l'Échangeur, 59, avenue du Général-de-Gaulle, 93170 Bagnolet ; tél. : 01 43 62 71 20. Reprogrammation du 6 au 23 octobre 2021.

THÉÂTRE

K OU LE PARADOXE DE L'ARPENTEUR. KAFKA ET SES DOUBLES.

22 MARS 2021

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Restituer par le théâtre et par l'image toute la complexité de l'œuvre de Kafka sans céder au jeu des interprétations dont elle a fait l'objet et lui rendre sa richesse et sa force énigmatiques forment l'objet de cette adaptation au plus près du texte du Château, l'un des romans inachevés de Kafka.

Un Arpenteur engagé par un Château inaccessible au commun des mortels échoue dans le village sur lequel ce Château règne. Les informations sur la venue de l'Arpenteur et sur son engagement sont contradictoires et l'accueil des villageois plutôt frais. Dans sa tentative sans cesse battue en brèche d'accéder au Château pour se faire reconnaître, l'Arpenteur K se trouve pris au piège de la toile du fonctionnement administratif. Optimiste – ou inconscient ? – il se débat pour en sortir mais à chaque tentative réduit ses ambitions. Il croise sur son chemin toute une série de personnages hauts en couleur : des aides plutôt collants, si semblables qu'on peine à les distinguer, un aubergiste et sa femme, confits en respect face aux diktats des employés invisibles du Château, le Maire qui lui propose, au lieu de l'embauche promise, un obscur emploi dans une école, un messenger à la mémoire fuyante et bien d'autres, mais aussi des femmes : Olga, l'employée et plus de l'hôtel des Messieurs (du Château), qu'il détournera avant de l'abandonner, Pépi, la petite servante qui rêve de celui

qui mettrait le feu à l'hôtel, ou Amalia, la seule personne capable de s'opposer aux diktats du Château.

K comme Kohlhass

À l'origine de la création du *Château* se trouve sans doute la référence à *Michael Kohlhaas*, un texte d'Heinrich von Kleist – un K parmi tous ceux que l'auteur croise – qu'affectionnait particulièrement Kafka. Ce court roman inspiré d'une histoire réelle met en scène, au temps de la Réforme, un honnête marchand de chevaux qui, victime d'un abus de pouvoir, prend la tête d'une révolte et se mue en justicier impitoyable qui met le pays à feu et à sang. Capturé, il est condamné à mort mais contraint en même temps la justice à lui donner raison et à démettre le baron qui l'a spolié. L'Arpenteur K, lui aussi, demande justice. Il s'acharne à faire reconnaître son embauche auprès d'un Château qui se dérobe sans cesse et nie sa qualité d'être – l'arpentage. Les tentatives désespérées de l'Arpenteur pour faire valoir son bon droit se heurtent au mur d'une administration invisible et toute-puissante. Mais, contrairement à Michael Kohlhaas qui, à la fin, obtient gain de cause, K livre avec acharnement un combat dérisoire et perdu d'avance. Il ne gagnera pas parce qu'il se bat à l'intérieur du discours de l'adversaire et qu'il est nécessairement perdant à ce jeu-là. De compromis en compromis, il s'enfonce peu à peu dans la logique du Château et signe les conditions de sa défaite. Seules les femmes, à l'image de sa sœur Otilia et de Milena Jesenska, l'amie-amante de Kafka, ont une chance de s'en sortir.



Un Château qui n'attend pas d'Arpenteur

Cet Arpenteur-là, d'ailleurs, que doit-il au juste mesurer ? Les villageois, comme le Maire, le lui ont bien signifié. Il n'y a rien à faire dans ce domaine, son inutilité est patente. Dans un monde où tout est établi, règlementé, régi, les questions d'arpentage n'ont pas leur place. Kafka joue sur les mots. Étymologiquement, l'arpenteur, s'il définit celui qui travaille à mesurer la terre (der Lanvermesser), porte aussi une valeur négative et désigne, employé comme adjectif, un homme présomptueux, téméraire, enclin à l'outrecuidance. On peut donc légitimement se demander de quel côté penche K. Curieusement d'ailleurs, le fonctionnaire auquel K doit avoir affaire et dont il dépend se nomme Klamm (encore un K). Comme si la danse des K dessinait les figures de nombreux possibles ou les multiples facettes d'un individu écartelé qui se cherche dans ses multiples reflets.

Du Procès au Château – K comme Kafka

L'histoire de l'arpenteur constitue une sorte de pendant au *Procès*. Tous deux publiés de manière posthume – *le Château* est écrit deux ans avant la mort de Kafka et laissé inachevé, en plein milieu d'une phrase – ils étaient destinés, selon les volontés de Kafka, à la destruction. C'est à l'exécuteur testamentaire et ami de Kafka, Max Brod, qu'on doit leur sauvetage. Dans les deux romans, K est le nom du personnage principal, doté du prénom « Joseph » dans *le Procès*. K pour Kafka ? Sans doute tant la quête angoissée de lui-même, pris au piège d'une trame qui l'étouffe – il est socialement marqué d'être un juif tchèque, écrit en langue allemande et, qui plus est, est nourri de culture hébraïque – et de la littérature l'obsèdent. On a beaucoup glosé, dans les deux cas, sur la signification à donner à ces écrits. Une dénonciation de la bureaucratie et de ses errements ? Une culpabilité de Kafka qui aurait emprunté les voies romanesques pour se manifester ? L'expression d'un mal de vivre ? Un éclairage psychanalytique qui mettait en avant ses obsessions ? Ou une interprétation plus métaphysique ou plus théologique, liée à la tradition hébraïque et aux origines juives de l'auteur ?



Un récit polyphonique

La mise en scène de Régis Hébert ne réduit pas le champ des lectures possibles. Elle énonce, reste au plus près du texte. Elle explore la galaxie animée des personnages qui révèle sans complaisance les faiblesses humaines, l'égoïsme, l'obséquiosité, la frayeur, la lâcheté, la marginalité parfois. Elle reprend la construction en plans-séquence du roman, comme si la caméra éclairait tour à tour les péripéties de cette histoire à la fois cocasse et absurde qui pourrait être drôle si elle ne confinait à la tragédie de la dépossession de soi. Régis Hébert en accentue la stylisation, comme pour faire échapper l'histoire à toute velléité d'interprétation psychologique. Dans cet univers artificiel où la neige tombe en paillettes argentées à l'avant-scène, les personnages sont les figurines tracées à gros traits d'un théâtre de marionnettes où la lumière découpe parfois, en ombres chinoises, des doubles démesurés des personnages, silhouettes fantomatiques arrachées d'elles-mêmes qui nous racontent les doubles de K. Portes, trappes et passages pullulent dans un décor de blocs montés sur roulettes qui se modifient sans cesse et s'encombrent d'envahissants papiers qui sont autant une métaphore de l'administration que de l'écriture. Cette machinerie ostensiblement « bricolée » et fonctionnant à vue nous entraîne sur les traces d'une fiction insaisissable, dans les pas d'un arpenteur de terres imaginaires à la recherche de son identité : le mystérieux Monsieur K, pris au piège de la littérature...



Crédit photo : Leslie Camara.

K ou le Paradoxe de l'Arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, adaptation et mise en scène de Régis Hébette.

Dans *Le Château*, K. s'est présenté au village en qualité d'Arpenteur nommé par les autorités, le Château lui fait savoir qu'il n'est pas au courant de cette nomination, puis, comme K. veut faire valoir ses droits et que rien ne peut le détourner de son idée, le Château se ravise, et après avoir mis deux « aides » à son service exclusif, K. est informé *officieusement* qu'on est content de lui en haut lieu et qu'on l'engage à continuer. K. n'a pas commencé à travailler, il ne commencera jamais.

L'oeuvre de Kafka traite du sens de la vie et de son mystère jusqu'à l'absurde et l'anxiété. Après la mort des systèmes et des illusions, l'univers kafkaïen est l'expression a posteriori d'un désarroi. *Le Procès* et *Le Château*, deux oeuvres inachevées, donnent vie à un cauchemar fascinant, au moment où l'être prend conscience de son instabilité et de sa solitude. Un univers quotidien où des subalternes transmettent des ordres autoritaires – un conte d'épouvante fantastique et romantique.

Inexorable est la défaite du héros défendant son droit : il en est humilié et se fait aussi servile que les habitants du village. Une dramaturgie de l'échec se met en place – malentendus et mystères, occasions manquées et interdictions incompréhensibles – humour noir, ironie lucide et résignation.

K., dont on tolère la présence sans en attendre quelque service, dispose ainsi étrangement de deux acolytes, Arthur et Jérémie, et d'un messager, Barnabé. Le Château restant inaccessible, K. se laisse séduire par Frieda, la serveuse de l'auberge, ancienne maîtresse de Klamm, l'un des messieurs du Château; Frieda perd sa place et K. accepte un emploi de concierge à l'école du village, s'installant avec la jeune femme. L'Instituteur et sa femme ne cesseront de les tourmenter.

L'insouciance juvénile des deux assistants collés à K., installés dans son lit alors qu'il dort avec Frieda, les rend grotesques. K. tente d'approcher Klamm, en vain. La patronne de l'auberge lui démontre la folie de son entreprise, et K. critique le respect des villageois face au Château.

Or, Amalia, la soeur d'Olga et de Barnabé, a refusé les propositions malhonnêtes d'un fonctionnaire du Château : sa famille est mise au ban de la société. Le père oeuvre inlassablement en vue de la réhabilitation. Olga se livre aux serveurs du Château, rien n'y fait. Barnabé, qui entretient de lointaines relations avec l'administration du Château, représente leur dernier espoir.

Entre-temps, Frieda, se croyant abandonnée, s'acquitte avec Jérémie et retourne à l'auberge. K. est convoqué à l'auberge par Erlanger, un secrétaire de Klamm. Il croise Frieda et tente de renouer avec elle. A la recherche de la chambre d'Erlanger, K. pénètre chez un autre secrétaire, Bürgel qui s'étend sur la nature et les prérogatives de sa fonction; or, K. mort de fatigue, s'endort.

Un cruel dilemme : accepter la domination et vivre dans l'humiliation, ou bien la refuser et payer le terrible tribut du refus, comme Amalia. Chez Kafka, il n'est aucun échappatoire à cette alternative.

Régis Hébette adapte et met en scène *Le Château* avec une esthétique toute kafkaïenne – figures, mouvements et déplacements dessinés d'un trait sombre et sûr. Il signe la scénographie, avec Eric Fassa et Marion Abeille, le son de Samuel Mazzotti, les costumes de Zoé Lonjare et Cécilia Galli.

Un monde chaotique est organisé dans l'espace nu à partir d'éléments significatifs – boîtes, caecots, panneaux, parois, portes, pièces collectives ou d'intimité – qui, mobiles, esquissent les intérieurs ou extérieurs, décor changeant qui souligne les ruptures, les cassures d'une continuité impossible.

Rêve ou réalité incertaine, les personnages sont des figures évanescentes, des fantômes inaccessibles et narquois. Les comédiens passent d'un rôle à l'autre avec beaucoup d'à-propos. Seul, K. l'Arpenteur est tenu par Airy Routier, à la fois intensément présent et ailleurs, dormant, tel un sans domicile fixe au pied d'une maison villageoise avant d'atteindre le Château situé plus loin.

François Chary et June Van Der Esch endossent les habits de Jérémie et Arthur, tels deux frères jumeaux loufoques et burlesques, se livrant en duo à leur ballet facétieux sans se lasser. Barnabé que K. voit tel un « messager » officiel est un reflet de lui-même – une vocation artistique non reconnue. Il est joué par Antoine Formica qui assure aussi beaucoup d'autres personnages. Pour l'Instituteur, interprété entre autres rôles, Pascal Bernier a toute la raideur et rigidité voulues.

Quant à Cécile Saint-Paul, pour l'aubergiste et la femme de l'Instituteur, parmi d'autres, elle joue bien l'étrangeté de la situation, absorbée encore par son rôle d'autorité tenu avec droiture et fol. Et Cécile Lesgages est une Frieda sincère, jeune femme vive, déçue et engagée dans le monde.

La « réalité » de Kafka affleure dans *Le Château* : il vient de quitter les Assurances ouvrières; le château et le village existent encore; le motif du paria l'attire, l'amour pour Milena aussi. Bien des traits du mari de Milena, Ernst Polak, rappellent le personnage de Klamm. Frieda, grâce à qui K. espère acquérir droit de cité, est incapable de se détacher de Klamm. Enfin, le « Herrenhof », hôtel des Messieurs, était un café de Vienne que les littérateurs appelaient « Hurenhof », hôtel des p...

L'incertitude, l'Indécision et le doute qui dévorent le protagoniste sont exprimés sur le plateau de théâtre dans un agencement scénographique habile, selon les moments éloquentes – rêve ou cauchemar – choisis, via la vigilance des comédiens qui incarnent leur personnage tout en sachant se couler dans le coeur. C'est l'hiver dans le village et la contrée entière bordant le château est marquée par le froid, le gel et la neige : on voit les habitants du village glisser comme des patineurs sur la surface glacée du sol – vitesse, précipitation et sourire de l'amusement improvisé.

Étaient proposés les deux tiers du spectacle; sa création prometteuse est portée à l'automne 2021.

Véronique Hotte

Représentation professionnelle du 19 mars 2021 à *L'Echangeur*, 59 avenue du Général de Gaulle à **Bagnole (93)**.

Après le printemps, c'est l'été



Comprendre le monde est une chose. Comprendre son monde en est une autre. Et si souvent le premier paraît compliqué, on se réfugie dans le second. Mais, parfois, c'est tout aussi difficile. Surtout quand vos deux seuls repères prennent une direction opposée. C'est ce qui est arrivé à Lili. Elle est entre deux nids. Car papa et maman se sont encore disputés mais cette fois ça a pris une allure étonnante, angoissante, amusante... Lili découvre la garde alternée. Jonna Lund Sørensen, autrice et illustratrice danoise peint avec humour et justesse cette position délicate (voir couverture). On disait avant avoir le cul entre deux chaises, on pourra dire désormais avoir les pattes entre deux nids. Et le menu n'est pas le même d'un nid à l'autre (graines et

fruits contre spaghettis, câlin devant la télé contre leçons et commissions). Mais l'essentiel n'est pas là. Le tout est d'apprendre à voler, quelque soit le nid, il faut s'envoler entre vertige glaçant et fol espoir de l'aventure.

Un album intelligent, qui ne prend pas les enfants pour des idiots et leur apprend à grandir en ouvrant bien les yeux.

François Braud ☐

◆ *Memento mori*, Conce Codina et Aurore Petit, éditions du Rouergue, 15,50 €.

◆ *Mayday ! Mayday !*, Cristina Spano, éditions du Rouergue, 16 €.

◆ *Bonjour veaux, vaches, cochons*, Olivier Douzou et Frédérique Bertrand, éditions du Rouergue, 16 €.

◆ *Lili entre deux nids*, de Jonna Lund Sørensen, éditions D'eux, 32 pages, 14 €.

À commander à l'EDMP (8 impasse Crozatier, Paris 12°, didier.mainchin@gmail.com).

Un cauchemar familial

*Alors que la fermeture des lieux culturels se prolonge, des compagnies théâtrales tiennent à maintenir une activité créatrice même non rémunérée et malgré l'absence de perspective précise concernant la présentation au public. C'est ainsi que Marie-Claire Calmus a pu assister à une sorte de "préfiguration", réservée à un public restreint de professionnel·les et de critiques, dans le strict respect des mesures sanitaires. Elle analyse ici **Le Château** de Franz Kafka ainsi que la mise en scène qu'en fait Régis Hébette, dont la représentation publique est prévue pour octobre.° K ou le Paradore de l'Argentave*

Le caractère inachevé de cette création, allégué par le metteur en scène, laissant prévoir une représentation future, donne toute latitude pour extrapoler la figure ordinaire de la critique.

Ce qui frappe dans la relecture du *Château* déclenchée par les scènes les plus saisissantes du spectacle, c'est une parenté d'atmosphère avec ce que nous vivons actuellement.

Hébette a raison, mille fois raison. C'est Kafka qu'il faut relire et monter pour tenter de rejeter le carcan qui nous étouffe : celui d'une survie qui n'est pas la vie. Où le dérèglement devient le règlement. Selon plusieurs axes :

1 La culpabilisation (un sommet qu'on peut dire historique avec les propos du préfet Lallement sur leur responsabilité en tant que contrevenant-es, des moribond-es hospitalisé-es atteint-es du COVID !)

2 Le poids de l'"Administration" omniprésente et onnipotente mais injoignable, intouchable. Aucun échange, aucune concertation. Tout est imposé d'en haut.

3 Les dévoiements de l'usage des espaces et des temps. Déjà présents, hallucinants, dans *Le Procès* et contribuant à l'impression de cauchemar.

La vie quotidienne est mêlée indiscernablement à l'institutionnelle et sous la coupe de celle-ci, ôtant aux relations toute liberté, toute gravité, voire tout sens.

Par des diktats autoritaires, les instances de pouvoir du *Château* font intrusion comme à présent dans la vie des corps, la régissant, violant leur secret, leur singularité.

Ce qui participe à l'obscénité générale.

Dans l'œuvre comme dans nos existences actuelles, l'intimité est contrariée et brouillée par l'autorité publique, les mesures assénées, les consignes réitérées, le contrôle et de notre part l'obéissance peureuse jusque dans le domaine professionnel.

L'ensemble du fonctionnement social est contaminé. Nous concluons sur la désocialisation qui s'ensuit.

Culpabilisation, infantilisation, autopunition

On se rappelle le récit d'Olga, au centre du roman, à propos de la "faute familiale" : avoir déchiré la lettre obscène d'un secrétaire du Château à sa sœur Amalia. Faute qui aurait pu être effacée d'une façon simple et dans laquelle la famille s'enfonce mortellement : *"Et maintenant les gens auraient aimé, comme je l'ai déjà dit, une solution qui arrangeât tout. Si nous nous étions présentés aux gens en annonçant que tout était réglé, qu'il n'y avait jamais eu là qu'une méprise aujourd'hui complètement expliquée, ou encore qu'il y avait bien eu une faute, mais qu'elle était déjà réparée – les gens se seraient contentés de si peu ! – que nous avons réussi à faire étouffer la chose par nos relations, on nous aurait certainement reçus à bras ouverts, on nous aurait embrassés, on eût fait une fête, c'est une chose que j'aie déjà vue à diverses occasions [...] Mais il n'y aurait même pas eu besoin d'en dire autant ; si nous étions venus tout simplement nous proposer, si nous avions renoué nos anciennes relations, sans même souffler mot de l'histoire de la lettre, cela aurait suffi, tout le monde aurait renoncé de grand cœur à reparler de cette histoire"*. Au fond, comme actuellement, le puni contribue à fabriquer et à éterniser sa faute en ne remettant pas le bien-fondé de celle-ci en question.

De même K, traité comme un chien dès le début, acceptera sa condition, les rebuffades, silences, de l'administration sur son cas, une vie matériellement misérable sans jamais connaître sa culpabilité réelle qu'il entretient au fur et à mesure devant l'incompréhension et la confusion croissantes.

Dans cette épidémie, notre responsabilité est posée comme un a priori. Si le nombre de mort-es et d'infecté-es s'accroît c'est à cause de notre légèreté, de notre désinvolture, de notre indiscipline : elles compromettent l'issue envisageable qui malgré la vaccination semble toujours s'éloigner. Plus profondément cet échec ne prouve-t-il pas que nous devons nous reconnaître, tel l'âne de La Fontaine (1) au bas de la pyramide sociale, comme coupables symboliquement de la maladie-même ?

Sur cette culpabilisation irraisonnée, il faudrait entreprendre ce travail auquel renoncent Olga et sa famille ; faire "le pas de côté" mental pour y voir clair et nous désaliéner.

La tendance est à l'autopunition : devant l'hésitation macronienne, *Libération* du 30 mars, semblant souhaiter un re-confinement intégral, titre en gros : *"Il attend quoi ?"* comme si la plupart des gens appelaient cette non-vie de leurs vœux. Certes, plusieurs citoyen-nés interviewé-es (mais sont-ils/elles une majorité ?) semblent se résigner à cette mesure comme à l'ultime remède.

Avec bien d'autres, nous avons dit amplement où étaient les vraies responsabilités : celles de cette "administration" même pour reprendre le terme kafkaïen.

Ce consentement masochiste à la punition éteint radicalement toute velléité d'analyse et de révolte.

L'administration

Comme dans l'œuvre de Kafka on ne la joint jamais.

Aucune concertation sur la situation et sur les mesures à prendre. Tout est décidé par les experts (particulièrement le fameux Comité scientifique) et souvent par un seul homme : le Président, d'où les extravagances, errements, contradictions flagrantes.

D'être si lointaine, si hors de notre portée, cette administration – ce gouvernement – peut se faire passer pour sans faille, impeccable – ce qui rappelle les propos du secrétaire Burgel qui entre deux endormissements conte à K, échoué dans sa chambre par hasard, alors qu'il est convoqué par quelqu'un d'autre, son admiration pour la perfection de la machine administrative : *"Vous auriez pu quand même être déjà frappé par le fait que notre organisation ne souffre d'aucune espèce de faille."*

Il résulte de cette perfection que quiconque a une requête à présenter, ou doit, pour toute autre raison, être interrogé sur une chose, reçoit une citation dans les trois quarts des cas, avant même qu'il ait pu voir clair dans son affaire, mieux, avant même qu'il en ait eu vent".

On songe à l'extraordinaire sursaut de lucidité de cet octogénaire vacciné attaquant l'État à propos de la prétendue nécessité du maintien des gestes barrières ! Il lui a été répondu que l'État était inattaquable.

Infantilisé-es par la peur de la maladie nous continuons donc à nourrir l'illusion que nos supérieur-es pensant au mieux à notre place vont répondre à nos attentes, notre requête ; ce qui est bien le sentiment de K et qui cause sa perte.

Dans une de ses postfaces, Max Brod, l'ami proche de Kafka qui malgré le souhait de celui-ci a sauvé ses manuscrits du feu, souligne l'éloignement fatal du but par le coupable, quelle que soit sa bonne foi : *"Quant à être reçu un jour par l'administration centrale, il n'a jamais dû l'espérer"*.

Et pourtant l'illusion de se faire entendre perdure : *"Toute convocation le confirme non dans sa déception mais dans son long espoir"*.

La perversion des espaces-temps

Cette dimension du fantastique était déjà fortement présente dans *Le Procès*. Elle se prolonge dans *Le Château* ; le très long passage sur la façon où entre deux sommeils le secrétaire Burgel reçoit K par erreur est à ce propos hallucinante. Cette omniprésence du mélange des nuits et des jours, du dedans et du dehors, est fondamentale ; elle participe de cet humour tragique

(1) La Fontaine : *Les Animaux malades de la Peste*.

qui éclaire le pseudo-travail des responsables aussi fantôme que l'Administration elle-même.

L'intimité s'expose en public : c'est dans la salle de gymnastique d'une école que le couple K et Frieda finit par s'installer, où dans un recoin de café servant d'entrepôt qu'exténué par son errance K s'écroule pour dormir.

Dans la gestion de la crise actuelle, on retrouve cette perversion des espaces et des temps, en rapport avec celle des sphères privée et publique (2).

Le port obligatoire du masque interdit les épanchements, les attractions, la manifestation des sympathies, limite les échanges.

Par le télétravail, le temps et l'espace professionnels sont confondus avec ceux du milieu familial, entraînant toutes sortes d'inconvénients, de dérèglements, de conflits.

La désocialisation

D'une façon générale, nos vies, nos déplacements, nos activités, nos rapprochements avec autrui sont sous la coupe de mesures publiques modifiables d'un jour à l'autre.

Dans ce mélange, il y a quelque chose qui a rapport avec l'obscurité. Dans le roman, l'amour n'est plus effusion sincère mais coucherie mécanique, contrainte par l'intérêt stratégique chez l'arpenteur sans emploi qui pense s'aider des femmes pour approcher l'instance suprême.

Soulignée par la mise en scène de Régis Hébette, le malaise causé par une intimité exposée à toute forme de voyeurisme, altère les mécanismes sociaux habituels, dresse les individus les uns contre les autres – la présence d'autrui devient dérangement, menace, scandale.



Dans la crise actuelle, les corps redoutant leur proximité s'entre-surveillent et se fuient. Contrainte et tension menacent notre vie affective, amicale, psychique, sociale. Ce rejet du corps de l'autre comme porteur de mort nous pousse au repli, à l'isolement et à l'enfermement mental.

Cette atomisation et cette réification négative des corps ne peuvent être complètement compensées par la technologie.

Ne nous laissons fasciner par aucun "Château" dont la puissance devient plus imaginaire que réelle.

Dégageons-nous à tout prix, d'urgence, de cette infirmité à laquelle on veut nous réduire et merci aux créateurs et créatrices, dont Régis Hébette et sa troupe, dans les conditions qui leur sont imposées, de nous montrer le chemin !

Marie-Claire Calmus □

◆ *Le château* de Franz Kafka, mis en scène par Régis Hébette, avec la Compagnie Public Chéri, au théâtre de L'Échangeur, 59 avenue du Général de Gaulle, Bagnolet.

(2) *Privé-Public 2020*, Essai, Marie-Claire Calmus, Éditinter éditions, avril 2021.

1000 signes, pas plus, titre et signatures exclus (et vous pouvez recompter)

L'étincelle

Jean tient depuis dix ans une station-service en couple avec Remedios, sa femme. Les deux en faillite. La première périclité faute de client, le deuxième faute de bonheur. La solution semble être trouvée par Walden, le président du tribunal de commerce qui s'occupe de son dossier de dépôt de bilan et sort sa femme qu'il ramène à quatre heures du matin. Ça préoccupe Jean tout ça. Et puis il y a Ousmane, le mécanicien qui réclame son indemnité de licenciement et sa mère qui refuse de l'aider financièrement. Jean doit agir. Il vole alors sa mère et bâtit un plan d'avenir banal : *Mes pensées devenaient plus claires désormais, plus fluides, alors que s'élaboraient, en instantané, point par point, les phases successives et à venir de mon projet criminel.* L'écriture concise de Ravey fait de cet *Adultère* un récit de petits moyens qui imaginent qu'agir, c'est forcément mieux, cet ennemi du bien. Des personnages caravagesques mènent une vie de rien. Un livre désespérément humain, jusqu'à sa fin.

F. B. □

◆ Yves Ravey, *Adultère*, Les Éditions de Minuit, 141 pages, mars 2021, 14€50
À commander à l'EDMP (8 impasse Crozatier, Paris 12^e, didier.mainchin@gmail.com).

Se confronter à l'autorité avec Kafka

Au Théâtre de l'Échangeur, à Bagnolet, Régis Hébette pose la question des droits et de la révolte au plateau et dans la vie.

A moins de trois semaines d'une présentation publique – malheureusement réservée aux professionnels –, *K ou le paradoxe de l'arpenteur*, adapté du *Château*, de Franz Kafka, par Régis Hébette qui en signe aussi la mise en scène et la scénographie, commence à prendre vie et forme au plateau. Sept comédiens – Pascal Bernier, François Chary, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, Airy Routier, June Van Der Esch – se partagent les trente-neuf rôles de ce roman inachevé qui se déroule sur quatorze lieux, évoqués plus que représentés dans le dispositif clé des créations lumière d'Éric Fassa, avec Saïd Lahmar, et sonore de Samuel Mazzotti. Cette alchimie vient nourrir l'étrangeté et les différents niveaux de lecture de ce texte où Kafka fait la critique du totalitarisme et du capitalisme, posant la question de l'absence de droits et de l'utilisation de la violence. Il se serait inspiré de l'histoire de *Michael Kohlhaas*, de Heinrich von Kleist, un marchand de chevaux abusé par un baron local qui prend la tête d'une révolte pour obtenir réparation. S'il est condamné à mort, son droit lui sera néanmoins reconnu. À l'inverse, l'arpenteur K, venu au château sur une promesse d'embauche pour laquelle il a tout quitté et qui lui est déniée à son arrivée, s'épuise en actions inutiles contre une bureaucratie absurde et inaccessible. Incapable de considérer la nature du pouvoir qu'il affronte, il est par conséquent également incapable d'envisager le combat à mener. Désespérée, la pièce porte aussi en elle la joie et la combativité, et fait la part belle aux rôles de femmes.

Pour Régis Hébette, « le caractère prémonitoire de l'œuvre n'est pas le fruit d'un hasard, ni d'une aptitude de Kafka à la divination, mais le produit d'une conscience qui a placé l'idée de puissance et la question du pouvoir au cœur de sa

pensée et de sa relation au monde ». Pour lui, Kafka, que l'on présente souvent comme un auteur intimiste et hors du monde, « est ancré dans le réel. Il est engagé. Il fréquente les milieux anarchistes de l'époque. Il a compris l'expression de la domination, là où les gens la vivent sans la remettre en cause ».

Un lieu ouvert aux pratiques amateurs et à plusieurs structures associatives.

Une réflexion qu'il mène aussi à son niveau, en tant que directeur de lieu de création et de diffusion. À Bagnolet, avec ses 2 000 mètres carrés, doté de trois espaces de résidence et de deux plateaux, l'Échangeur est une oasis dans le paysage théâtral. Accueillant près de soixante équipes artistiques chaque année – quatre actuellement en création, dont la toute jeune compagnie desSaty(i)res, basée près d'Évreux, qui travaille sur *le Cadavre encerclé*, de Kateb Yacine –, il est aussi ouvert aux pratiques amateurs et à plusieurs structures associatives. « On cherche à articuler le social, l'écologie et l'économie à l'artistique. On a accueilli des assemblées générales interprofessionnelles pendant les grèves. » Après vingt-cinq ans d'existence, le lieu reconnu par ses pairs est cependant peu soutenu par le département. « On a perdu un tiers de nos emplois à plein temps depuis quatre ans et notre petite équipe marche sur l'énergie et le souffle. On est toujours inspirés par le programme du Conseil national de la Résistance. » ●

MARINA DA SILVA

L'Échangeur, 59, avenue du Général-de-Gaulle, 93170 Bagnolet ; tél. : 01 43 62 71 20.
Reprogrammation du 6 au 23 octobre 2021.



KAFKA REVISITÉ

Jean-Pierre Han

18 octobre 2021

***K ou le paradoxe de l'arpenteur d'après le Château* de Franz Kafka. Adaptation et mise en scène de Régis Hébette. Théâtre de l'Échangeur, jusqu'au 23 octobre à 20 heures. Tél.: 01 43 62 71 20. reservation@lechangeur.org**

Les personnages principaux des trois seuls romans de Franz Kafka, *L'Amérique*, *Le Procès* et enfin *Le Château* ont subi au fil du temps, au seul plan de leur dénomination, un véritable assèchement. Du Karl Rossmann du premier livre, le personnage principal du *Château* n'est plus désigné que par la lettre K, après avoir tout de même entre-temps bénéficié d'un prénom, Joseph... Une perte d'identité ? Dans ces conditions on comprend aisément qu'au début du *Château* K. affirme *mordicus* qu'il a bien une identité, celle de sa fonction, arpenteur ! C'est précisément cette qualification, cette « qualité », qu'il va perdre au fil du déroulement du spectacle que met en scène avec beaucoup d'intelligence Régis Hébette. Soit l'anéantissement pur et simple d'un individu : d'arpenteur presque arrogant des premières scènes, car sûr de son bon droit, il deviendra une copie conforme des individus qui peuplent les alentours du château et qui obéissent peu ou prou à ses diktats. C'est cet itinéraire que décrit le roman comme le spectacle, non pas, et on s'en réjouit, dans une pâle illustration, mais une inventivité de tous les instants qui s'appuie néanmoins fidèlement sur les épisodes du livre. Le travail de Régis Hébette se situe dans cet écart à partir duquel il parvient à trouver et à rendre compte de l'esprit de Kafka en n'occultant aucune de ses énigmes. Le paradoxe évoqué dans le titre est aussi dans cet écart. Longue marche de l'« homme sans qualité » épuisante – on sait que la notion de fatigue est essentielle chez Kafka, comme le soulignait Jules Supervielle – vers une absolue soumission ? Alors qu'en unique contrepoint apparaît la figure essentielle d'Amalia, la seule femme pour laquelle K. n'éprouve aucune attirance physique, jeune femme qui est condamnée à tout jamais, elle et sa famille, à subir les conséquences de son acte de révolte. Le travail de Régis Hébette s'appuie sur une scénographie qu'il a lui-même conçue avec la collaboration de Saïd Lahmar, avec des éléments qui ne cessent de bouger et finissent dans un véritable mouvement de ballet labyrinthique, par encercler le personnage de K. jusqu'à l'étouffement, au *summum* de la tension dramatique. Le rire (car on rit chez Kafka) grince et disparaît. Même tourbillon de la part des personnages qui entourent K.. Personnages tous assumés par une équipe qui est parfaitement cohérente et solidaire : Pascal Bernier, François Chary, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul et June Van Des Esch, tous des rôles multiples alors qu'ils entourent jusqu'au vertige K. (Ghislan Decléty).

Il y a plus de six mois, en plein confinement, Régis Hébette avait présenté une première partie du spectacle. Il a tout balayé, changé quelques rôles, et revisité avec une nouvelle pertinence l'œuvre inachevée de Kafka. On s'en félicite, car on atteint désormais une authentique forme de réussite, même si l'on n'en a jamais fini avec l'auteur pragois.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

À l'affiche, Agenda, Critiques, [Evènements](#) // K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet

K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet

Oct 17, 2021 | Commentaires fermés sur K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, au Théâtre de l'Echangeur de Bagnolet



© Hervé Bellamy

ff article de Denis Sanglard

Adaptation du *Château*, dernier roman inachevé de Franz Kafka, *K où le paradoxe de l'arpenteur* conte l'arrivée dans un village reculé d'un arpenteur, venu là par une promesse d'embauche. Seulement on ne peut dans ce village hostile séjourner sans autorisation, délivrée par l'administration. Et une promesse n'est pas une embauche... K, affirmant son droit et demandant réparation, se heurte aux fonctionnaires obtus, à l'absurdité d'une obscure bureaucratie, aux rapports qui semblent ne jamais aboutir, face à sa demande réitérée de rencontrer l'insaisissable et tout puissant Klamm. Mais Klamm, partout et nulle part à la fois, existe-il ? Pot de terre contre pot de fer, K défait, humilié, résigné rejoint la servilité des villageois soumis à l'autorité administrative du château.

Régis Hebette signe à la fois l'adaptation et la mise en scène de cette tragi-comédie. Un côté expressionniste, onirique même, dans la scénographie, lumières entre chien et loup, crépusculaire, neige en abondance, jeu d'ombres qui découpent, agrandissent les silhouettes, et surtout un décor mouvant, paravents noirs découpés et coulissants, manipulés à vue, labyrinthe menaçant se faisant, se défaisant, qui enferment bientôt K dans ce village et n'offrent bientôt plus d'issue. Une mise en scène fluide, mais où le temps semble comme aboli, étouffé par le rythme donné volontairement étal. Quelque chose semble stagner là qui participe de la condition de K, le seul pourtant dans ce cauchemar, à s'agiter avant de se fracasser devant la force d'inertie des villageois et des fonctionnaires. Régis Hebette efface ainsi tout repère de temps et d'espace, le village semblant être englouti dans le néant et les ténèbres, assujetti au Château. De même ne s'embarrasse-t-il de rien. Peu d'accessoires, réduits à l'essentiel et de brics et de brocs, juste pour signifier, c'est tout. Ce qui prévaut c'est le texte et la silhouette de chacun des personnages dessinés par les comédiens, dirigés au cordeau. A l'exception de Ghislain Decléty, L'arpenteur K, – parfait dans son obstination et son incompréhension d'un système qui le broie – ils donnent corps (au sens premier du terme) et relief, habiles aux changements, entre réalisme et burlesque, aux multiples personnages (39, quand même !) dont ils ont la charge. Se dégage une drôle d'atmosphère, étrange, voire étouffante

que réhausse une création sonore anxiogène. Régis Hebette ne donne pas de clef, n'assigne pas un sens unique à cette œuvre qui se révèle d'elle-même par cette atmosphère dans laquelle il la plonge et qui infuse le plateau et la salle. Une œuvre prémonitoire pour son époque et qui prend aujourd'hui une étrange et sale acuité. Histoire d'une impossible résistance, d'une résignation devant des forces obscures dominantes, d'une soumission obligée au système et ses conséquences. Et si le refus de la soumission existe, incarné par le personnage d'Amalia, c'est au risque assumé d'en payer le prix, être au ban de la société, devenir paria. Ce qui est au cœur de l'œuvre de Kafka et de cette mise en scène.



© Hervé Bellamy

K ou le paradoxe de l'arpenteur, d'après **Le château**, de Franz Kafka

Adaptation et mise en scène de Régis Hebette

Avec Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esh

Lumières Eric Fassa, avec la collaboration de Saïd Lahmar

Scénographie Régis Hebette, avec la collaboration d'Eric Fassa

Création sonore Samuel Mazotti

Création costumes Zoé Langlare et Cécilia Galli

Régie générale Saïd Lahmar

Construction Marion Abeille

Collaboration artistique Félicité Chaton

Assistant à la mise en scène Nathan Vaurie

Du mercredi 13 octobre 2021 au samedi 23 octobre à 20 h

Dimanche 17 h, relâche mardi 19

Théâtre de l'Echangeur

59 avenue du Général De Gaulle

93170 Bagnole

Réservations 01 43 62 71 20

resrvation@lechangeur.org



THÉÂTRE

K OU LE PARADOXE DE L'ARPENTEUR. VOYAGE AUX RIVES DE L'ABSURDE DES TERRES BUREAUCRATIQUES.

17 OCTOBRE 2021

Rédigé par Sarah Franck



© Hervé Bellamy

Avec cette adaptation du Château de Franz Kafka, Régis Hebette tisse le lien qui unit ce roman inachevé au Procès du même auteur. L'histoire d'un individu pris au piège d'un système qui lui ôte jusqu'au droit d'exister.

Un Arpenteur engagé par un Château inaccessible au commun des mortels échoue dans le village sur lequel ce Château règne. Les informations sur la venue de l'Arpenteur et sur son engagement sont contradictoires et l'accueil des villageois plutôt frais. Dans sa tentative sans cesse battue en brèche d'accéder au Château pour se faire reconnaître, l'Arpenteur K se trouve pris au piège de la toile du fonctionnement administratif. Optimiste – ou inconscient ? – il se débat pour en sortir mais à chaque tentative réduit ses ambitions. Il croise sur son chemin toute une série de personnages hauts en couleur : des aides plutôt collants, si semblables qu'on peine à les distinguer, un aubergiste et sa femme, confits en respect face aux diktats des employés invisibles du Château, le Maire qui lui propose, au lieu de l'embauche promise, un obscur emploi dans une école, un messenger à la mémoire fuyante et bien d'autres, mais aussi des femmes : Olga, l'employée et plus de l'hôtel des Messieurs (du Château), qu'il séduira avant de la laisser retourner à sa vie d'avant, Pépi, la petite servante, qui rêve de celui qui mettrait le feu à l'hôtel, ou Amalia, la seule personne à s'être opposée aux diktats du Château.

Un Château qui n'attend pas d'Arpenteur

Cet Arpenteur-là, d'ailleurs, que doit-il au juste mesurer ? Les villageois, comme le Maire, le lui ont bien signifié. Il n'y a rien à faire dans ce domaine, son inutilité est patente. Dans un monde où tout est établi, règlementé, régi, les questions d'arpentage n'ont pas leur place. Kafka joue sur les mots. Étymologiquement, l'arpenteur, s'il définit celui qui travaille à mesurer la terre (der Landvermesser), porte aussi une valeur négative et désigne, employé comme adjectif, un homme présomptueux, téméraire, enclin à l'outrecuidance. On peut donc légitimement se demander de quel côté penche K. Curieusement aussi, le fonctionnaire invisible auquel K doit avoir affaire et dont il dépend se nomme Klamm (encore un K). Comme si la danse des K dessinait un kaléidoscope de possibles ou les multiples facettes d'un individu écartelé qui se cherche à travers ses multiples reflets, y compris ceux de l'absence et de l'inatteignable.

© Hervé Bellamy



K comme Kohlhaas

À l'origine de la création du *Château* se trouve sans doute la référence à *Michael Kohlhaas*, un texte d'Heinrich von Kleist – un K parmi tous ceux que l'auteur croise – qu'affectionnait particulièrement Kafka. Ce court roman inspiré d'une histoire réelle met en scène, au temps de la Réforme, un honnête marchand de chevaux qui, victime d'un abus de pouvoir, prend la tête d'une révolte et se mue en justicier impitoyable et sanguinaire qui instaure la terreur. Capturé, il est condamné à mort mais contraint en même temps la justice à reconnaître son droit. L'Arpenteur K, lui aussi, demande justice. Il s'acharne à faire reconnaître son embauche auprès d'un Château qui se dérobe sans cesse et nie sa qualité d'être

– l'arpentage. Les tentatives désespérées de l'Arpenteur pour faire valoir son bon droit se heurtent au mur d'une administration invisible mais toute-puissante. Mais, contrairement à Michael Kohlhaas qui, à la fin, obtient gain de cause, K livre avec acharnement un combat dérisoire et perdu d'avance. Il ne gagnera pas parce qu'il se bat à l'intérieur du discours de l'adversaire et qu'il est nécessairement perdant à ce jeu-là. De compromis en compromis, il s'enfonce peu à peu dans la logique du Château et signe les conditions de sa défaite.

Du Procès au Château de l'Arpenteur – K comme Kafka

L'histoire de l'arpenteur constitue une sorte de pendant au *Procès*. Tous deux publiés de manière posthume – *le Château* est écrit deux ans avant la mort de Kafka et laissé inachevé, en plein milieu d'une phrase – ils étaient destinés, selon les volontés de Kafka, à la destruction. C'est à l'exécuteur testamentaire et ami de Kafka, Max Brod, qu'on doit leur sauvetage. Dans les deux romans, K est le nom du personnage principal, doté du prénom « Joseph » dans *le Procès*. K pour Kafka ? Sans doute tant la quête angoissée de lui-même, pris au piège d'une trame qui l'étouffe – il exercera toute sa vie un travail de bureau, est socialement marqué d'être un juif tchèque, écrit en langue allemande et, qui plus est, est nourri de culture hébraïque – autant que sa passion pour la littérature et l'incapacité où il est de s'y consacrer l'obsèdent. On a beaucoup glosé, pour ces deux œuvres, sur la signification à donner à ces écrits. Une dénonciation de la bureaucratie et de ses errements ? Une culpabilité de Kafka qui aurait emprunté les voies romanesques pour se manifester ? L'expression d'un mal de vivre ? Ou une interprétation plus métaphysique, liée à la tradition hébraïque et aux origines juives de l'auteur ?



Un homme broyé par la machine administrative

La mise en scène de Régis Hébette opte pour le portrait d'un individu broyé par un système dont les recommandations contradictoires engendrent une négation de l'individu qui, à force de déconstruction immotivée, s'effondre sous les coups de l'entreprise de démolition dont il est l'objet et contre laquelle il ne peut rien. Son Arpenteur d'ailleurs, n'est pas un individu malingre et tourmenté, ballotté au gré des ordres et des contrordres. Incarné par un comédien au physique athlétique, il dit la santé et la force avec laquelle il se lance dans toutes les directions pour tenter de faire tomber ou de contourner le mur invisible qu'on lui oppose. On assiste à sa lente déchéance quand il s'épuise à frapper à des portes qui ne s'ouvrent pas, à opposer en vain la raison à l'absurdité qu'on lui demande de prendre pour argent comptant. Mais les compromissions successives dans l'espoir d'être entendu ne mènent qu'à la perte de soi, même si K, au bout du rouleau, refuse de quitter le terrain dans l'espoir que quelqu'un l'écoute. Même si le combat est perdu d'avance, sa seule présence demeurera comme une bannière de la révolte.

Un récit polyphonique

K croise sur sa route, au fil de courtes scènes enchaînées, une galaxie de personnages qui se sont laissé broyer par le système ou ont essayé d'en tirer parti et qui sont, de toute façon, des perdants que leur égoïsme, leur obséquiosité, leur frayeur, leur lâcheté, ne peuvent sauver. Dans une série de plans-séquence, où la caméra éclaire tour à tour les péripéties de cette histoire grinçante où le cocasse et l'absurde cessent d'être drôles pour confiner à la tragédie, Régis Hébette accentue la stylisation comme pour faire échapper l'histoire à toute velléité d'interprétation psychologique. Dans cet univers artificiel où la neige tombe en blanches paillettes à l'avant-scène, les personnages sont des figurines tracées à gros traits d'un théâtre de marionnettes où la lumière projette parfois, en ombre chinoise, des doubles démesurés des personnages, silhouettes fantomatiques arrachées d'elles-mêmes, figures d'un théâtre d'ombres de la dépossession. Portes, fenêtres et passages pullulent dans un décor de blocs montés sur roulettes qui forment un labyrinthe. Celui-ci s'encombre d'envahissants papiers devenus fous qui sont autant une métaphore de l'administration que de l'écriture.

Cette machinerie fonctionnant à vue de manière ostensible nous entraîne sur les traces d'une fiction insaisissable, dans les pas d'un arpenteur de terres imaginaires dans lesquelles chacun installe son propre décor et inscrit sa propre histoire. Car le désir de reconnaissance de K, c'est le droit à l'existence auquel chacun aspire et que la société lui dénie.

K ou le paradoxe de l'arpenteur.

D'après *LE CHÂTEAU* de Franz KAFKA

Adaptation et mise en scène Régis Hébette

Avec Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esch

Création lumière Eric Fassa avec la collaboration de Saïd Lahmar

Scénographie Régis Hébette avec la collaboration de Eric Fassa

Création sonore Samuel Mazzotti

Création costumes Zoé Lenglare et Cécilia Galli

Construction Marion Abeille

Collaboration artistique Félicité Chaton S Assistant à la mise en scène Nathan Vaurie

Production Théâtre L'Échangeur - Cie Public Chéri S Coproduction Théâtre de l'Union - CDN du Limousin

Théâtre l'Échangeur -59, avenue du Général de Gaulle – 93170 Bagnolet

Du 13 au 23 octobre 2021 à 20h, 17h le dimanche 17

Rés. 01 43 62 71 20. E-mail : reservation@lechangeur.org

Tournée (en cours d'élaboration) : Théâtre de l'Union, CDN du Limousin ; Théâtre du Beauvaisis, Scène nationale de Beauvais



K ou le Paradoxe de l'Arpenteur

Écrit par Guillaume d'Azémar de Fabrègues

Le 19 octobre 2021



K ou le paradoxe de l'arpenteur à L'Échangeur – Théâtre Bagnole : belle création de Régis Hebette, une adaptation du Château de Kafka où le spectateur va sentir dans ses tripes disparaître l'espoir de l'Arpenteur, comme la bille d'un flipper disparaît quand le joueur se lasse.

Sur la scène, de grands blocs noirs. On aperçoit une table, deux chaises. Un de ces meubles qu'on trouve à l'entrée des stands, dans les expositions. Le vent souffle, il neige, un homme avance en soufflant. On le retrouve couché par terre. Excusez-moi, Monsieur, je suis le fils du portier du château, le village appartient au château. Après vérification, l'homme ne peut être mis dehors, le Château attend bien un Arpenteur. On va suivre l'Arpenteur dans ses tribulations, il veut simplement faire ce pour quoi il a été appelé, il ne comprend pas le fonctionnement de ce vase clos où l'attention un jour reçue de Klamm, le Chef de Bureau du Château tient lieu de position sociale, où chacun manipule l'autre, dont il ne connaît pas les règles.

Dès les premiers pas glissés de l'Arpenteur dans la neige, je me suis laissé embarquer par le parti pris de Régis Hebette de suivre l'Arpenteur l'arpenteur à la trace, depuis son arrivée au village jusqu'au moment où il connaît sa place. J'ai apprécié la scénographie, très sombre, très mobile, la lumière claire-obscur, le son. Comme un flipper qui se recomposerait en permanence, sur lequel l'Arpenteur serait la bille, lancé d'obstacle en obstacle jusqu'à ce que Klamm le joueur se lasse de la partie. J'ai savouré le jeu de Ghislain Decléty Arpenteur christique à tout instant au cœur de l'action. Sans jamais laisser l'attention du spectateur, la pression monte, l'étau se resserre sur K qui se perdra sans jamais renoncer.

C'est du beau théâtre, où le spectateur sent dans ses tripes l'incompréhension grandissante de K, son espoir qui s'éteint peu à peu. C'est du beau théâtre, que la salle a salué de longs et chaleureux applaudissements.

Au Théâtre l'Échangeur Bagnole jusqu'au 23 octobre 2021

Du mercredi au samedi : 20h00 – dimanche 17h00

Tournée en cours de définition : Théâtre de l'Union – CDN du Limousin, Théâtre du Beauvaisis, Scène Nationale de Beauvais

Texte : Franz Kafka, adaptation Régis Hebette

Avec : Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esch

Mise en scène : Régis Hebette

Création lumière Eric Fassa, avec la collaboration de Saïd Lahmar

Scénographie Régis Hebette, avec la collaboration de Eric Fassa

Création sonore Samuel Mazzotti

Création costumes Zoé Lenglar et Cécilia Galli

Construction Marion Abeille

Régie générale Saïd Lahmar

Collaboration artistique Félicité Chaton

Assistant à la mise en scène Nathan Vaurie

Photo : Leslie Camara

Le 19 octobre 2021
Ecrit par Frédéric Bonfils

K ou le paradoxe de l'arpenteur

***K. ou Le Paradoxe de l'Arpenteur* est une adaptation du *Château*, le dernier roman inachevé de Franz Kafka, écrit en 1922.**

Avis de Foudart  

L'histoire d'un étranger qui arrive dans un village de montagne après un pénible voyage pour y satisfaire à une promesse d'embauche au Château. Mais dans ce village reculé où l'hospitalité n'est pas de règle, on ne peut séjourner sans autorisation ; et pour les Messieurs en charge de l'administration du Château, une promesse d'embauche ne signifie pas nécessairement une embauche.

À PROPOS DU CHÂTEAU

À l'origine de l'écriture du *Château*, il y a semble-t-il un texte de Heinrich Von Kleist intitulé Michael Kohlhaas, connu pour être une des lectures favorites de Franz Kafka. Dans ce court roman inspiré d'une histoire réelle du XVIème siècle, un honnête marchand de chevaux - victime de l'abus de pouvoir d'un baron local et d'une justice qui lui refuse réparation - prend la tête d'une révolte et, détruisant villes et châteaux, instaure dans le pays une terreur qui déstabilisera le pouvoir en place. Kohlhaas sera finalement condamné à mort et exécuté pour ses méfaits, mais il contraindra aussi dans le même temps la justice à reconnaître son droit et à condamner le Baron pour ses exactions.

K ou le paradoxe de l'arpenteur est un spectacle ambitieux et courageux au texte un peu désuet qui propose une lecture acide de la société et du pouvoir bureaucratique. C'est un récit tragique et comique à la fois avec une très belle atmosphère proche du conte, tout en ombre et lumière et de multiples tableaux.

Il semble les personnages font face à un cruel dilemme : ou bien accepter la domination et vivre dans l'humiliation, ou bien la refuser et payer le terrible tribut du refus.

C'est aussi une pièce étrange et poétique interprétée avec beaucoup de panache, d'humour et une certaine dérision.

Un spectacle Kafkaïen

Après un démarrage magnifique et passionnant et de très belles scènes enneigées, *K ou le paradoxe de l'arpenteur* est un bel hommage à l'œuvre de **Kafka**, mais c'est, quand même, un spectacle qui paraît un peu long et finit par lasser un peu.

K ou le paradoxe de l'arpenteur

D'après *Le Château* de **Franz Kafka** Adaptation et mise en scène **Régis Hébette** Avec **Pascal Bernier, François Chary, Ghislain Decléty, Antoine Formica, Julie Lesgages, Cécile Saint-Paul, June Van Der Esch**

Photos de répétitions ©Hervé Bellamy

Théâtre de L'échangeur de Bagnolet

59 avenue Général de Gaulle 93170 BAGNOLET
DU 13 AU 23 OCTOBRE Du lundi au samedi à 20h
Le dimanche à 17h
Relâche mardi 19 octobre

emotion

culture

instructif

politique

loufoque

poétique

Théâtre du blog

📖 K ou le Paradoxe de l'arpenteur, d'après Le Château, de Franz Kafka, adaptation et mise en scène de Régis Hébette

22 octobre, 2021 | Christine Friedel

K ou le Paradoxe de l'arpenteur, d'après *Le Château* de Franz Kafka, adaptation et mise en scène de Régis Hébette

Une situation justement kafkaïenne: l'enfer administratif que tout le monde connaît et qui détruit les plus faibles. En gros, trouve un logement celui qui en a déjà un, puisqu'il faut donner une adresse et trouve du travail, celui qui en a déjà un... Dans *Le Château*, son auteur va bien plus loin que les tracasseries d'une bureaucratie obtuse et absurde : est ici en jeu la condition même de l'humanité, sous son aspect socio-politique. Quelque part, au « château », le pouvoir règne sur une hiérarchie infinie, de haut en bas, jusqu'au village tout proche.



©x

L'arpenteur K s'y rend (humour noir de la langue !) en confiance, avec sa lettre de mission pour travailler à ce château dont il n'atteindra jamais, ne serait-ce qu'un premier fonctionnaire. Il restera cantonné en bas, face au maire du village, à un instituteur faible et arrogant et à un brave messager, plus ou moins autoproclamé. Il sera, de plus, flanqué de deux aides grotesques et inquiétants, qui ressemblent bien aux « guides » ou « traducteurs » des pays totalitaires, préposés à la surveillance des étrangers.

Les filles ont un regard nettement plus favorable sur le nouveau venu : Olga, qui est de la famille du messager, Frieda employée à l'hôtel des messieurs où elle servait à boire au puissant et invisible Klamm, et Pepi, sa remplaçante, qui, elle au moins, de mettre le feu à tout ça... Amalia, dans sa famille réprouvée par sa soi-disant faute : elle a repoussé les avances grossières d'un "Monsieur" du château, sera la seule à tenter de lui ouvrir les yeux. L'arpenteur K, donc arrivé un

jour de neige, refoulé de tout refuge, soumis à la torture de privation de sommeil, reçu dans la seule maison des parias, rabaisé, humilié, effaré, mais toujours sûr de sa mission, finira par perdre sa tranquille assurance de bon professionnel venu faire son métier. Destin inspiré par la devise de Michael Khoohlas chez Kleist : « Fiat justitia et pereat mundus » : « Que la justice s'accomplisse, le monde dût-il s'effondrer ». Paradoxe de l'arpenteur...

L'adaptation du roman par Régis Hébert est scrupuleuse et précise. Il en extrait des dialogues qui sont presque déjà des scènes. Le tempo ne faiblit pas, grâce aux comédiens qui manipulent avec humour caissons de bois, murs, meubles, boîtes à malices et à double fond... Ils glissent d'une scène à l'autre et métamorphosent les lieux. Pour l'arpenteur K, ce sont autant de pièges, chausse-trappes et surprises y compris celle de trouver un moment de bienveillance ou un court refuge. Ghislain Decléty incarne avec constance à la fois la chute de K et sa résistance -on pourrait dire réluctance- il relance toujours, sinon le combat, du moins le défi. Jusqu'à ce qu'Amalia lui ouvre les yeux...

Nous regardons la machine à jouer et les trouvailles de ce *K ou le Paradoxe de l'arpenteur* avec un plaisir d'enfant, sans que cela efface l'enjeu politique du texte. Pourtant, au bout d'un moment, le spectacle paraît long, voire interminable. Et c'est juste : « Kafka ne veut pas (c'est une position éthique), dit Jean-Pierre Lefèbvre dans une préface à ses romans, habiller esthétiquement d'un épilogue artificiel, l'abandon d'une histoire qui, par essence, n'en finit pas. » Mais comment tenir, au théâtre, la logique de l'inachevé ? Il y a bien quand même un moment où le noir se fait sur la scène et la lumière dans la salle. Mais il faudrait sans doute accentuer ou ralentir le rythme pour donner une forme théâtrale à l'inachevé. Facile à dire... Au bout du compte, ce bon et beau spectacle rend justice à Kafka, à son humour et à sa réflexion sans fin sur un monde qui commençait à déjà mal tourner en 1922, avec ses amertumes juste après la Grande guerre...

Christine Friedel

Spectacle vu à l'Échangeur, Bagnolet (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 23 octobre.

T. : 01 43 62 06 92.



LES FURTIFS

MERCREDI 17 >> LUNDI 22 NOVEMBRE 2021

THÉÂTRE, CONCERTS

LES FURTIFS. DANS UNE SOCIÉTÉ HYPERCONNECTÉE, SURVEILLÉE, PRIVATISÉE, LA RÉSISTANCE PASSE PAR LA VOIE DES VOIX.

22 NOVEMBRE 2021

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



© Morgane Ahrach

Et si le seul moyen d'échapper à l'attention des écrans et à la mise en boîte de nos identités pour retrouver un espace de liberté se trouvait dans le son et dans son corollaire, l'écoute ?

Neuf musiciens et trois narrateurs ont pris place sur scène. L'orchestre, il a comme un goût de musique « classique ». Violon, alto, violoncelle contre basse pour les cordes, trompette, trombone, saxophones, clarinette pour les cuivres, auxquels s'ajoute un ensemble de percussions. Des instruments dont le son est direct, pas passé au filtre d'une console qui fabriquerait des sons électroniques déconnectés

Et si le seul moyen d'échapper à l'attention des écrans et à la mise en boîte de nos identités pour retrouver un espace de liberté se trouvait dans le son et dans son corollaire, l'écoute ?

Neuf musiciens et trois narrateurs ont pris place sur scène. L'orchestre, il a comme un goût de musique « classique ». Violon, alto, violoncelle contrebasse pour les cordes, trompette, trombone, saxophones, clarinette pour les cuivres, auxquels s'ajoute un ensemble de percussions. Des instruments dont le son est direct, pas passé au filtre d'une console qui fabriquerait des sons électroniques déconnectés du réel et déposséderait en partie les instruments de leurs propriétés distinctives. Ce qu'il nous sera donné d'entendre provient de ce que l'instrument est capable de produire. Un ensemble dont les hauteurs, les fréquences, le dialogue nous racontent l'histoire d'une déconnexion, d'un retour vers une vérité du monde concrète, tangible en même temps que mouvante et immatérielle, composée d'ondes qui se rencontrent et se recomposent pour former des combinaisons insolites.



Une trame science-fictionnelle

Le parcours des *Furtifs* prend sa source dans un roman d'Alain Damasio au titre éponyme. Dans un futur proche, les années 2040, il met en scène la quête d'un père à la recherche de sa fille. Lorca Varèse, dont le nom évoque la poésie et la musique, a vu son couple avec Sahar brisé par la disparition inexplicable de leur fille de quatre ans, Trishka. Il la soupçonne d'avoir rejoint – ou d'avoir été enlevée – par le groupe clandestin des Furtifs, des êtres sans matérialité qui ont le pouvoir de se réfugier n'importe où et dont la seule trace semble être le son qu'ils produisent. Morts, ils durcissent et deviennent céramique inanimée. Pour retrouver sa fille, il intègre une unité clandestine de chasseurs de l'armée, chargée de les traquer, le RÉCIF (Recherche, Étude, Chasse et Investigations Furtives). Une intervention est prévue au C3, un « Centre culturel capital » qui a été privatisé, où un groupe de squatters échappent aux chasseurs qui décident de « nettoyer » le Centre. Pour ces poches de résistance, ces petits groupes insaisissables, service public et éducation pour tous ont encore un sens. Lorca, d'ailleurs, en tant que sociologue, s'intéresse aux communes autogérées. Quant à Sahar, elle est « proferrante ». Nous sommes à Orange – l'allusion est claire – dans une société presque entièrement privatisée où les communes sont détenues par de grands groupes. C'est ainsi qu'LVMH règne sur Paris et Nestlyon sur Lyon.



Un récit polyphonique

Plusieurs personnages se relaient pour porter le récit, qui intègre quelques passants dans son parcours : le chef du Récif, un psychanalyste, mais aussi le philosophe Varech et la linguiste Louise Christofel, tous deux spécialistes du langage des Furtifs, ainsi que Trishka. Dès sa première édition, le livre est accompagné d'un album musical, comme une invite à explorer des territoires inédits qui entrent en résonance avec le texte. C'est musicalement aussi qu'il nous sera donné, dans le spectacle, de percevoir les voix des trois comédiens qui incarneront les personnages à coups de timbres, d'accents, de rythmes et de hauteurs propres à chacun. Dialogues et monologues apparaissent comme une partition musicale au même titre que la musique. Les registres de langue de chacun des personnages jouent leur partie, charrient leur lot d'images. Sons de hauts parleurs ou de radios en opération et voix « naturelles » alternent. Paroles jetées, découpées comme du slam, langue mêlée d'espagnol, voix gutturale venue des profondeurs de la poitrine, comme celle du philosophe qui abrite dans sa bibliothèque les Furtifs en cavale, alternent et se répondent, apportant au texte la dimension d'un oratorio où chaque voix s'intègre dans une composition d'ensemble.



La musique comme langage

La musique est aussi personnage. Elle est le canal par lequel passe la matérialisation des Furtifs. Sons fugaces, souffles dont le déplacement prend la forme de la respiration ténue d'une trompette qui traverse l'espace sonorisé, frottements fugitifs, petits claquements légers, accents esquissés et rapides des cordes sont émis par des instruments qui ne produisent plus une musique mélodique mais une série d'accents qui épousent le récit. Parfois, lorsque la situation se tend, que l'action vire à la violence, ou que la colère surgit, le ton monte, le son enfle, crie, crache et explose. On voit passer des motifs musicaux, des accents jazzy très free. Ce qui frappe le spectateur-auditeur rendu à une place où l'écoute acquiert un rôle prépondérant, c'est la richesse d'exploration des possibilités sonores des instruments et des propositions auxquelles elle donne lieu. Elle tient aussi au mode de création de l'œuvre. Car il ne s'agit pas ici d'une partition uniquement écrite qui serait interprétée par des exécutants mais d'une œuvre où chacun conserve la possibilité d'inventer, de créer, où le texte et la musique sont pensés ensemble et où le son est premier.



Un message de résistance

Ici, pas de décors. Juste un cyclorama sur lequel joue la lumière et quelques motifs abstraits, impossibles à identifier. Les pupitres occupent tout l'espace, les cuivres côté cour, les cordes côté jardin et les narrateurs répartis dans l'espace. Car au monde saturé d'images qui est le nôtre, Alain Damasio, Laëtizia Pitz et Xavier Charles substituent un univers qui s'ouvre sur un monde autre, celui de l'écoute. La dynamique insurrectionnelle qu'il faut imprimer dans ce XXI^e siècle écocide d'épuisement des ressources, de réchauffement climatique et d'individualisation forcée forgée par la pression capitaliste passe par la solidarité du groupe, qui n'est pas uniformisation, et le refus des règles du monde de l'image créé pour nous. Dans cet espace où chercher ensemble une alternative pour que solidarité et bien commun redeviennent des règles, et où écouter n'est plus seulement capter des sons par l'oreille mais être attentif au bruissement du monde, le son devient une manière de s'écouter les uns les autres, de prêter attention à l'autre. Le postulat romanesque et musical devient ainsi la matière même d'une révolution sociétale. Et le spectacle acquiert une forme de beauté inclassable pétrie d'espaces mémoriels sonores qui ouvre la voie à l'imaginaire...

Les Furtifs d'après l'œuvre d'Alain Damasio (Gallimard, Folio SF)



Concerts

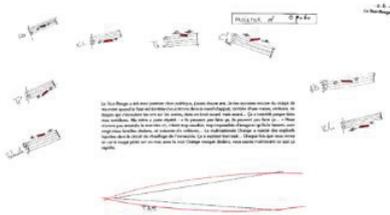
Capter le frisson avec Les Furtifs

26.11.2021

Laëtitia Pitz et Xavier Charles s'emparent du roman d'Alain Damasio *Les Furtifs* et nous mettent à l'écoute de cette « partition science-fictionnelle » où se tissent, dans une même réalité sonore, les voix et les instruments.

Adapté pour la scène par Laëtitia Pitz, le texte des *Furtifs*, profond et drôle tout à la fois, nous parle de liberté et de résistance combative contre la société de contrôle et de traçage qui gouverne nos vies. Inventés par Damasio, les Furtifs sont ces êtres de chair et de son invisibles, des sur-vivants qui se pétrifient dès qu'un humain les regarde : l'émergence d'une espèce que la science n'a pas été capable de déceler. On peut juste les frôler de la main ou encore sauvegarder leur frisson en les accueillant dans notre corps.

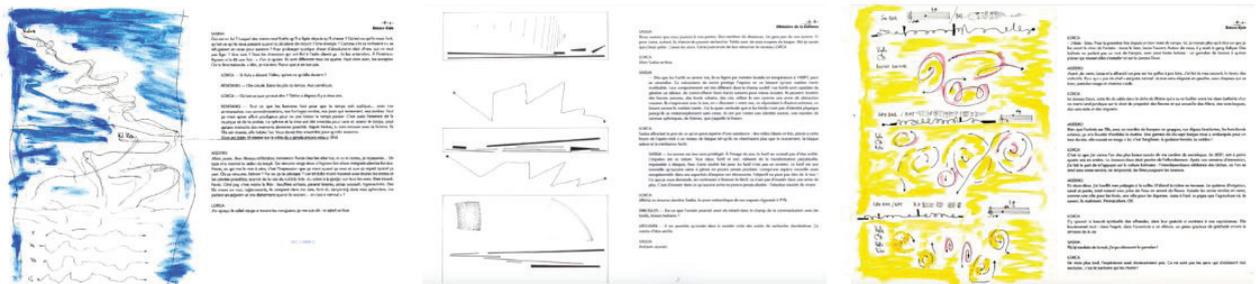
Le couple Lorca et Sahar ont perdu leur fille de quatre ans dans des circonstances étranges qu'ils ne peuvent expliquer. Envolée, disparue. La petite Tishka a rejoint la bande des Furtifs traqués par la meute des chasseurs. Persuadé que sa fille est vivante, Lorca devient lui-même chasseur de Furtifs, à la recherche de sa fille. Il rencontre alors Kendang, le joueur de gamelan balinaise qui lui révèle son existence : « *Ta fille est vivante, elle habite l'air ; tu dois renouer avec ta femme, vous devez être ensemble pour qu'elle revienne. Vivre c'est créer et danser sur la crête du jamais encore vécu* », répète le musicien, dans cette scène d'apprentissage centrale après quoi tout va basculer.



Ils sont treize sur le plateau, dix musiciens dirigés de sa clarinette par Xavier Charles et trois comédiens (Laëtitia Pitz, Benoit Di Marco et Sélim Zahrani) placés en léger surplomb derrière les instrumentistes. Ils prêtent leur voix aux différents personnages de ce texte foisonnant : voix parlée dans un débit plus ou moins

Ils sont treize sur le plateau, dix musiciens dirigés de sa clarinette par Xavier Charles et trois comédiens (Laëtitia Pitz, Benoit Di Marco et Sélim Zahrani) placés en léger surplomb derrière les instrumentistes. Ils prêtent leur voix aux différents personnages de ce texte foisonnant : voix parlée dans un débit plus ou moins rapide mais aussi modulée, rythmée en mode rappeur et parfois amplifiée pour les besoins de la narration. Un quatrième personnage, le Mannequin (Didier Menin) intervient dans la scène irrésistible du « taxile ». C'est une créature qui se gonfle comme un airbag et dont le profil est programmé en fonction des demandes du passager à qui il doit tenir compagnie durant la course : dynamique de la conversation, niveau de langage, thème abordé etc. Un moment de théâtre privilégié suscitant juste quelques effets bruitistes dans l'orchestre.

L'ensemble instrumental (percussions au centre) est acoustique, qui va interagir avec les voix. Le travail de plateau repose sur l'écoute mutuelle des comédiens et des musiciens. Xavier Charles dit avoir cherché des espaces sonores et des timbres en lien avec les mots : « *Laisser entrer la parole de l'acteur dans le tempo et en jouer* », s'enthousiasme Laëtitia Pitz.



Et c'est bien ainsi que la reçoit le spectateur, dans une fusion temporelle des deux mondes et une fluidité de l'un à l'autre qui signe la réussite du spectacle. Un coup d'œil à la partition révèle la dimension graphique de

Et c'est bien ainsi que la reçoit le spectateur, dans une fusion temporelle des deux mondes et une fluidité de l'un à l'autre qui signe la réussite du spectacle. Un coup d'œil à la partition révèle la dimension graphique de la notation : des trajectoires, des dessins, des repères de couleurs, des termes suggestifs (frisson, mouvant, affairé, agile, etc.), une composition intuitive qui guide l'improvisation des instrumentistes – on pense à l'ONCEIM dont fait d'ailleurs partie Xavier Charles – en correspondance étroite avec le texte qui figure juste à côté : « *Un sens, une direction sont données mais chacun reste avec la possibilité d'inventer, de créer* ». Citons ces moments très intimistes avec les cordes – le violon avec cornet de Patricia Boosshard – aux confins du silence à l'arrivée de Tishka ; la couleur singulière donnée par le jeu simultané des deux saxophones de Benjamin Dousteysier et les plages tirant vers le jazz (batterie aidant) qui pulse le rythme narratif. Il n'y a pas de mouvement scénique proprement dit dans *Les Furtifs* si ce n'est le remarquable travail sur la lumière de Christian Pinaud qui habite les silences et participe du mouvement intérieur de ce récit initiatique.

La compagnie Roland Furieux nous en révèle la beauté dans une « mise en résonance » aussi fine qu'opérationnelle.

Michèle Tosi

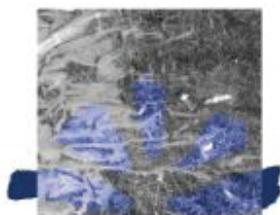
Bagnolet, Théâtre de l'Échangeur le 22-11-202

Les Furtifs : partition science-fictionnelle pour voix parlées et ensemble instrumental ; d'après le roman d'Alain Damasio ; adaptation et mise en scène Laëtitia Pitz ; composition et direction musicale Xavier Charles ; création lumière, Christian Pinaud. Compagnie Roland furieux : Sébastien Bélicah, contrebasse ; Patricia Boosshard, violon ; Xavier Charles, clarinette ; Benoit di Marco, voix ; Benjamin Dousteysier, saxophones ; Antoine Gerbal, Batterie ; Louis Laurain, trompette ; Didier Menin, voix ; Anaïs Moreau, violoncelle ; Alexis Persigan, trombone ; Laëtitia Pitz, voix ; Marie Schwab, alto ; Sélim Zahrani, voix.



Les Furtifs

📅 17 novembre 2021 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



Les Furtifs par la Cie Roland Furieux à l'Echangeur Bagnolet : une adaptation sonore et visuelle du livre d'Alain Damasio, un texte militant à réfléchir, une expérience sensorielle à vivre. Un sacré boulot, qui m'a chopé, surpris, séduit.

La scène est gréée pour un concert, praticables, pupitres, sièges. Les musiciens rejoignent leurs places, les acteurs aussi. Dans le silence, on entend claquer les pas des retardataires. *A quoi tient une révolution ?*

Cet été, j'ai lu Les Furtifs, en édition de poche, un livre d'Alain Damasio... assez inracontable. Un homme et une femme sont à la recherche de Tishka, leur fille disparue. Dans un univers où de grandes corporations ont pris le relais de l'état, où tout est privatisé, observé, dans lequel une forme de résistance s'est organisée. Dans cet univers, il y a un mystère, les Furtifs, une nouvelle forme de vie sous tous les radars, des êtres vivants qui absorbent le minéral, le végétal et l'animal, qui s'expriment en laissant des traces, dont on peut suivre la trace sonore, qu'on devine dans les angles morts de sa vision périphérique, qui se céramifient si on les observe, qui peuvent, au moment de mourir, poursuivre leur existence dans le corps de celui qui les a tués en les observant, en transmettant leur frisson. L'homme est un chasseur de Furtifs, la femme résiste à travers sa liberté d'enseigner à tous. Ils vont chercher leur fille dans un centre culturel fermé, un appartement. Les Furtifs laissent aussi des traces dans le livre lui-même, à travers la typographie, les signes diacritiques adoptés. J'ai beau avoir une imagination fertile, Les Furtifs est un des rares livres où elle s'est avouée incapable de mettre des images sur ce que je lisais, Alain Damasio m'a emmené sur des chemins étranges, où on ne sait plus bien ce qui définit la vie, où le contrôle de la société est glaçant tellement il renvoie à l'actualité des données collectées par les sociétés privées et les caméras de surveillance, où l'espoir vient encore une fois d'une forme de résistance... J'étais curieux, j'ai été servi.

Les Furtifs, sur scène, c'est une expérience, un voyage. Un sacré travail d'adaptation, mené par Laëtitia Pitz et Benoît Di Marco, avec les complicités musicales de Xavier Charles et lumineuses de Christian Pinaud. Un putain de boulot, qui m'a chopé, surpris, et séduit.



Bien sûr, il y a l'histoire, en tout cas l'arc narratif principal, il est impossible de transmettre le détail de sept cent pages en une heure et demie. Il y a l'avertissement, l'incitation à ne pas abandonner le pouvoir aux corporations, l'invitation à ne pas se laisser mettre sous observation/surveillance constante.

Surtout, il y a les Furtifs, qui sont tout le temps là, qu'on ne voit jamais, dont la présence est rendue sous la forme de sons. Ce qui est à peu près aussi inracontable que le livre. Il n'y a aucun instrument électrique. Je n'avais jamais entendu sortir de ces instruments les sons qui en sont sortis. J'ai passé la moitié de la représentation les yeux fermés pour me laisser emplir par les émotions que transportaient les mots dits par les acteurs et les sons joués par les musiciens. C'était une expérience physique, un ascenseur émotionnel, où elles se transmettent par les vibrations, celles des sons, celles des voix. Comment vous raconter ce qu'on ressent quand un musicien fait le tour de la salle, passe derrière les spectateurs en soufflant dans sa trompette, et que ça colle au texte qui est dit à ce moment là ?

A aucun moment je n'ai lâché l'histoire. Dans les moments hauts, j'ai été empli, au sens le plus propre du terme, par les vibrations de mon cœur, de mes tripes. J'ai profité des instants où la tension baissait pour m'intéresser à la façon dont les musiciens utilisaient leurs instruments pour en sortir ces sons.

Le tout un peu au détriment de la lumière, nécessaire, hypnotique, perçue dans un angle mort, collant elle aussi au propos.

Maman Amour Papa. Le Frisson face à la mer. Si vous avez lu le livre, vous savourerez d'avoir la possibilité de ressentir ces moments au plus profond de votre être. Si vous ne l'avez pas lu, ils vous prendront par surprise.

Vivre Les Furtifs, c'est un peu une expérience. Une expérience à vivre. Une expérience qui élargira votre conscience, votre perception, votre réflexion.

A l'Echangeur Bagnolet jusqu'au 22/11/21

Les 17-18-19-22/11 : 20h30 / Le 20/11 : 16h00

Texte : Alain Damasio adapté par Laëtitia Pitz, Benoît Di Marco

Avec : Sébastien Bélich contrebasse, Patricia Bosshard violon, Benoit Di Marco voix, Xavier Charles clarinette, Benjamin Dousteysier saxophones, Antonin Gerbal batterie, Louis Laurain trompette, Didier Menin voix, Anaïs Moreau violoncelle, Alexis Persigan trombone, Laëtitia Pitz voix, Marie Schwab alto, Sélim Zahrani voix

Mise en scène : Laëtitia Pitz

Compagnie Roland Furieux

Théâtre du blog

Les Furtifs, d'après le roman d'Alain Damasio, mise en scène de Laetitia Pitz, musique de Xavier Charles

Posté dans 22 novembre, 2021 dans [actualités](#).

Les Furtifs, d'après le roman d'Alain Damasio, mise en scène de Laetitia Pitz, musique de Xavier Charles

Peu fervente de science-fiction, nous ne connaissons pas l'œuvre de cet écrivain que des centaines de milliers de lecteurs plébiscitent. Pas d'histoires de robots ou d'extra-terrestres, la terre suffit bien pour loger la dystopie qu'on entend furtivement dans le spectacle, celle d'une société de surveillance mutuelle horizontale. (L'auteur se réfère à *Surveiller et punir* de Michel Foucault). Pas besoin non plus de dictature, la servitude volontaire fait le travail ; relisons le célèbre essai de La Boétie... Cette société fait donc naître des furtifs, résistants clandestins et « terroristes » insaisissables qui se pétrifient en cas de danger. Il y aura une histoire de fillette disparue, des métamorphoses, de l'entrisme chez les chasseurs de furtifs, la visite d'un hologramme plus vivant que les vivants...



© Morgane Ahrach

Ce roman d'anticipation parle bien des peurs et des drames du présent : «La ville est née en écrasant sous deux cents tonnes de gravats, les soixante-dix manifestants du collectif *Reprendre...* Nous pensons au film *Gagarine* de Fanny Liatard et Jérémy Trouilh (2020) sur la démolition réelle d'une tour à Ivry-sur-Seine. Le café est transformé en espace de «co-working» discipliné, comme dans le spectacle actuel de Guillermo Pisani, *J'ai un nouveau projet*, au Théâtre de la Tempête. Bien sûr, l'anticipation accroît les craintes, celle d'une privatisation totale des écoles, hôpitaux, police... par la société Orange (nommément citée, avec son logo) mais aussi d'une guerre :«on chasse, on tue, on rechasse, on retue» qui passerait aux mains de civils, plus efficaces que les militaires, et enfin «des personnalités créatrices, des artistes», symptôme d'une mainmise plus profonde encore sur toute une société.

De tout cela, nous entendons des fragments, qu'ensuite nous pouvons rassembler mais la matière est trop riche pour le temps d'une représentation même si Laetitia Pitz nous offre une expérience musicale exceptionnelle. Neuf instrumentistes savent se faire furtifs, agressifs, voire humoristiques dans l'usage des souffles, frottements, harmonies et grincements, parfois aux limites de l'audible, le tout dans un swing constant et léger qui va de l'avant et nous emmène dans un vrai plaisir : cette musique n'envahit pas le récit et ne joue pas non plus les fonds sonores.

Laetitia Pitz et sa compagnie Roland Furieux travaillent particulièrement sur la voix parlée et chantée, comme dans *Perfidia* créé au dernier festival d'Avignon. Mais elle s'en est tenue ici avec ses deux partenaires, à la position classique du récitant et n'a pas utilisé sa palette d'interprétation avec plus d'ampleur et de liberté. Il y a un moment d'humour savoureux sur le jeu et l'illusion quand apparaît un hologramme, traité par son partenaire de «sac d'air», solidement incarné par un comédien au jeu très brut, comme si on avait demandé à un passant complaisant de monter sur le plateau.

Et dommage, Laetitia Pitz elle-même comme interprète, s'est presque effacée devant la musique. Ce qui est peut-être du à un grand respect pour le roman d'Alain Damasio: ici, il y a trop de texte et il ne nous parvient donc pas assez: le message se fait lointain et nous aurions envie d'un peu plus de théâtre. Mais cet oratorio créé à L'Arsenal-Cité musicale de Metz aiguise nos perceptions, décape nos oreilles en toute délicatesse et nous fait participer à une expérience musicale rare.

Christine Friedel

Théâtre de l'Echangeur, Bagnolet (Seine-Saint-Denis) jusqu'au 22 novembre

T. : 01 43 62 71 20

Les Furtifs d'Alain Damasio, collection folio-science-fiction. Grand prix de l'Imaginaire 2020



LES ENFANTS ÉBLOUIS
LUNDI 29 >> SAMEDI 04 DÉCEMBRE 2021

Relations presse



Relations publiques

Cie (&) So Weiter – Yan Allegret

Les Enfants éblouis

Du 2 au 7 novembre 2020 - Théâtre de L'Échangeur, Bagnolet (93)

❖ PRESSE VENUE - 3 et 4 novembre 2020

- **Balagan** Jean-Pierre Thibaudat
- **Le Canard Enchaîné** Mathieu Perez
- **Le Pèlerin** Frédéric Niel
- **Les Trois coups** Elisabeth Hennebert
- **L'Oeil d'Olivier** Olivier Frégaville
- **Hottelo Théâtre** Véronique Hotte
- **Politis, Sceneweb** Anaïs Héluin
- **Théâtre du blog** Christine Friedel
- **Théâtre du blog** Mireille Davidovici

❖ PRESSE PARUE

Hottelo Théâtre Véronique Hotte

Les trois coups Elisabeth Hennebert *Lumineux Yann Collette*

L'Oeil d'Olivier Olivier Frégaville

Yan Allegret et Yann Collette à la poursuite des souvenirs oubliés

AGENCE DE PRESSE SABINE ARMAN – 06 15 15 22 24

sabine@sabinearman.com – Revue de presse « Les enfants éblouis » - Novembre 2020 -

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Les Trois Coups / 8 novembre 2020 / les Trois Coups

« Les Enfants Éblouis », de Yan Allegret, l'Échangeur à Bagnolet



© Jean-Rémy Moulona

Lumineux Yann Collette

Par Élisabeth Hennebert
Les Trois Coups

Dans un seul en scène dédié aux vieillards confinés, le comédien force le respect par la puissance de son incarnation.

Je me souvenais de Yann Collette dans *Le Bossu* de Philippe de Broca, comédie romantique en costumes. Il était Peyrolles, l'affreux de service, le héros négatif, le contrepoids, le contrepoint à la distribution ultra glamour de ce film de cape et d'épée, probablement le personnage le plus intéressant de l'histoire. Le voici en homme sénile tripotant ses souvenirs comme on titille un variateur électrique quand on n'a plus rien d'autre à faire de ses journées. Fragile et joyeux : l'exact contraire de Peyrolles.

La polyvalence d'un comédien est une forme de virtuosité. Dans le cas présent, l'interprétation est si convaincante qu'elle continue à vous habiter dans les heures et les jours qui suivent le spectacle. Comme une sensation d'impact lumineux fiché au fond de la rétine quand on a regardé la lumière en face.

Pour traiter le sujet, combien actuel, de l'isolement et de la réclusion (en chambre de long séjour, en soins palliatifs, en EHPAD, l'histoire ne le dit pas), l'auteur et metteur en scène Yan Allegret a tout organisé autour du clair-obscur. Le titre de la pièce, d'abord, nous met sur la voie. Des « enfants éblouis » s'évadent de la pièce où le protagoniste est enfermé, à l'ombre de sa fin de vie. Dehors, à la pleine lumière du jour, ses souvenirs continuent à mener leur existence autonome. Lui n'est plus perfusé que par la déprimante croissance et décroissance de la lueur en chambre

Une journée rythmée

Avec le soleil, l'eau est le second paramètre permettant d'horodater cette existence réduite au minimum. De la douche du matin aux giclées jetées par le personnage à la face des êtres revenus du fond de sa mémoire, toute une chronologie des ablutions quotidiennes permet d'éviter les poncifs du tic-tac et du balancier souvent associés à la vieillesse (dans le poème « l'Horloge » de Baudelaire ou la « pendule au salon qui dit oui qui dit non » de Brel). À la mécanique de la montre, Yan Allegret préfère la fluidité de la clepsydre et du cadran solaire. La régie lumière de Philippe Davesne mérite d'ailleurs d'être saluée.

Tout glisse, tout fuit, tout suinte et tout se colore, puis se décolore au fil des « *sept moments d'une même journée* » choisis par l'auteur. Le cadre narratif devient soluble dans un écoulement continu. Et par-dessus le flux de mots, la légèreté du comédien a le timbre vaguement inquiétant de la jovialité décrite par les gériatres, comme une possible séquelle de lésion au lobe frontal du cerveau.

Dans un théâtre fermé, dans une ville confinée, dans un monde pétrifié, ce fut un moment fort que cette représentation à huis clos devant très peu de témoins (presse et pro), en lieu et place de ce qui aurait dû être une création. Le lendemain, l'auteur donnait à entendre, pour quelques collaborateurs, une lecture de l'étonnant *Jeanne*, monologue d'une femme terrassée par l'impossibilité soudaine de continuer à mener sa vie en société. Personne ne connaît encore les séquelles du Covid-19. Mais les dommages collatéraux de la distanciation sociale, eux, seront terribles : paranoïa, repli sur soi, soliloque, troubles autistiques... Yan Allegret est un bon clinicien de ces pathologies promises à un bel avenir. ¶

Élisabeth Hennebert

***Les Enfants Éblouis*, de Yan Allegret**

Le texte est édité chez Quidam Éditeur

Compagnie (&) So Weiter

Mise en scène : Yan Allegret

Avec : Yann Collette

Lumières et scénographie : Philippe Davesne, Yan Allegret

Création sonore et musicale : Yann Féry

Collaboration artistique : Ziza Pillot

Durée : 1 h 10

Dès 14 ans

Théâtre l'Échangeur • 59 avenue du Général De Gaulle • 93170 Bagnolet

Création publique annulée le 2 novembre 2020 et reportée

4 novembre 2020

Les Enfants éblouis, texte de Yan Allegret (Quidam Editeur) et mise en scène de l'auteur. Avec Yann Collette.



Les Enfants éblouis, texte de Yan Allegret (Quidam Editeur) et mise en scène de l'auteur. Avec Yann Collette. Cie (&) So Weiter.

Face au public, pourrait se tenir un patient d'EHPAD – établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes –, semble-t-il, si on considère les gestes lents et approximativement contrôlés de l'homme assis dans son fauteuil, le regard perdu à l'horizon, vêtu d'un pyjama sommaire et passant une main patiente sur sa tête nue, selon les postures classiques de nos aînés souvent contraints et parfois empêchés.

Ce patient de maison de retraite est incarné par Yann Collette, dirigé par Yan Allegret dans la mise en scène de son texte, *Les Enfants éblouis*. Un vieil homme se souvient de sa vie et de son passé enfoui dont il prend plaisir à laisser ressurgir les images radieuses dans l'espace scénique, à la fois clair et précis, nocturne et trouble, proche et lointain – onirique.

L'homme âgé est tout autant capable de devenir en un instant une figure alerte et vive quand sont évoquées ses riantes années d'un paradis perdu aux amours enfantines, avec la présence à ses côtés de petit garçon d'une soeur plus jeune.

La parole est la vraie maison de ce locuteur inlassable qui s'amuse à ressusciter ce qui l'a touché jadis : le passage des saisons, le plein soleil de l'été, cette lumière envahissante et enivrante qui recouvre le paysage entier, à l'extérieur, d'une pellicule d'un vernis joyeux et revigorant – vivant le vent vif –, et le jardin avec son hêtre surplombant la table de bois familiale et les rires des enfants.

L'oiseau douleur se tient sur l'épaule de celui qui se plaît à nommer les bienfaits d'une existence qui, peut-être, aurait pu paraître bien monotone dans le temps du présent désormais révolu de l'homme qui se souvient, mais qui reste aujourd'hui et pour l'éternité griffé de bonne humeur ineffable et de petites joies.

Demeurent à jamais l'image récurrente des plis du drap froissé sur le lit, une matière caressée par paresse, et les reflets de la lumière dans les interstices des volets clos, le chant des oiseaux et la permanence du silence.

Sont égrainés les différents moments de la journée selon l'heure ou l'état plus ou moins heureux de notre discoureur qui fait revivre poétiquement les instants à la fois sacrés et modestes d'une vie furtive.

La création sonore et musicale de Yann Féry fait entendre des airs de *Summertime* et les notes consolatrices d'un piano mélancolique, accomplissant mieux encore les paroles distillées du conteur, le texte ayant été enregistré préalablement. Le diseur peut ainsi rejouer, faisant sentir au public en différé, ce qu'il est en train d'éprouver, au plus près.

Dans les silences, le comédien se ré-approprie une parole déjà dite ou bien à venir. Les époques et les instants se heurtent et se croisent, de l'enfance à la vieillesse, de la maturité à un temps plus tardif ou bien plus récent. La fresque immortalise la beauté.

Et la parole fait advenir cette présence scénique singulière dans l'espace du théâtre, à travers les mots dont le personnage connaît les moindres pleins et déliés, dont il ne souhaite pas s'affranchir mais désire en échange revivre à plein toutes les potentialités revisitées – la chambre, la maison, l'été, les enfants joyeux et le hêtre.

La scénographie et les lumières de Philippe Davesne et Yan Allegret font jouer sur la pièce d'eau, qui entoure le héros scénique et loquace, le scintillement des reflets transposés sur un écran du lointain qui semble, de cette manière, comme respirer.

Un jeu d'ombres et de lumière sur le chemin de l'approche de la mort et la vie qui va.

Un joli travail poétique que le comédien Yann Collette a l'art de faire vibrer simplement.

Véronique Hotte

Spectacle vu le 3 novembre au **Théâtre de l'Echangeur**, 59 avenue du Général de Gaulle 93170- Bagnole. A confirmer, au **Nouveau Gare au Théâtre** dans le cadre du Festival *Nous allons bien*, 13 rue Pierre Semard – 94400 -Vitry-sur-Seine, le vendredi 11 décembre 2020.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Yan Allegret et Yann Collette à la poursuite des souvenirs oubliés

loeildolivier.fr/2021/02/yan-allegret-yann-collette-echangeur-enfants-éblouis/

February 7, 2021



A l'échangeur, à Bagnolet, Yan Allegret, co-directeur de Nouveau Gare au Théâtre, à Vitry-sur-Seine, peaufine l'adaptation scénique de sa dernière pièce, *Les enfants éblouis*. Entre passé et présent, l'auteur et metteur en scène explore avec son comédien Yann Collette, la déliquescence des souvenirs chez un homme atteint d'Alzheimer et tisse en filigrane l'histoire d'une famille.

Tout au bout de la ligne 3 du métro parisien, à quelques pas du terminus, station Gallieni, derrière un immense portail rouge, se cache le **théâtre de l'Échangeur**. Créé en 1994 par la **Compagnie Public Chéri**, l'endroit est devenu depuis un lieu de résidence, de création, de diffusion et de pratiques artistiques amateurs ouvert aux esthétiques de son temps. Foyer accueillant, salles modulables, tout est fait pour faciliter l'échange, permettre à tous d'avoir un accès facilité à l'art vivant.

Un homme face à ses souvenirs



En ce début d'après-midi, quelques nuages assombrissent les cieux, quelques gouttes forcent le petit nombre de professionnels à se réfugier dans l'atrium, avant de pouvoir pénétrer dans la petite salle du théâtre, qui y est accolée. Sur scène, dans la pénombre, on distingue une silhouette immobile, celle d'un homme, assis sur une chaise, les pieds dans l'eau. Une voix off envahit l'espace. Elle est la libre émanation de ses pensées, de sa mémoire qui

s'effiloche. Par bribes, elle évoque de vieux souvenirs épars, des bribes de réminiscences d'un passé heureux. « *Né d'une commande faite par la compagnie de danse Mutine,*

basée en Aquitaine, explique **Yan Allegret**, *Les Enfants éblouis* devait servir de base narrative à une pièce chorégraphique. Le but était d'écrire une matière textuelle qui serait la voix intérieure d'une personne touchée par Alzheimer. Après m'être documenté, je me suis pris au jeu et je suis allé bien au-delà de ce qui m'avait été demandé, j'ai écrit un récit qui se compose de sept séquences. Très vite, dans mes recherches, j'ai découvert que les temporalités peuvent se superposer chez les patients. Ainsi, ils peuvent être dans le présent, puis d'un coup plonger dans le passé, et aussi vite revenir dans le présent. Cet état de fait a tout de suite été pour moi l'endroit où je voulais écrire. »

Vingt-quatre heures de la vie d'un vieillard

Nimbé d'une lumière diffuse, l'homme (étonnant **Yann Collette**) émerge de l'ombre, sort de sa torpeur. La tonalité de sa voix est grave, pâteuse. Il semble groggy. Atteint d'une maladie neurodégénérative, il n'a guère que quelques moments de lucidité. Dans l'attente de sa funeste et inexorable destinée, il glisse dans les limbes, se raccrochant aux vestiges de ce qui lui reste de souvenirs, de bonheurs perdus.

Entre ombres et lumières

S'emparant d'un sujet trop souvent tabou, la fin de vie, **Yan Allegret** creuse la veine poétique, celle des espoirs, des rêves, des moments heureux qu'on a plaisir à se rappeler avant qu'ils ne disparaissent, de la fragilité de l'être, de l'instant. Loin de signer une œuvre lourde de pathos, il imagine un doux songe en clair-obscur, celui d'un homme qui fantasme sa vie, son enfance, sa famille. « *En me nourrissant de littérature sur la maladie d'Alzheimer*, souligne l'auteur, *je me suis rapidement intéressé au fait que l'identité de la personne atteinte, fond au fil du temps. Assez vite, j'ai ainsi décidé de placer mon récit sur une seule journée. Très étonnement, alors qu'on parle d'une déchéance, dans l'écriture, je me suis surpris à trouver une forme de lumière, une ouverture vers l'extérieur, la joie des retrouvailles avec un passé que l'on pensait enfoui, perdu.* »



Une mise en scène sensitive

Afin de donner corps aux mots habités par **Yann Collette**, **Yan Allegret** a pensé la scénographie comme un espace mental, qui passe de la conscience, à l'inconscient. Ainsi, enfermant son personnage dans un bassin rempli d'eau, il esquisse les contours handicapants que génère la maladie. Il en va de même avec la voix off omniprésente. « *C'est un choix qui s'est imposé avec le temps*, raconte le metteur en scène. *Étonnement, lors des répétitions, à partir du moment où on a utilisé un enregistrement, c'est devenu presque une évidence. Cela permettait de déplacer la tension du spectacle ailleurs, dans la séparation physique de la pensée et du corps. On a ainsi trouvé une transcription théâtrale de cette dualité entre déchéance et lumière.* »

Derniers filages avant création à la saison 21-22



En raison de la fermeture des salles de spectacle, **Yan Allegret** ne peut présenter dans les mois à venir cette partition illuminée par la présence magnétique de **Yann Colette**. Rongeant son frein, il continue à peaufiner texte et mise en scène, à insuffler la vie dans cette évocation de l'isolement des personnes âgées face à la maladie, de leur placement dans des établissements adaptés. Une œuvre sombre qui mûrit lentement, sûrement afin de trouver la juste lumière.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Les Enfants Éblouis de Yan Allegret – Quidam Éditeur
Compagnie (&) So Weiter
Création publique annulée le 2 novembre 2020 et reportée
Théâtre l'Échangeur
59 avenue du Général De Gaulle
93170 Bagnole
Durée : 1 h 10
Dès 14 ans

Mise en scène de Yan Allegret

Avec Yann Collette

Lumières et scénographie de Philippe Davesne et Yan Allegret

Création sonore et musicale de Yann Féry

Collaboration artistique – Ziza Pillot

Crédit photos © Jean-Rémy Moulona



FADO DANS LES VEINES
LUNDI 13 >> SAMEDI 18 DÉCEMBRE 2021



LE SITE DE L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE

« FADO DANS LES VEINES », Nadège Prugnard libère la voix d'un peuple dans une ode à la saudade

CRITIQUES **PAULA GOMES** 26 DÉCEMBRE 2021



Fado dans les veines de la Cie Magma Performing Théâtre, mise en scène Nadège Prugnard © Jean-Pierre Estournet

La scène s'ouvre sur une table de banquet, une croix de fleurs rouges et quelques éléments marins n transportent vers ce qui pourrait être une fête de village en bord de mer. Derrière le grand drap bl tendu en fond de scène comme une voile surgissent trois pleureuses chantant le fado la mélancolie

à travers des témoignages d'anonymes ou de personnalités de l'histoire d'hier et d'aujourd'hui, et des éléments autobiographiques de l'autrice Nadège Prugnard dans une performance théâtrale et musicale émouvante. « *Fado dans les veines* » est un voyage poétique rare et éclairant.

Ce n'est pas simplement une fête de village, Nadège Prugnard évoque dès son premier poème l'identité du peuple portugais marqué par son histoire, la dictature, la saudade. Filles et fils de Magellan, ils « se jettent » à la mer, naufragés, ces milliers de migrants voient leur humanité disparaître dans la nostalgie, planqués dans les cités Michelin et les banlieues, résignés aux trois F « Fado-Fátima-Football ». L'autrice et comédienne se joue de ces clichés et de bien d'autres dont elle use à l'envi (à travers texte, décors, accessoires) et distille son témoignage personnel avec fougue, audace et espièglerie, revenant sur le parcours de son grand-père sous le régime autoritaire de Salazar, la révolution des Oeillettes et aussi des instantanés de vie, des flash-back, entre le Portugal et la France, où se mêlent les sentiments.

Migration, politique, transgression, violence, amour, sexe, tout ce qui était caché est mis en verbe de façon parfois crue, apportant un éclairage aux propos dont la poésie est d'une grande force. Les voix portées et chantées et la musique illustrent les témoignages poignants dans cette traversée historique, de l'oppression à l'exil avec une vibrante interprétation de la chanson « Grândola » qui lança la révolution du 25 avril 1974. Entonné à l'unisson par les comédiens de la Cie Magma Performing Théâtre et repris par une partie du public, ce chant patriotique nous plonge dans une communion fraternelle à l'instar des paroles de son auteur José Afonso.





Fado dans les veines de la Cie Magma Performing Théâtre, mise en scène Nadège Prugnard
© Jean-Pierre Estournet

La mise en scène de Nadège Prugnard met en avant un texte puissant et contemporain inspiré d'une écriture de terrain au Portugal. Passé et présent se mêlent avec des personnages tragiques, attachants, drôles ou même imaginaires (sirène, apparition de Pessoa). Les voix sont magnifiées (solo, duo, chœur chantant), susurrées ou amplifiées par le mégaphone, elles tiennent une place prépondérante dans ce spectacle et portent sous de multiples formes l'histoire, les sentiments projetés et une certaine forme de liberté. Car elles s'opposent au silence, à la censure, à l'oppression et à la mort (langue coupée, secrets, histoire cachée) qui semblent toujours présents malgré les années passées et que la narratrice rappelle en leitmotiv.

Il faut souligner le travail remarquable de Laura Tejada et Radoslaw Klukowski dans cette création musicale collective. Les tableaux se construisent de façon méthodique, les images sont soignées, oniriques avec des ombres portées redessinant les espaces par des jeux de lumière dans un décor sans faste mais chaleureux scénographié par Benjamin Lebreton. On assiste à de belles envolées lyriques. Nadège Prugnard règne en maître dans la partition, elle se met parfois en retrait pour laisser la place aux comédiens et interprètes de la troupe. Les mots nous piquent à vif, les instruments sont déchaînés et les voix sublimes nous transportent. Du fado des rues lisboètes à des accents rock'n roll, cette odysée nous fait parcourir l'histoire et éclairer les chemins des migrations portugaises. Une proposition généreuse, originale et riche en émotions de la Cie Magma Performing Théâtre.

Fado dans les veines

ILS ONT FUI la dictature. Subi la violence. Se sont retrouvés parqués dans des camps de réfugiés à Paris. N'ont pas dit un mot de leur périple à leurs enfants. Ont travaillé dur comme chauffagistes, couvreurs, maçons... C'est l'histoire de l'immigration portugaise en France. A partir d'enquêtes menées au Portugal, mais aussi des souvenirs de son grand-père, l'autrice-metteuse en scène-performatrice Nadège Prugnard signe un « chant » qui donne la parole à ces hommes et, surtout, à ces femmes restés murés dans le silence, vies brisées par la PIDE (la police politique de Salazar). Et se raconte. Cette langue portugaise en forme de « cercueil en bois » qu'elle connaît si peu, ce fado qu'elle a remporté de son père qu'elle aimait tant, ces éternels clichés qu'elle dézingue... Cela dans une langue simple, parfois. Un poème parlé et chanté, sensible, politique, drôle parfois.



**LE NOUVEL
ESPRIT PUBLIC**

Philippe Meyer

LE NOUVEL ESPRIT PUBLIC – PEAU DE CASTE – Déc 2021

Très belle présentation de *Fado dans les veines* par **Akram Belkaid**, journaliste au Monde Diplomatique à 57'

https://www.lenouvelespritpublic.fr/podcasts/293?fbclid=IwAR0gcNuponglV9ZTG9r3Jw7t0d0IVepXoP2A3ehp6m_4gNbPuhcrcUEfuE

Le Journal d'Armelle Héliot – déc 2021

http://lejournaldarmelleheliot.fr/saudade-rouge-comme-les-oeillets/?fbclid=IwAR15YrjIT02AaTbQgoiWP4J_OcausOqX1mIS2MpNWWvjPllw0UJLY6h6uA5Y

Saudade rouge, comme les œillets par ARMELLE HÉLIOT

Avec sa force, sa rage, son humour, ses talents sûrs de comédienne dont le monde est musical, Nadège Prugnard célèbre avec « Fado dans les veines » le Portugal de l'un de ses grands-pères, son exil et les vies d'aujourd'hui.

Tout raconter serait abîmer. Tout dire serait émousser la formidable énergie qui se dégage de cette traversée sensible et audacieuse. Nadège Prugnard, avec son côté rock, sa beauté flamboyante, ses allures de petite sœur de Janis Joplin, offre, avec ***Fado dans les veines*** un moment puissant, mélancolique mais sans délectation morbide. C'est triste, oui, comme la vie. Mais les flammes sont hautes, comme les ombres dans ce spectacle extrêmement bien mené.

L'artiste s'est entourée d'une troupe excellente. Dans une scénographie qui laisse libre et l'imagination et les mouvements de Benjamin Lebreton, des lumières de Xavier Ferreira de Lima, qui anime sans cesse les espaces, faisant naître des silhouettes changeantes, avec effets d'ombres, on l'a dit. Cela fait partie de l'envoutement.

Les musiciens, les chanteuses et danseuses, tous et toutes acteurs très mobiles de cette célébration, acteurs de la mise en mouvement d'une mémoire à vif, sont de fortes personnalités : Radoslaw Klukowski et Laura Tejeda, sont sur le plateau et ont dirigé leurs camarades dans la création musicale collective. Eric Exbrayat, Jérémy Bonnaud, dans la diversité de leurs talents et leurs présences bien dessinées, sont parfaits comme leurs amies Charlotte Bouillot, idéale et, déliée, fine, voix superbe, Carina Salavado, la magicienne.

Parmi elles, parmi eux, fille du feu, Nadège Prugnard, une combattante avec pour toute arme cette poésie irradiante.

Un Fauteuil pour L'

Fado dans les veines, texte et mise en scène de Nadège Prugnard, à L'Échangeur – Théâtre de Bagnole

Déc 18, 2021 **fff** article de **Nicolas Thevenot**

<http://unfauteuilpoulorchestre.com/fado-dans-les-veines-texte-et-mise-en-scene-de-nadege-prugnard-a-lechangeur-theatre-de-bagnole/?fbclid=IwAR1codVkw93iAcMV-nBWnBZzFf1070GzBpFGhYZOosz4WzSgingp2N9S8lw>

Les mots de Nadège Prugnard strient de coquelicots rouge sang le chant de la nuit lusitanienne. Les mots festoient et s'apparient, s'accouplent dans l'ivresse du chaos, mal embouchés mais déchirants, appareillent pour ce « *pays en forme de cercueil en bois* », ce pays lointain et inatteignable qui est aussi ce temps révolu où nombreux, nombreuses, choisirent *l'exode*. Les mots ne prennent pas de gants *mobalpa*. Un *doigt dans le cul* voisine et fait bon ménage avec des *couchers de soleil*, des *lèvres écarlates*... Un *vagin* fleure bon en lieu et place d'un *Jésus*. En découvrant cette langue, cette poésie, qui ne s'encombrent pas de demi-mesures, ni de vieilles lunes, et nous embarquent en fanfare dans le vif de la vie, dans le vif du plateau, on est immédiatement cueilli par une inexplicable grâce. **Fado dans les veines** est capable de toucher l'insondable, d'oser l'inexprimable. Et est irréprochable dans l'affirmation de son geste.

De ce festin de mots et de morts, gonflé par une musique charnue et nerveuse entrechoquant fado, rock, punk, naît une œuvre totale tant l'intelligence ne saurait y faire cavalier seul : la résonance d'une mélodie nous rentre dans le cœur et ce qui nous était passé inaperçu au premier regard trouve la clarté de sa source ; une mer démontée par le souffle des cuivres secoue la liste des préjugés sédimentés dans nos lointains souvenirs; l'écume des chants puissants et leurs soudaines accalmies s'impriment à fleur de peau, nous laissent pantelant d'émotions inconnues. La poésie de Nadège Prugnard est un continent liquide, les flux s'entrecroisent tels des vases communicants : musique, voix chantées, voix parlées, haut-parleur... autant de niveaux de perception dans une matière profondément organique, comme un carottage effectué à travers les strates du passé et du présent portugais, à travers l'histoire de son peuple.

Nadège Prugnard est l'autrice de **Fado dans les veines**. Elle le met en scène entourée de trois chanteuses et d'autant de musiciens, qui sont aussi les commensaux de ce repas de la *saudade*. Femmes vêtues de noir, « *fado, Fatima, football* » (les trois F dit-elle), **Fado dans les veines** épèlent les initiales des stéréotypes, les insultes, les réductions, comme on dessale la morue. Ce que le mot pointe tel un doigt bien impoli (mais la politesse on s'en fout), ces clichés, comme autant d'arbres cachant la forêt d'un monde et d'un sens disparus, la déchirure d'une *langue coupée* par son exil. La grossièreté (mais la bienséance on s'en fout) comme pour détourner ces mots qui manquent à notre inventaire et dresser le portrait de l'inénarrable perte. Un portrait en ombres chinoises.

Fado dans les veines est un spectacle à double fonds, qui pourrait en receler encore bien d'autres. Cette longue table de banquet, ne serait-ce pas plutôt une jetée éperonnant le plateau et la mer, où les femmes se promènent le soir, se perdant dans l'immensité du fado

de Nadège Prugnard ? Ces toiles suspendues en fond de scène, talochées comme un mur de plâtre, ne seraient-elle pas le vestige du bidonville de Champigny-sur-Marne ? Ou encore, ces toiles toujours, ne seraient-elle pas la véronique de l'exode portugais gardant secrètement la mémoire des fêtes communautaires ? Lorsqu'une femme se tiendra debout sur la table encombrée de crucifix et de bouteilles, c'est alors, métamorphosé par ce théâtre d'ombres, sur la toile cramoisie, embrasée par le feu d'une révolution échue et éternelle, un paysage mythique, hérissé de clochers et de croix à pertes de vue, non pas le cimetière des espérances, mais la lande archaïque d'où émerge ce corps arc-bouté comme la survivance inextinguible de nos rages et de nos espoirs.

A un autre moment, Nadège Prugnard sera assise au bord le plus éloigné de la table, prostrée, seule avec ce vague à l'âme propre aux fins de soirées trop arrosées. Et l'on pensera, bercé par l'écho inépuisable du fracas de ses mots, qu'elle possède cette paradoxale pudeur de ceux qui osent s'exprimer dans l'excès, qu'elle nous bouleverse comme le travesti au retour d'une longue nuit qui s'acharnerait à nous dire l'impossible, achoppant dans un geste répété à atteindre ce qui a été perdu, dans le grand écart des mots trop entendus et des mots perdus sans espoir.





Théâtre du

Fado dans les veines – article de Mireille Davidovici -déc. 2021

<http://theatredublog.unblog.fr/2021/12/20/fado-dans-les-veines-texte-et-mise-en-scene-de-nadège-prugnard-direction-musicale-de-radoslaw-klukowski/>

Embarquons pour le Portugal, dans un trajet à rebours de ceux qui l'ont quitté. Leurs paroles d'exil et de reconquête ont muté en un poème dramatique et musical sous le plume de Nadège Prugnard. Portugaise de sang mais pas de sol ni de langue. D'où un manque à combler, un vide et des silences qui la hantent. « C'est, dit-elle, de cette migration ancienne, intime et politique, de ce fado de l'âme et de l'exil, que j'ai toujours caché comme un secret impossible à prononcer dont j'ai voulu faire poème. »

Quand nous l'avions rencontrée au Théâtre de Ilets à Montluçon, pour *Les Bouillonnantes* qu'elle avait écrit, une pièce mise en scène par Carole Thibault, elle partait pour un voyage aux sources auprès des communautés portugaises de Montluçon et sur la terre de ses parents. Trois ans et deux confinements plus tard, *Fado dans les veines* a vu le jour à Montluçon et nous parvient enfin.

Comme entrée en matière, une géographie chantée parlée : « Un cercueil en bois, c'est la forme du Portugal/Un rectangle taillé par l'assaut perpétuel de l'océan/ Creusé par les sanglots des Carpideiras/ Notre identité » c'est d'être la fin du monde ! / Une route où pleurent les chiens/ Un endroit où la terre s'arrête ! » Nadège Prugnard, récitante et ordonnatrice de la troupe, rockeuse flamboyante, lance ses mots à la fois rageurs et nostalgiques. Viennent en contrepoint, les chants de Charlotte Bouillot, Carina Salavado et Laura Tejada, rythmés par le formidable trio Cheval des 3 : Jérémy Bonnaud, Eric Exbrayat, Radoslaw Klukowski. Sept interprètes pour ce fado flamboyant où musique et mots tissent un canto aux accents de saudade.

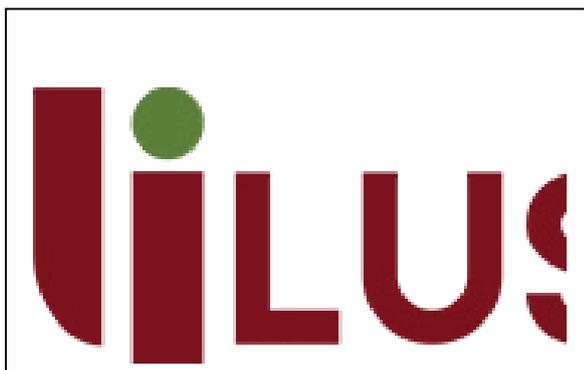
Selon Fernando Pessoa, « La Saudade, c'est la fatigue de l'âme forte, le regard de mépris du Portugal vers le Dieu en qui il a cru et qui l'a aussi abandonné ». Ici ce sont des larmes ravalées, une fête triste, une colère, entrecoupées de récits de déracinement : Adelino, Antonio, Joao, Maria ou Amalia et d'autres, partis sans retour loin de la dictature et de la misère, travailleurs de l'ombre, coupés de leurs racines. Les saillies éruptives de l'autrice portent leurs mots mêlés à sa révolte, pour conjurer cette « impossibilité poétique à recoudre ce qui a été arraché ». Aux airs d'Amalia Rodrigues entonnés par les trois chanteuses à la voix chaude, succèdent ceux la Résistance et le *Grandola Vila Morena* de Zeca Alfonso, diffusé le 25 avril 1974 à la radio, annonçant la Révolution des Œillets et célébrant la fraternité : « Grandola vila morena/ Terra da fraternidade. »

L'ombre du dictateur Salazar plane sur ce cérémonial intime et politique autour d'une immense table... Des croix et des tombes se découpent sur de grandes voiles blanches en fond de scène, comme des appels du large, en hommage à Magellan. La scénographie discrète de Benjamin Lebreton joue sur le contraste entre les œillets rouges disposés çà et là

dans des vases, sur des crucifix et les costumes à dominante noire. Nadège Prugnard veut défier les trois F : Fado-Fatima-Football : « Fatima joue au Football » Fatima joue au football avec le crâne du Portugal et marque un but. Salazar applaudit et tombe de sa chaise comme on tombe du pouvoir, la messe est dite ! » Elle offre à la sainte patronne, un dernier cantique blasphématoire avec cette *Prière profane devant l'église de Fatima* : « Baise-moi de baisers sur la bouche. / Baise le fil rouge de mes lèvres écarlates (...) Baise la colombe de mes yeux/Baise mes yeux cernés par le charbon des idoles/ Baise les saphirs de mes mains. »

La messe est dite, et bien dite, avec ce voyage très personnel mais collectif, poétique, musical qui met en abyme l'hier et l'aujourd'hui... sans ménagement. Un spectacle nécessaire....





BAGNOLET : « FADO DANS LES VEINES » UN SPECTACLE DE THÉÂTRE MUSICAL AU THÉÂTRE DE L'ÉCHANGEUR – DEC 2021- UN ARTICLE DE JEAN-LUC GONNEAU

<https://lusojournal.com/bagnolet-fado-dans-les-veines-un-spectacle-de-theatre-musical-au-theatre-de->

[lechangeur/?fbclid=IwAR3tjCHTDmc_Y_CihEj9uuyRHtPclRmEn1IMBH_CJqQ7znx-ZzsGZlzdWT4](https://lusojournal.com/bagnolet-fado-dans-les-veines-un-spectacle-de-theatre-musical-au-theatre-de-?fbclid=IwAR3tjCHTDmc_Y_CihEj9uuyRHtPclRmEn1IMBH_CJqQ7znx-ZzsGZlzdWT4)

Le grand-père de **Nadège Prugnard**, autrice et metteuse en scène de « **Fado dans les veines** », a fui le Portugal en 1926, année du coup d'état militaire qui installa une dictature, mettant fin à la Première République portugaise et préfigurant le futur Estado Novo de Salazar. « Mon grand-père était un taiseux », nous dit-elle. « Il n'aimait pas parler du Portugal, sauf à vitupérer la résignation de ses compatriotes, s'emportant volontiers contre ses proches restés au pays et acceptant la misère. A partir de ces quelques bribes, il m'a fallu beaucoup de temps, de travail, de recherches pour me ré-acculturer à mes racines portugaises, et 'Fado dans les veines' est en quelque sorte un résultat de ces efforts, une traduction de ce que je ressens du Portugal », écrit-elle à propos de son spectacle.

Nadège définit son spectacle comme « une odyssée poétique et musicale aux accents surréalistes ». Elle dit aussi que « c'est de cette migration ancienne, intime et politique, de ce fado de l'âme et de l'exil, que j'ai toujours caché comme un secret impossible à prononcer, dont j'ai voulu faire poème ».

Un spectacle très musical « où tous les comédiens aussi, et parfois surtout des chanteurs », y compris les trois musiciens présents sur scène. Une musique très présente, certes, mais si elle inclut deux fados, comprend aussi d'autres musiques, dont le rock, et une référence à **José Afonso**.

Cette diversité est revendiquée par Nadège Prugnard qui veut prendre en compte la vitalité de la vie musicale lisboète, qui l'a beaucoup impressionnée. Les fados sont interprétés par **Karine Salvado**, que nous avons entendue voici quelques années dans 'Sud Express', spectacle musical concocté par le guitariste et compositeur Filipe de Sousa, et **Laura Tejada**, chanteuse lyrique de formation.

Le spectacle sera précédé à 16h00, le 18 décembre, par un débat « Le Portugal après la révolution d'Avril 1974. Où en est-on politiquement et artistiquement? » animé par **Marina da Silva**, journaliste (L'Humanité et le Monde diplomatique), avec **Agnès Pellerin**, auteure d'un essai sur l'histoire du fado, 'Le Fado' (Chandeigne, 2003) et de 'Les Portugais à Paris', au fil des siècles et des arrondissements (Chandeigne 2009) et **Graça dos Santos**, maîtresse de conférences, comédienne et metteuse en scène, auteure de 'Le Spectacle dénaturé – Le théâtre portugais sous le règne de Salazar (1933-1968)' (CNRS, 2002) et **Victor Pereira**, historien et maître de conférences en Histoire contemporaine à l'Université de Pau, auteur de 'La Dictature de Salazar face à l'émigration: L'Etat portugais et ses migrants en France (1957-1974)', suivi à 18h30, d'une rencontre avec notre ami **José Vala**, poète, auteur-compositeur qui proposera une lecture poétique de ses textes

avec **Sophie Clancy**. Et suivi le 16 décembre d'une rencontre avec les comédiens à l'issue du spectacle.

Bref, un rendez-vous riche en contenus, qui a déjà rencontré le succès dans nos provinces et mérite, comme on dit, une consécration à deux pas de Paris.



155ges matin

Lundi 22 novembre 2021

ATP les V

Tournée Nationale - FATP 20

ÉPINAL

Fado dans les veines : l'émotion dans toute sa douleur



Les spectateurs de la Louvière se sont laissés emporter par la poésie musicale de « Fado dans les veines », écrit et interprété par Nadège Prugnard.

Emouvant, spectaculaire, et ses succès



**« Le chant de l'intranquillité d'une anarchiste »
Un article de Marina Da Silva – Déc 2020**

<https://www.humanite.fr/spectacle-le-chant-de-lintranquillite-dune-anarchiste-697843>

À Montluçon, en région Auvergne-Rhône-Alpes, Nadège Prugnard a créé *Fado dans les veines*, un poème-odyssée sur l'exil portugais dont l'effet de souffle impressionne et résonne. Émotions et vibrations du corps.

Le 15 décembre, journée d'action pour la culture, à Montluçon aussi, artistes et public sont dans la rue. Quelque 200 personnes ont traversé à midi le centre-ville pour se rendre au Théâtre des îlets en musique, textes et chansons, avec pancartes et slogans, « *pour rappeler que nous sommes bien vivant- e-s et qu'on ne nous enfermera pas dans le silence* ». Ce devait aussi être la première de *Fado dans les veines*, écrit, mis en scène et interprété par Nadège Prugnard avec Radoslaw Klukowski, Éric Exbrayat, Iérémy Bonnaud, acteurs-musiciens, Carina Salvado, chanteuse et compositrice de fado, et Charlotte Bouillot, comédienne-chanteuse. Une autre chanteuse lyrique, Laura- Tejada Martin, partie prenante de la création, n'était pas sur scène en cette journée particulière où le spectacle se donnerait à huis clos pour les professionnels. Un crève-cœur pour le public et pour le CDN, où Nadège Prugnard est artiste associée depuis 2014.

Un peuple réduit au silence et dont « la langue a été arrachée »

On avait eu la chance d'entendre *Fado dans les veines* en lecture à la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, en 2019. Tout y était déjà, pensait-on, tant l'envoûtement de la langue y est total. Mais c'était compter sans la force de frappe de l'actrice et metteuse en scène à dérouler au plateau « *un poème parlé-chanté des déracinements, des ombres de l'exil, du labyrinthe de la saudade, mais aussi la chanson-protestation, musicale et symbolique, à la gloire du peuple et des résistances du Portugal d'hier et d'aujourd'hui* ». Hier et aujourd'hui se joueront, face au public et en fond de scène, portés par tout un peuple auquel donnent corps les acteurs, dans une scénographie subtile que signe Benjamin Lebreton, faisant surgir des voix et des ombres derrière des voiles, dessinant des lumières comme des caresses ou des brûlures qui évoquent les images cinématographiques de Manoel de Oliveira ou de João Pedro Rodrigues.

On voyagera du cap de Roca, à l'ouest de Lisbonne, aux bidonvilles de l'Hexagone, en passant par les cités Michelin de Clermont-Ferrand, de l'Estado Novo à la révolution des œillets, des prières adressées à Fatima aux chants d'avril. On entendra le texte dit, chanté a cappella, en fado, en rock, au mégaphone, à l'orchestre (basse, batterie, trombone, tuba) ...

C'est d'abord Nadège qui entre en scène, toute de noir vêtue. Son souffle a la puissance et

l'inattendu des flots de l'Atlantique. Son grand-père avait fui le Portugal en 1926, avant même que la dictature et les guerres coloniales de Salazar saignent le pays, ouvrant la voie à un exil qui serait massif et douloureux. « *On oublie notre existence. On est comme invisibles pour vous.* » Née en France, imprégnée de cette histoire et de ce pays qu'elle se réapproprie sur le tard, elle capte magnifiquement, en poète visionnaire, la tragédie d'un peuple réduit au silence et dont « *la langue a été arrachée* ». Une langue qu'elle ne parle pas elle-même, mais dont elle est habitée.

Le déploiement enchanteur du jeu de scène

Dans ce poème-odyssée mis en images, on entend l'histoire contemporaine du Portugal : l'immigration, le fascisme, la combinaison « des trois F "*Fado-Fatima- Football*" » qui assoit le patriarcat sur les familles, la dernière des révolutions d'Europe dont l'utopie a plié sous l'austérité de la troïka... autrement et comme jamais. On est saisi par cette orchestration dont l'actrice porte la plus grande charge d'émotion et de désespoir : « *Confession d'une anarchiste 1 : si je ne parlais pas, je mettrais sûrement un terme à ma vie.* »

Ou de dynamite comme dans ce Cantique des cantiques revisité, Prière profane devant l'église de Fatima : « ... *Baise le couteau planté dans la cathédrale de mon sexe/Baise mon sexe couvert de rosée la nuit/Baise la fente où mes entrailles frémissent/Baise les tabous du faux Dieu encrés dans mon corps..* » Mais laisse à ses compagnes et compagnons le déploiement enchanteur de leur jeu, Carina Salvado, flamme fine étonnante, tout particulièrement. Partage avec eux et avec nous le chant électrique de José Afonso, Grandôla vila morena, qui résonne avec son propre chant existentiel et politique.



LES TROIS C

Messe païenne en rut majeur- un article de Stéphanie Ruffier- déc 20

Fado-blues salé, lamento rock et paroles de morues à la sauce *saudade*, le nouveau spectacle de Nadège Prugnard grimpe sur la table pour évoquer ses origines portugaises et cracher un « poème parlé-chanté des déracinements ». Servi dans une langue éruptive, incandescente, percussive, il nous colle une sacrée beigne.

No Border, poème uppercut composé dans la *Jungle* de Calais, nous avait laissé l'image d'une pleureuse grecque contemporaine, « *offrant des fleurs à l'exil* », perdue, les rangers plantés dans la boue. Voilà que Nadège Prugnard, « *fleur pourrie taillée au black métal* », ressurgit du terreau de la révolte. Vêtue de cuir et de soie, bottines cloutées, elle arrive sur scène avec un regard noir, déterminé, et, toujours la même question lancinante : « *Je suis qui, moi ?* ».

Les premiers mots claquent comme un drapeau (noir) : « *un cercueil en bois, c'est la forme du Portugal* ». Les ombres des chaises renversées se dressent telles des cornes du diable. S'il s'agit bien d'enterrer le père à travers un portrait diffracté de l'immigration, l'éloge funèbre paraît émaner d'une pulsion de vie émétique : en effet, une bouillonnante lave aussi anarchique qu'anarchiste est vomie sur scène par les formidables musiciens de Cheval de Trois.

« *Vous avez dit transgression et chaos ?* » : les mots ruissellent, les martèlements rocaillieux puissants de Radek Klukowski, le chant des artisans de Jérémy Bonnaud – chapelet de métiers de pros – se mêlent violemment à des hurlements de femmes, des chants religieux blasphématoires, des images surréalistes à la Buñuel et des réminiscences de Pessoa. On aime puissamment les voix féminines qui renouvellent la tradition du fado ! Du cru, du brut, de l'injonction à jouir, des larmes ! Et la *saudade* se déverse sur le tout en nappage épais : intraduisible rêverie mélancolique sur l'ailleurs, vide et brûlure d'une distance impossible à combler...

Caillots de mots

Cette langue guerrière évoque « *la révolte des damné·e·s de la terre* » : des résidences d'écriture ont eu lieu à Lisbonne, mêlant autofiction et enquêtes de terrain pour explorer la quête d'une patrie, les questions des racines et de l'exil, la réalité d'identités effilochées, entravées par la religion et la politique, voire rapiécées. À l'assaut des clichés, Nadège Prugnard nous offre donc une odyssée ultra-lyrique et épique sur un bateau ivre aux grands-voiles chargées d'ombres. On chaloupe autour d'une grande tablée républicaine qui se transforme tour à tour en banquet mystique, en orgie, en ring, en promontoire où gueuler sa liberté, à la *Hair*. Ou en tragédie en cinq actes, traversée de *protest songs*.

Au centre, on voit Nadège Prugnard fumer, trinquer et vivre – ce qui fait rudement plaisir en ces temps d’asphyxie collective. Surtout, elle « *fait poème* », elle « *expulse le mot* ». Son leitmotiv consiste à ne jamais renoncer à le traquer, puis, à le déplier en grand, en étendard : « *si je ne parlais pas, je mettrais sûrement un terme à ma vie* ». Il s’agit de reprendre, recoudre, quitte à broder un peu, panser, mais pas poliment, pas en s’excusant, non. En exhibant toutes les cicatrices, en rajoutant un peu de sel sur les plaies. Sa transformation en sorcière rock star accrochée à son micro comme à une bite d’amarrage (quand ça tangué sévère par excès d’alcool, de désir, de désespoir) est un vrai coup de force !

Un spectacle tout terrain

Ce cantique des cantiques ne se réduit pas à un hymne au Portugal des pères, aux valeurs portugaises (triple F : Fado, Fátima, Football) mais explore mille lieux déchirés et mille voix brisées par l’exil. Il tire dans tous les coins. Il se joue en salle dans un CDN audacieux. On l’imagine assez en cortège de tête ou dans le nuage de gaz d’une ZAD. Il s’apparente aussi à une grande fête de joie, un concert-poème où le « nous » n’en finit pas de résonner en déflagrations d’images oniriques !

Le spectacle s’est joué à huis clos le 15 décembre, date qui aurait dû marquer la réouverture des théâtres. Le jour-même, à midi, le CDN et ses complices avaient élevé leurs voix dans les rues de Montluçon. Carole Thibault, autrice et directrice du lieu, se félicite de cet acte artistique collectif : « *Cela fait du bien au milieu de ce merdier. S’il faut désormais faire des manifs pour que l’art existe, on le fera. On va vraiment entrer en résistance.* » Partout, sur les murs de son établissement (jusque dans les toilettes !), la présence de mots entre en résonance avec ce puissant fado furieusement contestataire.



SCARLETTE

Magazine

Fado dans les veines ou les voix de l'exil- janvier 2021- un article de Patrick Foulhoux

<https://www.scarlitemagazine.com/2021/01/06/fado-dans-les-veines-ou-les-voix-de-l'exil/>

Nadège Prugnard propose avec *Fado dans les veines* un nouveau spectacle choc qui traite d'exil, de migration sociale et des enjeux du Portugal d'aujourd'hui. Entre opéra rock et théâtre onirique.

La comédienne – metteuse en scène clermontoise a puisé dans sa propre histoire pour monter *Fado dans les veines*, ou plutôt dans celle de son grand-père qui a fui le Portugal de Salazar. Elle a collecté des témoignages en France et au Portugal pour écrire un long poème qui traite de déracinement, d'exil, d'engagement, de militantisme, de résistance, de révolution des œilletons. Nadège Prugnard met des mots sur des blessures pas totalement cicatrisées pour donner la parole à un peuple déraciné et plus particulièrement aux femmes, à une maman et ses deux filles. Rôles tenus par des chanteuses comédiennes accompagnées d'un trio de chanteurs musiciens multi instrumentistes. Le texte est poignant, grinçant, parfois drôle et heureusement, ça désamorce la solennité du propos, notamment quand revient de façon récurrente la menaçante : « *Tiens, prends une beigne !* » chaque fois que la fille jouée par Nadège Prugnard en raconte ou en fait une de travers. La metteuse en scène résume le texte en ces termes : « *ça parle de violence, d'amour, de jouissance et de chaos, de sexe et de transgression en se jouant des trois F « Fado – Fatima – Football » tout en mettant en abîme les enjeux politiques, économiques et existentiels du Portugal aujourd'hui* », texte qui a été récompensé par le prix de la Fédération des Associations du Théâtre Populaire et le prix de littérature dramatique décerné par Artcena, le Centre National des Arts du Cirque, de la Rue et du Théâtre.

Tiens, prends une beigne

Adeptes du *théâtre du choc et de la secousse* selon sa propre définition, Nadège Prugnard a réalisé un spectacle dense et soutenu, alternant confessions, ressentis et souvenirs partagés avec des chants allant du fado au rock'n'roll coup de poing. « *Tiens, prends une beigne* » au passage. *Fado dans les veines* atteint cette densité grâce également au décor réalisé par le scénographe Benjamin Lebreton, un décor unique à plusieurs plans. En arrière-plan, derrière le rideau, le jeu repose sur des ombres portées, devant, la longue table s'avère l'élément central du décor. Côté cour, un petit plateau accueille l'orchestre, là où Nadège Prugnard libère son instinct animal devant un trio d'excellents musiciens, le collectif du Cheval des 3 (Radek Klukowski, Éric Exbrayat et Jeremy Bonnaud), seconds rôles de premier plan ou, si vous préférez, premiers rôles de second plan. Les deux autres chanteuses, la comédienne Charlotte Bouillot (la maman) et Carina Salvado (la deuxième fille) évoluent avec grâce aux côtés de Nadège Prugnard qui captive comme toujours le spectateur par sa présence

scénique. Comme d'habitude avec la comédienne, elle met une part d'elle-même dans ce rôle. Carina Salvado est préposée au fado, sa voix vient en contrepoint de celle de Nadège Prugnard, plus rock'n'roll, plus arrachée, moins "pudique". Carina Salvado joue en alternance avec Laura Tejada Martin. La maman semble un peu plus en retrait, ses interventions sont rares, mais son rôle est essentiel. D'un point de vue de la mise en scène, elle maintient un équilibre harmonieux entre ses deux filles et les musiciens. Les différents tableaux proposés selon le placement des comédiens renvoient au romantisme du début du XIX^e, la scène au couteau, la sirène, on pense à Théodore Géricault ou à Eugène Delacroix. Nadège Prugnard signe une fois encore un spectacle spectaculaire au plus près de l'os, événement créé au **Théâtre des Îlets** à Montluçon. Dès qu'il passe près de chez vous, précipitez-vous.

WebThéâtre

Théâtre, Opéra, Musique et Danse

<https://webtheatre.fr/Les-solitaires-de-la-Chartreuse>

« La pièce de Nadège Prugnard, lue par elle-même, sur sa relation avec son héritage portugais, est un coup de poing à la poésie fulgurante. »

Gilles Costaz 2019



Un fado pour recoudre la langue arrachée. Un article de Marina Da Silva – 2019

<https://www.humanite.fr/poesie-un-fado-pour-recoudre-la-langue-arrachee-671478>

À la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, qui reçoit tous les ans une centaine d'auteurs en résidence, Nadège Prugnard élabore un texte sur l'exil portugais. Autrice, comédienne et metteuse en scène, Nadège Prugnard, qui a fondé sa compagnie, Magma Performing Théâtre, en 1999, est certainement l'une des voix et des plumes les plus percutantes d'un théâtre d'art et d'engagement où elle expérimente tous types d'écriture et de musicalité. Accueillie à Plusieurs reprises à la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon (Gard), Centre national des écritures du spectacle, aujourd'hui dirigé par Catherine Dan, elle y a commencé l'écriture de Fado dans les veines l'an dernier, mettant en place parallèlement une résidence avec la ville de Guimarães, au Portugal, et le Centre culturel Villa Flores. Accompagnée par Christian Giriat, dans le rôle de conseiller artistique, elle dévoile aujourd'hui les prémices de ce poème parlé-chanté qui interroge le silence recouvrant l'histoire des migrations portugaises et dont la puissance, décuplée dans la douceur des cloîtres de ce monastère patrimonial du XIVe siècle, ne laisse pas indemne. Violence et amour, jouissance et chaos, sexe et transgression « Un cercueil en bois c'est Informe du Portugal », du moins c'est ainsi qu'elle commence par évoquer ce pays qui coule dans ses veines, comme le fado dont l'intensité la consume. Ce texte, qui sera créé en 2020 (coproduit par le Centre dramatique national de Montluçon, où elle est artiste associée, et le CCVL de Guimarães), s'est imposé après son expérience auprès des migrants de la jungle de Calais qui a abouti à No Border et l'a renvoyée à sa propre histoire familiale. Son grand-père quitte le Cap da Roca, à l'ouest de Lisbonne, en 1926, bien avant que ses compatriotes se mettent à fuir par vagues l'Estado Novo et la dictature de Salazar. Il a tout juste... 14 ans. Le salto, saut dans le vide et dans son destin, « les pieds nus dans la boue de l'exil ». Atterrissage dans les bidonvilles, « l'analphabétisme en français », apprentissage du racisme et de l'humiliation, et le manque, la saudade à jamais de cette terre tout entière tournée vers la mer. Mais Fado dans les veines ce n'est ni un récit autobiographique ni du théâtre documentaire, c'est un long poème surréaliste que cette artiste inclassable assène comme une boxeuse dansant ses coups sur un ring. Un poème qui parle de violence et d'amour, de jouissance et de chaos, de sexe et de transgression, qui joue et se joue des trois F - Fatima, football, fado -, qui jubile d'amener vers la lumière les injures et les images les plus crues. Un poème qui célèbre la révolution des œillets et les valeurs de solidarité et de fraternité que chantait José Afonso, mais où elle harangue, têtue et incrédule, un peuple revenu sans broncher sous le joug du Fonds monétaire international : « Pose ta morue et bats- toi ! » Qu'elle amène au bord des larmes et de l'intime, comme un éclairage en trompe-l'œil sur la puissance qui la met en mouvement : « J'ai joué Hermione, andromaque, Bérénice,

Antigone... », des « pleureuses », s'étonne-t-elle, comme si ce fado – fatum - destin battait déjà dans ses veines avant même qu'elle ne l'identifie. Alors Nadège danse le fado et « son impossibilité poétique à recoudre ce qui a été arraché » et en même temps elle invente une langue et un chant pour toutes les « bouillonnantes » qui sont aussi tapies en elle. Et elle nous envoûte.

Reportage France 3 Auvergne <https://www.youtube.com/watch?v=b3J-iB5gg8A>

Vosges télévision <https://www.vogestelevision.tv/info/info/En-bref-bhtKX09FIV.html>

Radio Alpha une émission d'Artur Silva <https://radioalfa.net/teatro-paris-fado-dans-les-veines-cest-dabord-mon-histoire/>

Radio Aligre https://aligrefm.org/podcasts/lusitania-11-decembre-2021-laura-tejeda-charlotte-bouillot-et-sandra-canivet-1578?fbclid=IwAR3a0-6_dwluC2Vp2xY89C1NYZEGhHKjBjurOD_SF09r5Tv3bvNHtX7PHaU





KAP O MOND!

LUNDI 17 >> SAMEDI 22 JANVIER 2022



De vive(s) voix

Théâtre: "Kap o Mond!" Regards croisés sur l'histoire d'Haïti

Publié le : 19/01/2022 - 17:50



De gauche à droite : les comédiens Roberto Jean et Charles Zevaco. © Philippe Delacroix

Par : Pascal Paradou

Émission à réécouter [ici](#)

Mathieu, Français, ne supporte plus les litanies de son père sur la Révolution Française et sa vie de banlieusard. Kendy est Haïtien, il étudie en France et rêve d'ascension sociale, loin de son pays, Haïti...

Tout semble les opposer, mais pourtant ils ont tant en commun. L'histoire passée continue-t-elle de hanter le présent ?

Invités : **Olivier Coulon-Jablonka**, metteur en scène du spectacle et **Carlo Handy Charles**, auteur de la pièce.

La pièce [Kap O Mond !](#) est à voir au [Théâtre de l'Échangeur](#) à Bagnolet.

Et la chronique de [Lucie Bouteloup «La puce à l'oreille»](#).

Aujourd'hui, l'expression « Jouer les Cassandre » avec Sylvie Brunet.



Ecouter parler les Outre-mer... Les chercher là où ils se trouvent mais aussi (et surtout ?) là où on ne s'attend pas toujours à les trouver, qu'ils soient « ici », « là-bas », « ailleurs »... Les chercher dans les livres, dans les films, sur les réseaux sociaux, dans les voyages, dans les voix, dans les regards, dans les maisons, dans les rues... et parler d'eux et de culture.

Une émission conçue et animée par Patrice Elie Dit Cosaque.



"Kap O Mond !", amitié franco-haïtienne ?

Emission du vendredi 21 Janvier 2022

- Invité : Olivier Coulon-Jablonka, metteur en scène de la pièce de théâtre "Kap O Mond !" - L'œil d'Agnès : "Quand il fait triste, Bertha chante" de Rodney Saint-Eloi (éditions Héloïse d'Ormesson) - L'Oreille a du goût : Sooraya et la confiture de tomates (Anne Bonneau - Le goût de l'enfance) - Musiques : "Angeliko" par Mélissa Laveaux ; "Papa Loko" par Toto Bissainthe.

Réécouter l'émission [ici](#)

l'Humanité

Révolution française et haïtienne, allers-retours sans escale

Lundi 24 Janvier 2022

Marie-José Sirach

Théâtre Écrit à quatre mains, *Kap o mond!* remonte le fil de l'histoire tourmentée d'Haïti. Un spectacle tout public, sincère et généreux.

Deux jeunes gens se rencontrent sur les bancs de Sciences-Po. L'un est représentatif de la classe moyenne française. L'autre est haïtien. Très vite, ils sympathisent. Peut-être parce qu'ils devinent, intuitivement, qu'ils n'ont pas tous les codes pour flirter avec la « crème » de l'élite. Surtout, Mathieu rêve d'ailleurs, de l'île de la Tortue, Tortuga, refuge des pirates du monde entier. Kendy, lui, est en France pour étudier avec l'ambition de pouvoir réaliser ce rêve de réussite que nourrissent ses parents. Ils sympathisent, se découvrent, ont des échanges passionnés sur l'Histoire, le sens de l'Histoire, le présent, le futur, aussi incertain soit-il.

Entre les rêves humanistes de Mathieu et la connaissance sans faille de l'histoire d'Haïti de Kendy, les discussions virent parfois à l'affrontement, mais toutes jettent un éclairage salutaire sur ce passé méconnu, ignoré d'Haïti, déclinant les notions de colonialisme, de révolution. Tout le récit se conjugue au présent. Un présent où l'on croit qu'il suffit d'envoyer des ONG pour faire le bonheur des peuples à leur place. Un présent où l'on finit par renoncer à ses propres idéaux pour se glisser dans le moule des business schools et devenir un cadre de la finance mondiale. Chaque ambition, de l'un comme de l'autre, se heurte à ce constat terrible parsemé d'échecs, de revirements qui distillent un parfum de renoncement. Heureusement, le passé de cette île provoque des pulsions de rébellion qui ne demandent qu'à se réveiller.

Une mise en abîme du passif colonial

Alice Carré et Carlo Handy Charles ont écrit un texte à la fois très didactique, extrêmement bien documenté, qui a pignon sur le présent. Les allers-retours sur cette histoire éclairent avec brio les trous noirs qui nourrissent l'ignorance. Cette mise en abîme du passif colonial, dont les stigmates sont encore présents, est des plus pertinentes. La mise en scène d'Olivier Coulon-Jablonka repose sur le face-à-face, certes nécessaire, mais qui mériterait quelques échappatoires pour laisser le récit s'évader un peu plus. Le jeu des acteurs est encore fragile, mais l'engagement de l'un comme de l'autre, de Roberto Jean comme de Charles Zévaco, est total et sincère. M.-J. S.

Créé au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet, du 17 au 22 janvier. Du 1er au 4 février au Théâtre du Champ-au-Roy (Guingamp) et du 10 au 12 février au Théâtre Jean-Vilar (Vitry-sur-Seine).

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE



Kap o Mond !, texte Alice Carré et Carlo Handy Charles, mise en scène de Olivier Coulon-Jablonka, avec Roberto Jean et Charles Zevaco.



Crédit photo : Philippe Delacroix

Le metteur en scène Olivier Coulon-Jablonka a initié avec Alice Carré une enquête historique sur les rapports de la France avec ses colonies au moment de la Révolution Française en vue de construire un spectacle sur la révolution haïtienne – le projet *Aux armes, et caetera* revient sur une page non-dite de l'histoire révolutionnaire et s'interroge sur les raisons de ce silence.

Quand les députés viennent de signer la Déclaration des Droits de l'Homme en 1789, personne à l'Assemblée ne songe à abolir l'esclavage. Les enjeux économiques liés au

commerce sont trop importants – sucre, café, rhum, indigo -, venant de Saint-Domingue devenu aujourd’hui Haïti.

Pour Olivier Coulon-Jablonka, c’est la révolte des esclaves qui reprennent à leur compte les mots d’ordre de leurs maîtres, liberté, égalité, fraternité, qui force l’assemblée à reconnaître l’abolition de l’esclavage en 1794. Aussi la révolution haïtienne a-t-elle, un temps, réalisé l’idéal des Lumières.

Fort de ce matériau, le projet scénique d’ampleur n’a pu aboutir, en raison des confinements successifs, des reports et décalages. Est née une petite forme mobile tout public à partir de 14 ans pour deux acteurs – Roberto Jean et Charles Zevaco – où l’histoire passée hante encore le présent.

Le texte d’Alice Carré et de Carlo Handy Charles *Kap o Fond !* explore les résurgences contemporaines des mémoires coloniales.

La pièce s’est construite comme un dialogue entre deux auteurs – français et haïtien -, croisant les mémoires, les cultures et les regards sur le monde. Alice Carré, auteure française, et Carlo Handy Charles, auteur d’origine haïtienne résidant au Canada, tous deux entre le Cap haïtien et Paris.

Un voyage commun des concepteurs s’est réalisé en Haïti, en 2018, visitant les lieux majeurs de la révolution haïtienne et de son indépendance – Vertières, Bois Caïman, la citadelle La Ferrière et le palais Sans-Soucis. Ils ont ainsi mesuré l’écart entre la transmission prolifique de cette histoire de la révolution haïtienne et le silence qu’on lui réserve en France.

Aujourd’hui subsiste un pays maintenu sous dépendance des tutelles internationales et des projets humanitaires succédant au tremblement de terre de 2010 au sud de l’île où la corruption politique règne dans toute la société.

Le spectacle est bâti sur les trajectoires inversées des deux amis qui donnent à voir des réalités diverses des deux pays, à travers aussi l’entrelacement d’échos aux mémoires des deux révolutions. Les jeunes gens se confrontent mutuellement à l’altérité et regardent en miroir leur désir de vivre et de s’accomplir dans la société. Chacun évolue et renvoie à l’autre son choix – son déterminisme, son éducation et ses préjugés.

D’un côté, Mathieu incarné avec force et conviction généreuse par Charles Zevaco, ayant vécu nulle part, dit-il, entre ville et banlieue, exprime la volonté de s’engager dans le monde – moralement, socialement, économiquement -, soutenu par un père professeur d’histoire qui a initié son fils au système républicain à la française et aux grands épisodes de la Révolution.

De l’autre, Kendy a grandi dans une ville de province haïtienne dont les parents ont toujours soutenu les résultats scolaires positifs pour l’accès aux grandes universités des Etats-Unis ou bien d’Europe. Il n’est nul avenir en Haïti pour la jeunesse du pays, davantage encore après la désillusion de projet du président Jean Bertrand Aristide, qui avait promis le

développement du pays en réclamant à la France le remboursement de la dette de l'Indépendance : 150 millions de franc-or, dette qu'Haïti lui avait payée de 1865 à 1952.

Les deux jeunes gens qui se sont rencontrés à l'Université : l'un marxiste et universaliste s'oppose à l'autre, plus méfiant, lucide et clairvoyant sur les idéologies et les systèmes quels qu'ils soient.

Mathieu s'engage dans une mission humanitaire à Haïti d'où il reviendra déçu par l'ONG. Kendy resté à Paris, revient voir ses parents au bout de dix ans, et observe le changement négatif encore de son pays d'origine : de retour à Paris, il dit partir pour Miami pour un rêve d'investissement.

Que sont devenues les valeurs d'humanisme et d'anti-capitalisme partagées entre les deux ?, se dit Mathieu. La fracture est-elle franchissable entre l'idéologie d'une gauche préservée du besoin et le désir de réussite d'un transfuge de classe qui cherche à s'extirper d'un quotidien difficile ?

Le spectacle prend la forme d'une joute oratoire, une controverse philosophico-politique, un débat dialectique d'idées qui s'épanouit grâce à l'expérience temporelle initiatique des deux locuteurs au quotidien, comme on n'en voit guère dans les entretiens publics, radiophoniques ou télévisuels.

Avant le départ de Mathieu pour Haïti, Kendy est invité chez le père de Mathieu et s'établit le lien.

Présents l'un à l'autre, face public, les acteurs Roberto Jean – Kendy – et Charles Zevaco – Mathieu – font preuve de justesse et de réserve rhétorique. Séparés par des milliers de kilomètres, ils éprouvent une amitié forte mutuelle et respectueuse, communiquant brièvement au téléphone. Quand ils sont mis en présence, un écart semble s'immiscer entre les deux, malgré leur grande proximité.

Dans une théâtralité minimaliste, un spectacle pédagogique qui ouvre la réflexion et a le mérite d'encourager la pensée, l'échange, loin de tout manichéisme et de tout esprit doctrinaire.

Véronique Hotte

Du 17 au 22 janvier 2022 à 20h30 au ***Théâtre de L'Echangeur Bagnolet*** (Seine-Saint-Denis).
Les 25, 26 et 27 janvier au ***Théâtre de la Vignette à Montpellier*** (Hérault). Du 1er au 4 février 2022 au ***Théâtre du Champ au Roy à Guingamp*** (Côtes d'Armor). Du 10 au 12 février au ***Théâtre Jean Vilar à Vitry*** (Val-de-Marne).

FRICTIONS

UN IMPOSSIBLE DIALOGUE ?

Écrit par Jean-Pierre Han – Le 2 mercredi février 2022

***Kap O mond !* d’Alice Carré et Carlo Handy Charles. Mise en scène d’Olivier Coulon-Jablonka. Créé au Théâtre l’Échangeur-Bagnolet le 17 janvier 2022. Tournée à Guingamp et à Vitry-sur-Seine.**

Olivier Coulon-Jablonka possède une parfaite maîtrise des « petites formes » d’une heure environ dans lesquelles il excelle à faire surgir après un travail d’approche dit documentaire faute de mieux, des problématiques éminemment politiques. Il a ainsi déjà donné plusieurs « Pièces d’actualité », une appellation et une série inventées par le Théâtre de la Commune d’Aubervilliers. Il avait à cette occasion, travaillé avec Alice Carré (et la cinéaste Sima Khatami) dans *La Trêve*. Il récidive cette fois toujours avec Alice Carré, sur une thématique qui leur tenait à cœur autour de la question de la relation de la France avec une de ses ex-possessions, Saint-Domingue qui se nommera Haïti en 1804, dix ans après l’abolition de l’esclavage. Les circonstances (confinement et autres tracasseries) les ont contraint à réduire la voilure, tout en restant en Haïti, qui demeure l’objet principal de la pièce. Avec cette fois-ci le resserrement sur des duos apparemment antinomiques (mais c’est pour les besoins de la cause ou de la démonstration), soit à l’écriture la française Alice Carré et un auteur haïtien, Carlo Handy Charles, qui lancent sur le plateau un personnage, jeune français bon teint, qui veut fuir la banlieue et son père prof d’histoire dans un collège, et un jeune haïtien issu d’un milieu pauvre venu faire ses études en France. Tous deux rêvent d’un autre monde, se rencontrent à l’université, nouent amitié, puis se séparent, physiquement et idéologiquement. Rien de plus logique si l’un est joué par un acteur français Charles Zevaco, et un acteur né en Haïti, Roberto Jean. Tous deux, en tout cas, ont en commun le fait de jouer avec simplicité et rigueur. La direction d’acteur d’Olivier Coulon-Jablonka y est sûrement pour quelque chose...

C’est, l’air de rien, une sorte de débat d’« idées » qui s’instaure, et pour un peu on pourrait quasiment parler de dialogue philosophique si cher jadis à Diderot (pour l’anecdote on rappellera qu’Olivier Coulon-Jablonka a monté il n’y a pas si longtemps que cela, Trois songes-un procès de Socrate !). En tout cas, Alice Carré et Carlo Handy Charles s’y entendent pour mettre au jour les contradictions dans lesquelles les sociétés d’aujourd’hui baignent, et comment, saisis dans ces réseaux, nous finissons par être « pris comme des rats », pour reprendre une expression d’un philosophe d’un ancien temps... Haïti est le lieu géométrique des deux amis : l’un, le français, s’engagera dans une mission humanitaire en Haïti, l’autre y retournera après dix ans d’absence mais part vivre aux États-Unis où il entend poursuivre son ascension sociale... Une fin plutôt désenchantée...

A2S, Paris

Art, Société, Science : quoi de neuf à Paris ?

Ecrit le 18 janvier 2022 par Rafael Font Vaillant

THÉÂTRE. «Kap o Mond !»

Texte: Alice Carré et Carlo Handy Charles. Mise en scène: Olivier Coulon-Jablonka. Jeu: Roberto Jean et Charles Zevaco. Dispositif scénique: Anne Vaglio.

Durée: 1h15.

Cet intéressant spectacle, plutôt bien rythmé, et dont le texte est fort éclairant, est bien interprété par deux comédiens formés à l'école d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg : Roberto Jean, né en Haïti, et Charles Zevaco, qui a grandi dans le Haut-Rhin. Le spectacle raconte la rencontre à Paris et l'amitié « forte » - « teintée de désir », nous dit-on - de deux jeunes hommes, Mathieu et Kenty, l'un Français, l'autre Haïtien. Par moments, les deux personnages dialoguent entre eux, tandis que, à d'autres moments, chacun des deux, monologuant, s'adresse au public. < Ils se confrontent mutuellement à l'altérité, regardent en miroir leurs deux pays, questionnent leurs déterminismes, leurs éducations et leurs sociétés >, indiquent les auteurs de la pièce, Alice Carré et Carlo Handy Charles, qui ajoutent que les dialogues « croisent les mémoires, les cultures et les regards sur le monde ». Sont ainsi évoqués, en particulier, l'abolition de l'esclavage en Haïti, l'indépendance du pays, autrefois colonie française, et la domination présente de l'économie haïtienne par une oligarchie de « dix familles », ainsi que le « naufrage » actuel de Haïti.

« Un pays gangréné par la corruption »

Entre autres bonnes idées de mise en scène, citons la division du plateau en deux, à certains moments du spectacle : les deux personnages, l'un sur la gauche du plateau, l'autre sur la droite, dialoguant à distance, leurs visages tournés vers le public, Mathieu en Haïti et Kenty en France, ou l'inverse. Mathieu juge avoir vécu une jeunesse « affreusement banale » en banlieue parisienne et dit avoir « toujours eu envie de partir ». Renonçant à ses études à Sciences Po, l'Institut d'études politiques de Paris, qu'il considère comme une « école du néo-libéralisme », il s'en ira - à la suite de sa rencontre avec Kenty - travailler en Haïti, dans une association humanitaire, dénommée « Sauver l'agriculture caribéenne ». Mais il en reviendra vite, dégoûté, avouant sa « honte d'avoir été aussi naïf ». Kenty, pour sa part, renonce à ses études de médecine à Paris, études entreprises pour faire plaisir à ses parents, et il ira étudier l'économie à l'Université Paris-Dauphine. Rentré en Haïti, il tentera de créer

se consacrant corps et âme à une association d'aide aux migrants, en banlieue parisiennne tandis que Kenty rêvera d'une confortable carrière de cadre aux Etats-Unis.

LES AUTEURS. Alice Carré a enseigné le théâtre dans plusieurs universités françaises. L'autrice, en particulier, des pièces « Fara Fara » (2016) sur la jeunesse congolaise à Brazza-Ouidah-Saint-Denis » (2021) sur les soldats français originaires d'Afrique. Carl Charles, originaire d'Haïti, chercheur en sociologie, formé en France et au Canada, réside, a dirigé une troupe de théâtre en Haïti.

LE METTEUR EN SCÈNE. Olivier Coulon-Jablonka, également comédien, formé au Conservatoire d'art dramatique de Paris entre 2002 et 2005, a mis en scène notamment « Trois songes – un procès de Socrate » (2016) et « Pièce d'actualité n°15 : La Trêve » (2017).

POUR EN SAVOIR PLUS : www.moukdentheatre.com ; <https://www.facebook.com/O.CoulonJablonka>

A2S, Paris est un magazine de l'actualité culturelle à Paris : Art, Société, Science. Il est envoyé à 5 000 enseignants francophiles chaque mois, dans une centaine de pays.

Olivier Coulon-Jablonka met en scène Kap o Mond d'Alice Carré et Carlo Handy Charles



Photo Philippe Delacroix

Deux jeunes adultes, issus de mondes différents, chacun souhaitant quitter le pays d'où il vient, se rencontrent... A travers eux se croisent deux visages contemporains de France et d'Haïti, dans un perpétuel jeu d'échos avec le passé.

Mathieu a grandi dans l'une de ces banlieues parisiennes à l'identité plate : ni Paris, ni campagne, ni quartier pavillonnaire, ni tours HLM. Pour autant qu'il s'en souvienne, il a toujours trouvé sa vie affreusement banale. Son père, professeur d'histoire au collège, lui a inculqué le goût du système républicain à la française et des grands épisodes de la Révolution. Mathieu rêve d'ailleurs, pour dissiper la grisaille de son quotidien et donner un sens indiscutable à sa vie.

Kendy est né dans une ville de province haïtienne. Ses parents, au départ petits marchands de rue, ont vendu de tout : des bacs de glace que sa mère s'échinait à casser en petits glaçons, des vêtements et des chaussures usés venant des USA, des produits alimentaires...

À table, lors de leurs repas irréguliers, ils rêvaient des études de leurs enfants, celles qu'ils feraient dans les grandes universités américaines ou européennes. Pas d'avenir en Haïti, surtout après la désillusion du projet du président Jean Bertrand Aristide, qui avait promis le développement du pays en réclamant à la France le remboursement de la dette de l'indépendance : 150 millions de franc-or qu'Haïti lui avait payé de 1825 à 1952. Il s'était révélé aussi corrompu que les autres, et la famille avait dès lors cessé de croire à tout projet de changement politique.

Les deux jeunes hommes se rencontrent à l'Université. Ils sont en désaccord sur presque tout, et au gré des préjugés qu'ils se renvoient et déplient, ils construisent une amitié forte, teintée de désir. Ils continuent à s'écrire lorsque Mathieu s'engage dans une mission humanitaire en Haïti et en revient bouleversé, ou lorsque, quelques années plus tard, Kendy regagne son île natale, la voyant d'un œil nouveau après avoir vécu dix ans à l'étranger.

Malheureusement, au retour de Kendy, ce dernier annonce à son ami qu'il veut partir vivre aux Etats-Unis : il a un projet d'investissement qui devra lui permettre de réaliser son rêve d'ascension sociale. Mathieu reste incrédule : que sont devenues les valeurs humanistes et anti-capitalistes qu'il pensait partager avec Kendy ? Cette fracture entre l'idéologie d'une gauche préservée du besoin et le désir de réussite d'un transfuge de classe cherchant à s'extirper d'un quotidien difficile est-elle dépassable ?

Kap o Mond

Texte Alice Carré et Carlo Handy Charles

Mise en scène Olivier Coulon-Jablonka

Avec Roberto Jean et Charles Zevaco

Dispositif scénique Anne Vaglio

Production Compagnie Moukden Théâtre

Coproduction Théâtre de La Vignette, Scène conventionnée, Université Paul-Valéry

Montpellier, Théâtre du Champ au Roy- Guingamp

Coréalisation et soutien Théâtre L'Échangeur – Cie Public Chéri.

Le Moukden Théâtre est une compagnie conventionnée par la Drac Ile de France et soutenue par la région Ile de France au titre de la permanence artistique et culturelle.

Théâtre l'Echangeur Bagnolet

du 17 au 22 janvier 2022



« La situation (Jérusalem – Portraits sensibles) » par Bernard Bloch

By Vincent Bourdet - 16 février 2021

Vingt ans que le metteur en scène Bernard Bloch n'avait pas foulé le sol de Jérusalem. De ce séjour de deux mois à la rencontre des habitant.e.s et travailleur.se.s de cette ville, il en a tiré le contenu d'une nouvelle pièce à la fourmillante sagacité : La situation (Jérusalem – Portraits sensibles). À voir au plus tôt à la Comédie de Saint-Étienne du 18 au 21 mai.

Que dire de « la situation » comme la nommait l'écrivain israélien Amos Oz ? Voilà plus de cent ans que dure cette difficile si ce n'est mortifère cohabitation en Israël-Palestine. Une harmonie est-elle encore possible ? C'est avec cette simple question, que Bernard Bloch est parti interroger les principaux.ales concerné.e.s.

Plutôt que de lire certains ouvrages qui entourent le conflit israélo-palestinien, de les comparer, d'analyser avec attention leurs propos et d'essayer de cerner les idéologies partisans qui les motivent, Bloch invite à écouter. À rebours de la réification mise en place par les rapports et les propositions des organisations internationales, c'est ici l'intimité subjective qui a voix au chapitre. Voilà donc Jérusalem avec Bloch pour guide. De ces soixante personnes qui ont accepté de partager leurs pensées, leurs espoirs pour certain.e.s et leurs désillusions pour d'autres, ne se sait que ce qu'ils.elles veulent bien dire. La mise en scène et les costumes ne sont d'ailleurs d'aucun recours pour catégoriser sommairement les intervenant.e.s tous.tes joué.e.s par une troupe de neuf comédien.ne.s. Composition contrastée d'opinions, un surprenant théâtre documentaire prend vie devant une foule d'oreilles attentives.

Visuellement, sans repères devant une immensité désertique où les mots se perdent – voyons tous ces feuillets déchirés qui jonchent le sol sableux – et où les pierres, lentement se désagrègent, un abri et quelques chaises offrent un précaire cadre à cette exploration de l'intime. De cette mince protection qui rappelle celles utilisées lors de fouilles archéologiques, émerge des êtres tous affectés par « la situation ». Pris dans cette nébuleuse de pensées, le conflit gagne en ampleur et en densité. Un flot de contradictions enfle et entraîne le spectateur.rice dans un débat à la vive actualité. Tout déborde. Temps et espace se répandent hors des cadres de la représentation. Au fur et à mesure les questionnements entendus sont

dans leurs propres frontières ? Etc). Le voilà en quelque sorte assis lui aussi en pleine excavation. C'est ainsi que dans une correspondance avec la salle, la réunion engendrée par Bloch et sa troupe se nourrit d'une motivation partagée : celle d'explorer un passé pour participer à son futur.

Conçu pour être joué en deux soirées distinctes, le spectacle fait penser à cette tente entourée de traces, incapable de retenir toutes les idées du territoire sur lequel elle est plantée. Prétexte à débat, s'interdisant tout dogmatisme, *La situation (Jérusalem – Portraits sensibles)* démontre de façon édifiante toute la vigueur qui peut habiter l'expression théâtrale.

La situation (Jérusalem – Portraits sensibles)

Texte et mise en scène de **Bernard Bloch**

Avec **Bernard Bloch, Etienne Coquereau, Hayet Darwich, Rania El Chanati, Camille Grandville, Daniel Kenigsberg, Muranyi Kovacs, Jonathan Mallard, Zohar Wexler, et Arnaud Petit ou Yannick Lestra** (musique)

Vu au Théâtre l'Echangeur Bagnole. En tournée à la **Comédie de Saint-Étienne** du 18 au 21 mai, au **Théâtre Dijon Bourgogne** du 3 au 5 juin 2021.

Théâtre du blog

La Situation – Jérusalem portraits sensibles, texte et mise en scène de Bernard Bloch

11 février, 2021

Un espace couleur de sable, dessiné par un tapis aux bords irréguliers. Nous pensons à la Didon, exilée de Tyr et arrivant à Carthage, à qui est concédé « tout ce que tu pourras délimiter avec la peau d'un bœuf ». Relevant le défi, elle la découpe en fines lanières et en fait un territoire largement agrandi. Prophétie de Virgile : une population persécutée, crée un royaume sur une terre qui n'est pas un désert... Comme en Israël. Sur ce territoire, donc une tente carrée ressemblant à celles des points de test covid, avec de banals fauteuils en plastique disséminés- on verra celui qui est venu poser des questions essayer plusieurs places, métaphore un peu insistante de l'inconfort de sa situation. Mais très vite, on entre dans le vif du sujet : la parole.



Après un séjour en Palestine et Israël en 2013 qui a donné lieu à l'écriture de *Dix jours en terre ceinte** puis à son spectacle *Le Voyage de Dranreb Cholb*, Bernard Bloch a passé deux mois à Jérusalem. Il a écouté soixante habitants parler de leur ville sur laquelle pèsent trois monothéismes, parler aussi de ses racines dans les temps mythiques, de ses invraisemblables check-points. Une ville pénible aux vieilles rues étouffantes. Parfois même ses habitants de toujours croient qu'ils ne l'aiment plus, mais pour rien au monde, ils n'en quitteraient la lumière. « C'est une ville dure, dit Michel, une ville de pierres où le soleil te brûle la peau... Bref, une ville qui n'a rien d'aimable. Mais maintenant je renverse : ce sont justement ces défauts qui me plaisent. »

Bernard Bloch leur a posé à tous la même question : « Y a-t-il dans votre vie un moment, même furtif, cinq minutes, un mois ou deux ans, où vous avez pensé qu'une vie paisible pourrait advenir entre tous les habitants d'Israël et de Palestine ? » Il n'est pas resté neutre, encore moins indifférent mais engagé et avec un besoin de comprendre ses questions de juif ni croyant ni pratiquant, ses propres malaises, dans une situation qui est la sienne. Et ce qu'il a entendu et restitué, ce ne sont jamais des discours mais des paroles.

Le directeur d'une école utopique et réelle où règne la parité entre israéliens arabes et israéliens juifs, une femme chassée du jour au lendemain de Tunisie au moment de la décolonisation et qui a retrouvé ici un chez-soi d'où rien ne la ferait bouger... Mais aussi une famille de convertis au judaïsme, évidemment plus royalistes que toute la généalogie de rois bibliques, un intellectuel palestinien, une jeune musulmane radicale mais non pratiquante...

Au-delà de la qualité extraordinaire des réponses, la beauté de cette écriture -car tisser, tricoter et détricoter toutes ces paroles est une écriture- on entend la vérité de chacun,

absolue, même si elle bute sur un aveuglement. Il ne s'agit pas de relativisme. La vérité historique ou géographique de toutes ces vies et de ces expériences, nous la voyons se constituer et se défaire, partielle, dangereuse. Chaque nouvelle parole vient raboter, réajuster ce que nous venons d'entendre, y ajouter une matière inattendue qui change notre regard et notre pensée.

Impasses et contradictions nous en apprennent beaucoup et pas de façon didactique. Bernard Bloch nous emmène dans la joie du chercheur et l'intelligence de l'incertitude. Plus on en apprend, moins on est sûr de ce que l'on sait et mieux cela vaut, pour avancer dans la réflexion et la nuance. *Portraits sensibles*, autant dire : *portraits vivants* avec humour, émotion et entêtement de celui qui cherche et pose les questions, comme de ceux qui disent ce qu'ils ont sur le cœur. Passés au théâtre, tous ces mots forts, drôles, toutes ces observations, tout ce vécu au cœur de *la situation*, sont portés par onze acteurs aux personnalités fortes, aux voix et accents différents selon les générations. L'effet n'a rien d'un kaléidoscope sonore ou d'un menu-échantillon : ils jouent plusieurs rôles, incarnent toutes ces paroles singulières et construisent le corps de la ville.

Souvent en retrait, ils s'écoutent mutuellement, assistant au dialogue entre B. et ses interlocuteurs, marquant, par leur présence, la complexité de la situation dans une invisible mais réelle fraternité. « Quand, dit l'un, on redescend à hauteur d'homme, le souci de l'autre est plus fort que la haine. » Un constat qu'ils font presque tous, non un vœu pieux. Mais ce n'est pas une consolation ni une conclusion et la situation est loin d'être résolue, l'histoire passant trop souvent par-dessus les têtes ! Avant les accords d'Oslo avec la poignée de mains entre Yitzhak Rabin et Yasser Arafat, bénie par le président américain Bill Clinton... Après la Guerre des six jours en 1967 avec la victoire-surprise d'Israël sur l'Égypte... L'Histoire éloigne brutalement les hommes. C'est comme ça. « Ici, dit Marius, on est sur la frontière, on comprend plus vite. -On comprend quoi ? -La situation ! » Le spectacle se joue en deux soirées ou en intégrale. C'est long ? Jamais, tant ces instants de parole sont précieux...

Christine Friedel

Représentation pour les professionnels vue le 1er février au Théâtre de l'Echangeur, Bagnolet (Seine-Saint-Denis).

Comédie de Saint-Etienne-Centre Dramatique National du 18 au 21 mai.

Festival Théâtre en mai, Centre Dramatique National de Dijon-Bourgogne.

Dix jours en terre ceinte est publié chez Magellan & Cie.

Article republié en février 2022 pour annoncer la reprise à L'Echangeur de Bagnolet.

REVUE DE PRESSE

La Situation

Jérusalem – Portraits sensibles

Bernard Bloch



Du 30 janvier au 3 février 2021

[représentations professionnelles]

Du 7 au 12 février 2022

Au Théâtre L'Échangeur de Bagnolet



Zef - Relations presse

01 43 73 08 88 - contact@zef-bureau.fr - www.zef-bureau.fr

Isabelle Muraour 06 18 46 67 37

Assistée de Swann Blanchet 06 80 17 34 64 et Margot Pirio 06 46 70 03 63

Journalistes venu.es :

PRESSE ECRITE :

Marina Da Silva **L'Humanité**

Théo Serfaty **L'Humanité**

Patrick Sourd **Les Inrocks**

Dan Abitbol et Agnès Santi **La Terrasse**

Jean-Pierre Han **Revue Frictions**

Maïa Bouteillet **Paris Mêmes / Revue Ubu**

Amélie Meffre **Vie Nouvelle / Amnesty International + blog Mélie Mélo**

Simone Endewelt **La Presse Nouvelle Magazine**

PRESSE RADIO :

Marie Sorbier **France Culture**

PRESSE WEB :

Jean-Pierre Thibaudat **blog Mediapart**

Anaïs Heluin **Sceneweb**

Joshka Schidlow **blog Allegro Théâtre**

Véronique Hotte **blog Hottello**

Philippe Person **Froggy's Delight**

Sarah Franck **blog Arts-Chipels**

Christine Friedel **Théâtre du blog**

Marie-Agnès Sevestre **Théâtre du blog**

Laurent Schteiner **Théatres.com**

Vincent Bourdet **Untitled Magazine**

Bruno Fougnières **La Revue du Spectacle**

Frédéric Bonfils **blog Fou d'art**

Interview :

- Interview de Bernard Bloch réalisée par Agnès Santi pour *La Terrasse*, publiée le 16 décembre 2020 (numéro 289).

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

La Situation de Bernard Bloch



TEXTE ET MISE EN SCÈNE BERNARD BLOCH

Publié le 16 décembre 2020 - N° 289

Bernard Bloch nous immerge dans une mosaïque de paroles, celles de gens de Jérusalem israéliens, palestiniens, juifs, musulmans, chrétiens, druzes... Un théâtre sensible qui, comme toujours chez cet homme de théâtre obstiné et talentueux, tend vers l'en commun, vers le possible d'un futur qui démentirait la certitude du pire.

En quoi ce nouvel opus fait-il suite à votre précédent spectacle, *Le voyage de D. Cholb ou penser contre soi-même, enquête d'un « moi déplacé » autour du conflit israélo-palestinien ?**

Bernard Bloch : *Le voyage de D. Cholb* est en quelque sorte la préface de ce nouveau spectacle, qui ne s'écrit plus à la première personne, mais donne voix à la multiplicité des habitants de Jérusalem. Cette création est née elle aussi d'un voyage, que j'ai effectué grâce à la bourse Médecis hors les murs de l'Institut français. Je suis resté environ deux mois à Jérusalem entre février et avril 2016, où j'ai pu rencontrer la population la plus diverse possible, tant du point de vue de l'âge et du sexe que de celui des opinions et des croyances, afin qu'ils me parlent de leur ville. Les soixante personnes que j'ai contactées ont toutes été heureuses de raconter. Toutes et tous évoquent Jérusalem avec passion. Des passions souvent contradictoires. Que ce soit pour sa lumière exceptionnelle, pour des raisons religieuses, politiques ou autres, personne n'y vit par hasard. Qu'est-ce qui les attache à cette ville ? Comment voient-ils le futur ? J'ai mentionné avec eux un film de Fassbinder que j'aime beaucoup, *L'année des treize lunes*, où lors d'un rêve le personnage central découvre un cimetière où figurent des dates d'une durée de deux ans au plus. Soit les moments de bonheur de l'existence. Je leur ai demandé s'ils avaient envisagé ne serait-ce que cinq minutes dans leur vie que la paix soit possible. Les réponses à cette question furent très intéressantes...

« LE SPECTACLE PROBLÉMATISE L'IDÉE D'IDENTITÉ. »

Comment avez-vous procédé pour adapter ces paroles à la scène ? Est-ce un théâtre militant que vous mettez en œuvre ?

B.B.: Disons plutôt un théâtre politique, un théâtre éloigné des certitudes, qui pose question plutôt qu'il apporte des réponses. Car justement sont à l'œuvre des paroles et non des discours, qui par définition reflètent l'idéologie de celui ou celle qui les tient. Toutes ces paroles, si elles demeurent ancrées dans le contexte géopolitique, sont nées de vies et d'histoires singulières. Dans une optique humaniste, les points de vue se contredisent, s'opposent, se complètent et s'enrichissent mutuellement. Sur les 60 entretiens initiaux, j'en ai conservé 22. Il a fallu couper, rassembler, choisir, réécrire. Je me suis employé à théâtraliser les échanges, à faire émerger ou souligner une tension dramatique. La création sera présentée en deux parties de deux heures chacune, pouvant être vues indépendamment l'une de l'autre.

Comment le spectacle s'est-il confronté à la question aiguë de l'identité, un sujet en vogue qui parfois mène ici et ailleurs à une hystérisation ?

B.B. : Ces questions d'identités – religieuse, culturelle, nationale, linguistique – sont au cœur des impasses rendant toute solution au conflit improbable. Le spectacle problématise l'idée d'identité, met en scène sa mise en cause, s'élève contre les assignations identitaires, qui ne se limitent d'ailleurs pas au Proche Orient, et gangrènent nos démocraties. Comme le dit un des personnages : « *Contrairement à l'identité, la culture, ça se partage !* » Sur le plateau, nous sommes 4 actrices, 5 acteurs et un musicien. Parmi eux, le questionneur B. Des femmes portent la parole d'hommes, des vieux portent celle de jeunes, et inversement. Nous ne cherchons pas à incarner, à faire croire que à la manière de Stanislavski, ni à montrer ou évoquer dans une visée brechtienne, nous voulons dans un sens presque ontologique invoquer : les comédiens se laissent habiter par la parole de l'autre, sans souci de plausibilité. Le plateau se fait agora emplie de voix plurielles, de portraits sensibles autour de « la situation » – Hamatsav en hébreu, Al Wad'eya en arabe.

Propos recueillis par Agnès Santi

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

La Situation de Bernard Bloch



COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE /
THÉÂTRE DIJON-BOURGOGNE /
TEXTE ET MISE EN SCÈNE
BERNARD BLOCH

Publié le 11 mars 2021 - N° 289

Dans le sillage du *Voyage de D. Cholb*, Bernard Bloch poursuit sa plongée inquiète au cœur du conflit israélo-palestinien en portant à la scène les paroles de gens de Jérusalem. Un théâtre humaniste de haute tenue.

Que d'attention médiatique suscite le conflit israélo-palestinien, que d'ignorance et que de haine dans les jugements portés... Désireux de dépasser le stade déprimant des discours préétablis et manichéens, hélas très en vogue, Bernard Bloch fait théâtre du conflit pour éclairer la nécessité de s'extirper d'un immuable affrontement, pour tenter de combattre les enfermements au profit de l'écoute, du dialogue. Plan de l'ONU en 1947 proposant la partition de la Palestine sous mandat britannique en deux États, refus arabe et guerre ; Accords d'Oslo en 1993... Bernard Bloch ne souhaite pas exposer de faits historiques ou délivrer un discours de certitudes, il fait plutôt entendre le vécu, la subjectivité des expériences, la complexité de

la situation. Il transforme la scène en agora puissante où résonne une force de vie manifeste, dévoilant les radicalités, les aspérités, les aspects inattendus, les désirs – voire les rêves – de réconciliation. Soit une situation faite d'une coprésence problématique, de multiples narrations qui se complètent, se télescopent, se contredisent... Ses œuvres précédentes déjà commencèrent à creuser ce sillon. Créé en 2017, *Le voyage de D. Cholb* racontait dans une forme très maîtrisée le voyage sensible et subjectif d'un *moi déplacé* en terres israéliennes et palestiniennes. Celui d'un double distancié, lancé dans une quête obstinée, éprise de justice. Son désaccord avec la politique israélienne, son questionnement sur ce que signifie un État juif nourrissent ses réflexions et ses émotions, adossées à sa volonté d'envisager le futur comme une possibilité plutôt que comme une impasse. Présentée en deux parties pouvant être vues indépendamment l'une de l'autre (petite préférence pour la première), *La Situation* aussi est née d'un voyage, qui eut lieu de février à avril 2016 à Jérusalem, ville passionnément aimée, baignée d'une lumière exceptionnelle.

À hauteur d'homme

Bernard Bloch a rencontré une soixantaine de personnes, puis conservé une vingtaine d'entretiens qu'il a réécrits afin de les théâtraliser, de souligner les frottements, les échos et discordances. Il insiste : « *Ce sont des paroles et non des discours, car sur ce sujet nous sommes submergés de discours.* » Sur le plateau, B le questionneur, et des personnages vivant ou travaillant à Jérusalem, juifs, musulmans, chrétiens, druzes, athées. Ils sont incarnés par dix comédiens et comédiennes, qui habitent leurs paroles avec intensité et sincérité. L'enjeu n'est pas de tomber d'accord, ni de s'informer sur le conflit. Plongée dans des récits qui s'entrechoquent, la pièce invite à se mettre « *à hauteur d'homme* » (comme dans les hôpitaux israéliens où médecins juifs et arabes travaillent ensemble), à se défaire de positions assignées. Et c'est compliqué. On pense aux radicalisations, aux soutiens « *inconditionnels* ». (Signalons celui de militants d'extrême-gauche à la cause palestinienne qui en France et ailleurs revient trop souvent pour certains non pas seulement à critiquer la politique israélienne mais plutôt à faire preuve d'une complaisance brouillonne avec un rejet violent, avec la haine antisémite). Sur le plateau, une tente blanche, une multitude de chaises, des pages éparpillées, des pierres éparses, des oiseaux... Dans cet espace fragile, désordonné, la mise en scène éclaire de manière subtile et percutante le partage des mots. Des mots profondément vivants, en mouvement, reliés les uns aux autres par la si sincère recherche de Bernard Bloch. Une recherche à la fois humaine et théâtrale liée à la perte, à la révolte contre l'injustice, au désir de vivre. Loin de toute complaisance et de toute facilité, ce théâtre exigeant et ambitieux secoue les esprits.

Agnès Santi

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE



**La Situation – Jérusalem –
Portraits sensibles, texte et
mise en scène de
Bernard Bloch.**



Crédit photo : Philippe Delacroix.

***La Situation – Jérusalem – Portraits sensibles*, texte et mise en scène de **Bernard Bloch**.**

Le metteur en scène Bernard Bloch explique la genèse de son projet : en 2013, un premier voyage en Palestine-Israël a donné naissance à un livre, *10 jours en terre ceinte*, et à un spectacle *Le Voyage de D. Cholb*. En 2016, l'auteur passe deux mois à Jérusalem où il rencontre soixante personnes dont le seul point commun est de vivre ou de travailler dans cette ville.

Soixante entretiens composent un texte de théâtre documentaire : *LA SITUATION – (Jérusalem-Portraits sensibles)*, qui évoque la vitalité significative de cette ville de dangers et d'espoirs : « C'est sur la frontière qu'on fait la guerre, mais c'est aussi sur la frontière qu'on fait la paix ! »

A ses interlocuteurs de Jérusalem, l'enquêteur pose une question inspirée d'une scène d'un film de Fassbinder, *L'Année des Treize Lunes*, où la protagoniste transsexuelle fait un rêve dans lequel les tombes d'un cimetière où elle se promène indiquent les dates fugaces du temps réel de bonheur.

« *Y a-t-il dans votre vie, un moment, même furtif, cinq minutes, un mois ou deux ans où vous avez pensé qu'une vie paisible pourrait advenir entre tous les habitants d'Israël-Palestine ?* » Sur le conflit israélo-palestinien, écrit le metteur en scène, les discours sont pléthore, et les paroles manquent. Les discours rebattus se réduisent aux préjugés et aux idéologies de leurs émetteurs.

Le spectacle réunit neuf comédiens et comédiennes et un musicien, et selon les vœux de son metteur en scène, tente avec détermination d'éclairer le public sur la situation en Israël/Palestine en donnant la parole à ceux qui y vivent. Aussi l'un des personnages remarque-t-il avec à-propos :

« *Lorsque l'on redescend à hauteur d'homme, le souci de l'autre est plus fort que la haine.* » Un glossaire est glissé dans les mains des spectateurs, qui définit les termes et les enjeux du débat : sionisme, kibboutz, colonies, OLP, Hamas. Territoires occupés... Deux dates historiques reviennent constamment dans les propos des personnages, au cours de la représentation.

D'un côté l'évocation de la **Guerre des six jours** : du 5 au 10 juin 1967, elle fut déclenchée comme « une attaque préventive » d'Israël contre ses voisins arabes, à la suite du blocus du détroit de Tiran aux navires israéliens par l'Égypte, le 23 mai 1967. En moins d'une semaine, l'État Hébreu tripla son emprise territoriale : l'Égypte perdit la Bande de Gaza et la péninsule du Sinaï – récupérée en 1977 par l'accord de paix signé par Anouar El Sadate avec Menahem Begin. La Syrie perdit le plateau du Golan et la Jordanie perdit la Cisjordanie et Jérusalem-Est. Israël voit Jérusalem comme sa capitale, sans reconnaissance de la communauté internationale.

De l'autre, l'évocation des **Accords d'Oslo 1 et 2** : ces accords de reconnaissance et de légitimité mutuels sont signés en 1994 en présence de Bill Clinton, entre l'État d'Israël représenté par Yitzhak Rabin et l'OLP représentée par Yasser Arafat. Ils posent les principes de la reconnaissance de l'autorité palestinienne par Israël d'une part, et de l'autre, celle de l'existence de l'État d'Israël dans des frontières sûres et reconnues – la ligne verte – par l'OLP. Ces accords qui devaient conduire à la création de l'État palestinien n'ont toujours pas abouti.

Le spectacle propose une mosaïque de points de vue des habitants de Jérusalem rencontrés :

Toni affirme : « *Tout ce que je voudrais c'est qu'on arrête de sacrifier nos enfants. Qu'on arrête de fourrer dans le crâne des arabes que pour exister, il faut mourir et dans celui des juifs, que le monde entier veut leur mort et qu'il faut qu'ils tuent pour ne pas être tués. Ce que je voudrais, c'est que nous ayons tous, juifs, chrétiens, musulmans, le même passeport et qu'on n'en parle plus. Et je me fous de savoir ce qu'il y aura écrit dessus : Israël, Isratine, Palestine ou Palestaël !* »

Majda, âgée de 57 ans, est née dans le quartier musulman de la vieille ville, près de l'Esplanade des Mosquées. Issue d'une vieille famille de Jérusalem, elle est entourée d'amis chers juifs : elle vit cette double empathie tel un courant alternatif qui parcourt son corps et la fait tenir debout.

Pour Walid, le sionisme a révélé sa vraie nature depuis la Guerre des six jours de 1967 : « *le sionisme est la cause première de l'occupation des territoires. Et le sionisme n'a pas sa place au Moyen-Orient. Les Juifs y ont leur place, mais pas le sionisme. Et puis qu'est-ce que la religion vient faire là-dedans ? Je ne suis pas plus musulman que tu n'es juif ... et toi, chrétien !* »

Marius estime que les Juifs et les Arabes doivent redevenir rivaux, s'opposant pour l'obtention d'un même objet, combattant et étant ainsi à même de négocier : « *Mais nos deux peuples ne sont pas rivaux, ils se considèrent chacun comme un obstacle insurmontable à l'existence de l'autre... !* »

Pour Atar, le mélange symbolise la singularité et la beauté de l'histoire juive. Les Juifs se sont enrichis de la culture des peuples au milieu desquels ils ont vécu et réciproquement. Atar est née à Jérusalem : « *Et si je veux rester en Israël, c'est avec les Arabes que je dois apprendre à vivre. Mais en Israël nous nous refermons sur nous-mêmes. Nous tournons le dos à l'Orient.* » Sondor explique à son interlocuteur qu'elle refuse en tant que Palestinienne être désignée comme victime : « *C'est dans l'intérêt des Israéliens de nous réduire à une entité homogène; nous ne sommes pas une entité, nous sommes un peuple : multiple, contradictoire, multicolore.* »

Salomé reconnaît que les deux peuples ont du mal à partager cette terre avec tous ceux qui y vivent. Partageait-elle son pays avec ses habitants, quand elle vivait en France ? Tous les êtres sont peut-être divisés à l'intérieur d'eux-mêmes. Elle pense qu'un avenir va se réinventer.

Un autre, quelque peu égaré, voit se préparer à grands pas ce qu'il appelle l'Apocalypse...

La scénographie de Didier Payen offre au regard du public un espace lumineux de couleur sable, des pierres éparses et des pages de livre éparpillées sur le sol, dessinant une carte approximative.

Les habitants surgissent d'une tente blanche montée sur le plateau, puis disparaissent à l'intérieur avant de revenir séparément ou ensemble. Les figures se tiennent droites, altières et fortes de leurs convictions, répondant volontiers aux questions que leur pose le nouvel arrivé et chercheur.

Qu'en est-il de cette fameuse école mixte où les élèves apprennent à la fois l'arabe et l'hébreu ?

Jeunes et moins jeunes répondent aux questions, au plus près ou bien éloignés du conflit implicite.

Les paroles témoignent de contradictions et de paradoxes que les personnages reconnaissent et transcendent à travers le temps passé à Jérusalem, leur projet personnel, leur expérience.

Singuliers et universels, ces témoins vivants n'oublient pas d'évoquer le reflet de la lumière de Jérusalem, sûrs de leur intuition – l'avenir faste ou néfaste qui se profile et dont ils s'inquiètent.

Un travail choral persuasif ; les interprètes se faufilent entre des chaises de jardin de toutes les couleurs, éparses, et des cages d'oiseaux posées ça et là dont des exemples vivants qui chantent, pendant que d'autres, artificiels, à la pose décorative, ont pris place sur le dossier d'une chaise. La cage est la métaphore de la situation d'enfermement de ces Portraits sensibles de Jérusalem.

Jérusalem est ressentie comme ville spirituelle, et Tel-Aviv, comme davantage artificielle.

Avec Bernard Bloch, Etienne Coquereau, Hayet Darwich, Rania El Chanati, Camille Grandville, Daniel Kenigsberg, Muranyi Kovacs, Jonathan Mallard, Zohar Wexler, et Arnaud Petit ou Yannick Lestra aux claviers.

Véronique Hotte

Représentation pour les professionnels du 1er février au ***Théâtre de l'Echangeur*** à ***Bagnolet***. Tournée – du 18 au 21 mai 2021 à ***La Comédie de Saint-Etienne***. Du 3 au 5 juin 2021 au ***Théâtre Dijon Bourgogne (Théâtre en mai)***.

Allegro Théâtre

mercredi 3 février 2021

La situation Texte et mise en scène de Bernard Bloch

Malgré le coup d'arrêt de la vie sociale et des activités culturelles les artistes sont à l'œuvre. Des spectacles sont prêts à être soumis à l'avis du public. Mais pour l'instant seuls quelques "professionnels" ont le privilège de les découvrir. Après avoir passé quelques mois à Jérusalem où il s'est entretenu avec un grand nombre de personnes Bernard Bloch a écrit et monté La situation où il fait entendre quantité de mots qu'il a glané. C'est qu'il sait être à l'écoute des gens les plus divers et qu'il n'utilise ses talents de débatteur que pour pousser ses interlocuteurs à affiner leurs propos. Un musicien et dix comédiens, qui chacun se fait le porte-paroles de plusieurs personnes, occupent le plateau. Cette multiplicité de regards sur une ville considérée par certains comme sainte, où règne la violence, le désir d'en découdre comme celui d'apaiser les tensions laisse deviner combien il est à la fois exaltant et harassant d'y vivre. C'est que personne ne se considère hors-jeu, que chacun est viscéralement concerné. Tous ont de ce fait le verbe facile et quelquefois lyrique. Beaucoup de ceux avec lesquels Bernard Bloch devise sont hauts en couleur, S'il en est chez lesquels on perçoit un noyau paranoïaque, d'autres qui se dressent en prophètes de malheur (tel celui qui attend avec délectation l'apocalypse) il en est aussi à qui la ville apparaît comme un avant-poste du paradis. C'est le cas d'un couple d'ultra religieux dont on apprend qu'ils sont des chrétiens convertis au judaïsme dont la crainte la plus forte est de voir leur fils épouser une non juive.. Parmi les hommes et femmes rencontrés certains sont évidemment juifs d'autres musulmans ou chrétiens. Parmi les arabes d'Israël, il en est, on s'en doute, beaucoup qui se sentent lésés. L'un d'eux affirme que les juifs ont leur place au Moyen-Orient pas le sionisme qui en occupant les territoires a montré sa vraie nature. Ce faisceau de points de vue relayés par des comédiens on ne peut mieux choisis fait le prix de ce spectacle dont la fin compte parmi les plus déchirantes jamais vues.

Du 18 au 21 mai Comédie de Saint Etienne, du 3 au 5 juin Théâtre Dijon Bourgogne (Théâtre en mai) Dans la région parisienne la saison prochaine.

Joshka Schidlow



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

LA SITUATION (JÉRUSALEM - PORTRAITS SENSIBLES) L'Echangeur (Bagnolet) février 2021



Comédie dramatique écrite et mise en scène par Bernard Bloch, avec Bernard Bloch, Etienne Coquereau, Hayet Darwich, Rania El Chanati, Camille Grandville, Daniel Kenigsberg, Muranyi Kovacs, Jonathan Mallard, Zohar Wexler et le musicien Arnaud Petit ou Yannick Lestra.

Dans "*La Situation*", sous-titrée "*Jérusalem-Portraits Sensibles*", Bernard Bloch poursuit un travail sur la Palestine commencé par un livre "10 jours en terre ceinte" et développé au théâtre avec "Le Voyage de D. Cholb, penser contre soi-même".

Partant de la même conviction qu'Albert Memmi, qui répétait inlassablement qu'il n'y a au monde aucune "Terre Saine", Bernard Bloch n'a pas voulu faire entendre ni confronter des discours, mais faire entendre des paroles. Des dizaines de paroles exposant la complexité d'une situation où politique, géopolitique et faits religieux se sont mêlés inextricablement au service du pire.

Il faut préciser d'emblée que l'action du drame plein de larmes, de sang et de sueur qui est décrit ici l'est sans parti pris ni propos outrageusement passionnés, on pourrait presque dire sans élever les voix ni faire d'effets de manche, et se déroule dans un passé très récent.

Le président Trump n'est pas encore passé par là et si Jérusalem est le lieu où sont rassemblés des êtres et des populations aux destins contraires et suscite des espoirs et des désespoirs fort contrastés, elle n'a pas encore changé de statut, n'est pas encore devenue la Capitale de l'État d'Israël.

Dans "*La Situation*", cette dernière péripétie, que d'aucuns considèrent comme un événement fondamental, source de nouvelles tensions communautaires, n'est même pas évoquée par un seul personnage parmi les dizaines qui témoignent.

Ils sont huit comédiens (Etienne Coquereau, Hayet Darwich, Rania El Chanati, Camille Grandville, Daniel Kenigsberg, Muranyi Kovacs, Jonathan Maillard et Zohar Wexler), aussi convaincus que convaincants et de toutes origines, à interpréter les gens,

quasi unique à Jérusalem, où les enfants, juifs et arabes, apprennent à la fois l'arabe et l'hébreu, et découvrent ensemble ce qu'ils sont ou ne sont pas. Cette belle utopie, on la retrouve chez bien des intervenants qui suivent ces premiers témoignages. On est surpris d'entendre dans des paroles parfois totalement contradictoires le même amour pour cette ville dont ils sont tous les habitants.

Dans la seconde partie, on notera plus volontiers les lignes de fracture et l'on retrouvera, hélas, le marasme dans lequel flotte la ville. Les colères et les haines sont toujours là, surtout quand règnent de criantes iniquités dont les check-point ne sont que la face immergée.

Il faudra les involontaires chants des oiseaux enfermés dans des cages placées sur quelques-unes des chaises qui peuplent une scène, occupée également par une grande tente blanche pour apporter un peu de gaieté dans cet univers brutal.

Dans cette ultime partie, le fouillis de chaises a fait place à une "forêt" bien rangée, comme si les paroles et les arguments allaient devenir plus mécaniques, plus simplistes. Bernard Bloch a beau faire appel à Fassbinder et à l'idée qu'il se fait du bonheur, il sait que la route sera longue pour que ce vocable prenne sens pour tout le monde.

La "Situation" est un constat qui cherche à ne pas admettre la victoire des forces rétrogrades qui la considèrent pourtant définitive. Ce travail puissant et sans concession entame peut-être une vraie résistance à bas bruit dont on espère que les fruits seront féconds bien plus rapidement qu'on ne le pense.

Philippe Person

www.froggydelight.com

THÉÂTRE

LA SITUATION, JÉRUSALEM – PORTRAITS SENSIBLES. LA VILLE DE TOUS LES DANGERS, LA VILLE DE TOUTES LES ATTENTES

25 JANVIER 2022

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Dans cette partition chorale où s'entrechoquent les expressions multiples des habitants de Jérusalem, Bernard Bloch donne à entendre, au-delà des idées préconçues, une vision du conflit israélo-palestinien saisie de l'intérieur par ceux qui le vivent au quotidien.

Un plateau encombré de chaises disposées en désordre comme des vestiges d'une assemblée disparue. Au fond, une tente dont on ne saurait dire à quoi elle se réfère. Centre de soins provisoire, campement de fortune au milieu d'un paysage de bric et de broc où quelques pierres jonchant le sol et posées au hasard suggèrent la destruction ou l'émeute ? Nous sommes à Jérusalem et un jeune narrateur, qui porte la voix de l'auteur, nous introduit dans une école d'un genre particulier. Ici sont rassemblés en nombre identique des enfants juifs et arabes. Ici on y rêve de paix entre les communautés et on voudrait qu'elles apprennent à se connaître pour s'accepter mutuellement.



La forme du théâtre documentaire

Ce spectacle, il est né du dispositif « Médecis hors les murs », qui a permis à l'auteur de passer deux mois à Jérusalem. Il y a rencontré soixante personnes dont le seul point commun était de vivre ou de travailler dans cette ville. Soixante entretiens dont est issue cette forme de théâtre-documentaire qui reprend, sans les unifier sur le plan du style ou de l'écriture, les paroles telles qu'elles ont été énoncées. Un kaléidoscope dont Bernard Bloch assemble les fragments sans les altérer, mais avec le projet de faire comprendre non plus de manière analytique, mais de l'intérieur, la complexité de la situation à Jérusalem aujourd'hui et les aspirations de ceux qui la peuplent. « A propos du conflit israélo-palestinien, écrit l'auteur, les discours sont pléthore mais les paroles manquent. Et ces discours dont on nous gave sont pollués par les préjugés et les idéologies de ceux qui les profèrent. » Et c'est de cela qu'il sera question : aller au-delà des idées toutes faites, bien-pensantes ou véhiculées par les médias, qui circulent sur le conflit proche-oriental.



© Philippe Delacroix

Des voix multiples, une seule ville

Au directeur d'école qui explique la visée militante pacifiste qui a fait choisir la règle de l'établissement succèdent les paroles des élèves. Embarrassées parfois tant les écarts sont importants et la distance pour se rapprocher malaisée à parcourir. On se voit à l'école mais en dehors, c'est plus difficile. Chacun vit replié. Me revient en mémoire un film israélien où des enfants juifs et arabes apprenaient à danser ensemble et où le simple fait, pour des garçons et des filles des deux communautés, de se toucher pour danser constituait déjà une victoire. Ceux qui s'expriment dans le spectacle, ils forment la mosaïque qui compose Jérusalem aujourd'hui : chrétiens, juifs et arabes, druzes, Palestiniens et Israéliens, nés dans le pays ou nouveaux arrivés, installés volontaires ou chassés par les péripéties de la grande Histoire. Ils disent leurs exils croisés, les uns parce qu'ils ne sont pas citoyens à part entière d'un Etat fondé sur une appartenance religieuse, ou parce qu'ils ont été chassés de leur village, de leurs terres, d'autres parce qu'ils avaient désespérément besoin de ne plus se sentir rejetés comme ils l'ont été dans la vieille Europe pour leur couleur de peau ou leurs croyances. Ils stigmatisent l'opinion internationale qui les a transformés en victimes ou en oppresseurs, parfois les deux ensemble selon le point de vue, les uns parce qu'ils ont été chassés sans qu'une solution de repli leur ait été offerte, les autres parce qu'ils portent le lourd héritage de six millions de morts et que ces mêmes opprimés en ont à leur tour opprimé d'autres. Ils disent la peur qui « justifie » les mesures de coercition d'un côté, la souffrance du colonisé de l'autre. Ils racontent : la « victoire » de la Guerre des Six Jours qui a sonné le glas d'une possible vie en bonne harmonie ; l'espoir – fallacieux ? – qu'ont constitué les accords d'Oslo, lorsque Itzhak Rabin et Yasser Arafat se sont serré la main ; les chrétiens coincés entre Palestiniens et juifs, cet enfant qui manque d'être abattu parce qu'il court rechercher sa clarinette, cette petite fille druze qui reconnaît qu'elle ne parle pas de son école où se côtoient les communautés avec n'importe qui, la colonisation des territoires occupés, le Mur... Ils traversent plus de soixante-dix ans d'histoire de la fondation d'Israël, en zigzag, se répondant les uns aux autres, dans leurs discours contradictoires, avec leur ressenti de l'intérieur. Ils sont comme les oiseaux qu'on voit sur scène, enfermés dans leur cage, et qui pépient. Bernard Bloch ne juge pas. Il écoute, assemble, confronte, fait entendre ces voix divergentes.

Au-delà de la peur et de l'hostilité

Ces personnages, les neuf comédiens les prennent en charge, avec leurs différences. Les garçons jouent des filles et vice-versa, les accents, les timbres de voix se répondent dans leur diversité. Juif de gauche, pacifiste convaincu, Bernard Bloch cherche la faille par laquelle, finalement, dans ce paysage qui semble bouché, opaque, sans perspective, s'insinuera cette paix qui ne cesse de reculer et semble toujours plus improbable. Il leur demande s'ils ont imaginé, un jour, une vie paisible. Ils rêvent tous, ceux qu'il a rencontrés : d'une accalmie durable, d'une pause qui se transformera en apaisement, qui mettra fin à cette division « à l'intérieur de nous-mêmes », qui leur permettra de vivre à nouveau. Ceux qui occupent ces lieux, ils ne sont pas sionistes, ils n'ont pas choisi d'être dans un Etat religieux. Ils veulent seulement vivre, en Israël/Palestine. Ce qu'ils ont en commun, c'est l'amour de Jérusalem, avec ses toits en terrasse qui permettent de circuler d'une maison à l'autre, c'est cette lumière à nulle autre pareille, c'est le caractère unique de cette ville, sainte pour toutes les communautés, parce que quelque chose, peut-être, y souffle, que là peut-être s'écrit, en dépit d'un passé terrible, d'un présent apparemment sans issue, un futur qui portera les espoirs de l'humanité. Leur force réside dans leur mélange. Comme à Berlin où un dialogue s'établit en anglais, hébreu et arabe entre des voisins de table. « Lorsque l'on redescend à hauteur d'homme, le souci de l'autre est plus fort que la haine. »

La Situation. Jérusalem – Portraits sensibles

Texte et mise en scène de **Bernard Bloch**

Scénographie : Didier Payen assisté de Sarah Garbarg
Costumes : Raffaëlle Bloch
Musique originale : Arnaud Petit, avec la collaboration de Rackham
Création Lumière : Franck Thévenon
Création sonore : Thomas Carpentier et Mikael Kandelman
Régie générale : Marc Tuleu
Avec : Bernard Bloch, Etienne Coquereau, Hayet Darwich, Rania El Chanati, Camille Grandville, Daniel Kenigsberg, Muranyi Kovacs, Jonathan Mallard, Zohar Wexler, et Arnaud Petit ou Yannick Lestra (claviers).

À l'Echangeur (Bagnolet), du 7 au 12 février 2022, du 7 au 11 à 20h, le 12 à 17h



Théâtre : « La situation » (la paix introuvable) de Bernard Bloch



Bernard Bloch vient de signer la mise en scène d'un huis clos traitant du conflit Israélo-Palestinien, *La Situation*. Ce spectacle, intelligemment écrit et mis en scène permet de balayer la somme des positions des belligérants des deux camps. Ce spectacle possède l'immense mérite de réaliser un état des lieux objectif en mettant en relief les sensibilités et les souffrances de ces deux peuples aux points de vue irréconciliables.

A la faveur d'un reportage, B., un journaliste français se rend en Israël dans une école semi-publique financée par des mécènes du monde entier et accessoirement, par l'État. Cette école reçoit environ un millier d'élèves de la maternelle à la terminale. Elle a la particularité de

compter dans ses rangs 50% d'élèves juifs et 50% d'élèves arabes. Les cours sont tous bilingues arabe et hébreu, et tous les enseignants travaillent en duo : un Israélien juif et un Israélien arabe. Cette expérience originale constitue un paradigme du vivre ensemble. Mais la réalité est tout autre. B., profitant de sa visite, interroge Israéliens et Palestiniens sur la situation qu'ils vivent au quotidien. Il s'aperçoit rapidement que ce consensus qui règne dans cette école n'existe pas à l'extérieur. Les positions sont tranchées et irréconciliables. La frustration, l'aigreur et la haine constituent le terreau de cette terre.



La rage et les frustrations palestiniennes reposent sur deux postulats : le sentiment d'avoir été spolié en 1947 et la politique israélienne expansionniste dans les territoires. Mais cette approche est un peu réductrice car il se trouve un certain nombre de palestiniens ouverts au dialogue. Il en est de même côté israélien où les « faucons » se disputent avec les « colombes » qui préconisent la politique de la main tendue aux palestiniens. A cela, il convient d'ajouter les intégristes religieux qui fondent leur pouvoir sur la Bible et le Grand Israël. Rien n'est simple et tout est compliqué. D'un point de vue extérieur, on ne peut que constater les limites qu'une appréhension globale du conflit est une hérésie. Comment peut-on ressentir ce que vivait un israélien qui montait dans un bus en se demandant s'il n'allait pas exploser ? Ou ce palestinien, qui, ayant pris part à un acte criminel (rébellion pour les uns, terrorisme pour les autres) voit sa maison détruite ?

Ce spectacle, dans cette première partie, nous montre une situation figée dont on n'imagine mal l'issue. La deuxième partie tente de s'émanciper de cette situation en espérant une impossible entente. Ce qui fera dire à B. : « Ça y est, j'y suis. En immersion totale depuis trois semaines et c'est bien ici que ça se passe. C'est secouant, tour à tour déprimant et exaltant. Bien sûr, la déprime prend souvent le dessus, mais parfois, rarement, l'amour que les gens de Jérusalem partagent tous pour leur ville parvient à déchirer la noirceur du temps. Alors, pendant quelques instants, un rêve d'harmonie prend forme qui hélas s'évanouit trop vite.

Ce spectacle convoquant une galerie de portraits divers et variés dans un huis clos haletant nous plonge dans la réalité de ce conflit régional qui dure depuis plus de 70 ans et qui ne laisse pas indifférente une communauté internationale toujours divisée sur ce sujet. Cette pièce fait montre d'une grande originalité grâce à une perception objective sollicitant une bienveillance et une ouverture d'esprit du public sur un thème toujours aussi clivant.

Laurent Schteiner

***La situation (La paix introuvable)* de Bernard Bloch**
Mise en scène de Bernard Bloch

Avec Etienne Coquereau, Hayet Darwich, Rania El Chanati, Camille Grandville, Daniel Kenigsberg, Muranyi Kovacs, Jonathan Mallard, Zohar Wexler

- Scénographie : **Didier Payen, assisté de Sarah Garbarg**
- Costumes : **Raphaëlle Bloch, assistée de Marion Duvinage**
- Musique originale : **Arnaud Petit avec la collaboration de Rackham**
- Création lumière : **Franck Thévenon**
- Création sonore : **Thomas Carpentier et Mikael Kandelman**
- Régie générale : **Marc Tuleu**
- Crédit : **Philippe Delacroix.**

Tournée :

du 18 au 21 mai 2021 à la Comédie de Saint-Etienne

du 3 au 5 juin a théâtre Dijon Bourgogne (Théâtre en Mai)



BRAZZA - OUIDAH - SAINT-DENIS

MERCREDI 16 >> DIMANCHE 20 FÉVRIER 2022



RAVIVER LA MÉMOIRE

Jean-Pierre Han

26 février 2022

lien : <https://www.revue-frictions.net/2022/02/26/raviver-la-memoire>

Brazza-Ouidah-Saint-Denis d’Alice Carré. Mise en scène de l’autrice. Présenté au théâtre de l’Echangeur à Bagnolet du 16 au 20 février. Tournée à Stains en mars puis au Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis en mai 2022.

Pour une première mise en scène « officielle », Alice Carré fait preuve dans son Brazza-Ouidah-Saint-Denis d’une rare maîtrise dans tous les domaines constitutifs du spectacle. Il est vrai qu’en réalité elle n’est pas sans avoir déjà une véritable pratique de la scène, ayant fait office de dramaturge dans tous les sens du terme – et sans doute un peu plus – auprès de Margaux Eskenazi pour des spectacles qui ont connu un véritable succès, notamment le dernier en date, Et le cœur fume encore qui continue à tourner. Elle possède également une solide pratique d’animation de stages auprès d’étudiants et de gens du métier. Et, tout dernièrement encore elle était à l’affiche du spectacle signé par Olivier Coulon-Jablonka, présenté dans le même théâtre de l’Echangeur à Bagnolet, Kap O mond ! Mais c’était dans la fonction désignée d’autrice (au côté de Carlo Handy Charles)... Cette fonction, Alice Carré l’assume à nouveau dans Brazza-Ouidah-Saint-Denis, un titre qui dit bien la complexité de l’aventure dans laquelle elle s’est engagée qui, on l’aura compris, va se développer dans des constants allers et retours entre ces trois points cardinaux, que sont le Congo, le Bénin et la Seine Saint-Denis !

Si l’espace est ainsi éclaté, la temporalité, elle ne l’est pas moins. Espaces et temps mêlés, Alice Carré ne craint pas la difficulté : son projet consiste rien moins qu’à faire surgir du passé et de l’oubli, volontaire ou non, un épisode bien enfoui de la Seconde Guerre mondiale, celui concernant des combattants (appelés ou engagés volontairement) issus de nos pays colonisés en Afrique et en Asie. Concernant l’Afrique on engloba vite tous ces soldats sous la seule appellation de « tirailleurs sénégalais » (pourquoi s’embarrasser à individualiser et donner leur véritable identité à ces chers colonisés ?)... Ancienne universitaire rompue au travail de recherche, Alice Carré a travaillé pour ce spectacle pendant plusieurs années sur la question de la relation de la France avec ses colonies à partir de la Deuxième Guerre mondiale (on rappellera que de Gaulle avait fait de Brazzaville la capitale de la France libre)..., et plus précisément à partir de l’épisode emblématique qu’ont subi les combattant « sénégalais » lors de cette guerre et dans les années qui ont suivi le massacre de Thiaroye qui s’est déroulé en décembre 1944. Des soldats et des gendarmes français ont tirés – un authentique massacre – sur des tirailleurs sénégalais récemment rapatriés dans un camp dans la

banlieue de Dakar, et qui réclamaient leurs indemnités promises depuis longtemps... On retrouve le récit de cette affaire très longtemps occultée (comme quelques autres épisodes « coloniaux » peu glorieux – on pense à la révolte de 1947 à Madagascar, une colonie française à l'époque) au cœur même de la pièce. C'est à partir de cet événement central que le spectacle peut dérouler ses multiples tentacules. En 2018 Alexandra Badea avait déjà évoqué ce massacre, Alice Carré y revient, écarte tout ce qui pourrait ressortir du théâtre platement documentaire tel qu'on le connaît souvent aujourd'hui, écrit, tisse une (des) histoires où elle est personnellement engagée : l'un des personnages, Luz, une jeune femme qui s'en va à Brazzaville à la recherche d'un voisin congolais disparu et qui va faire des découvertes sur sa propre famille, est dans un premier temps pour ainsi dire son double. Ce qu'elle a entrepris dans un très savant et subtil tissage construit comme une enquête aux multiples ramifications, et où l'on va de découverte en découverte, de révélation en révélation (secrets familiaux dévoilés) trouve encore dans notre société d'aujourd'hui des échos : les ravages du colonialisme imprègnent et expliquent sans doute encore certains de nos comportements. « Je sais que la France est malade de son histoire coloniale, de ne pas avoir voulu l'assumer, la digérer, la voir en face » dit l'une des jeunes femmes du spectacle ajoutant qu'elle « n'en peut plus de voir comment on traite les descendants d'africains en France, comme des étrangers à la nation, des indésirables, alors que c'est sur leurs ancêtres que s'est appuyé De Gaulle pour sauver la France envahie »... C'est bien ce que nous rappelle le spectacle d'Alice Carré mené de main de maître dans un superbe et pourtant très simple espace scénographique signé Charlotte Gauthier Van-Tour qui a le mérite d'ouvrir l'espace et de laisser ainsi toute latitude aux acteurs et aux spectateurs de voyager au plus profond de leurs mémoires. Les acteurs en font un excellent usage : bien dirigés, aidés par le travail chorégraphique d'Ingrid Estarque, Kainana Ramadani, Loup Balthazar, Marjorie Hertzog, Eliot Lemer, Josué Ndefusu et Basile Yawanke, évoluent avec beaucoup de mesure et de justesse, ce qui n'était pas forcément donné d'avance. Tout au plus pourrait-on souhaiter que certaines articulations entre les différentes séquences – elles sont nombreuses et complexes – soient parfois plus claires, alors que le jeu de certains acteurs (Luz) frôle parfois le sur-jeu. Péchés véniels qui disparaîtront sans doute au fil des représentations.



YOU DON'T OWN ME
LUNDI 21 >> SAMEDI 26 MARS 2022



Je n'ai qu'une vie
DES ÉMOTIONS À PARTAGER

You don't own me – Théâtre L'Echangeur (Bagnolet)

📅 22 mars 2022 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



You don't own me à L'Echangeur : une jeune femme, captive pendant huit ans, placée face au tribunal de l'opinion qui ne comprend pas qu'elle s'en soit sortie. Un spectacle surprenant, une mise en scène déroutante, un propos dérangeant, qui convaincra tous ceux qui savent laisser leurs tripes guider leur perception

Sur la scène, deux gradins blancs. Noir, bruit de circulation. Des pas, une portière qui claque. Voix off : *Là on trouve la trace de ses pas, et maintenant elle a disparu.*

Le noir dure, bien plus que la séquence habituelle qui permet d'installer l'action. Il crée un univers sonore, des bruits extérieurs, la voix d'un homme, par fois brutale, celle d'une petite fille. Une petite fille dont on entend les pensées. Plus tard, la petite fille a été libérée, la voilà invitée d'une émission de télévision, face à une journaliste qui cherche le scoop, face à trois invités qu'elle dérange, ils ne comprennent pas qu'elle ne se pose

pas en victime haineuse. Plus tard encore, le spectacle bascule dans une étrange danse chamanique.

You don't own me s'inspire de l'affaire Natascha Kampusch. En Autriche, une petite fille de dix ans a été enlevée par un homme qui l'a gardée prisonnière pendant huit ans. Elle s'est échappée, il s'est suicidé, elle n'a pas répondu aux attentes des médias, de la police, du public. Elle était isolée, prisonnière, elle s'est éduquée, elle s'est présentée en femme solide, sans étaler de souffrance ni de haine, sans raconter les détails des huit dernières années de sa vie. Une vie dont elle considérait qu'elle n'appartenait qu'à elle.

Le spectacle est construit en trois longues séquences. J'ai commencé par le recevoir avec ma tête, le trouver étrange, dérangeant. Quand j'ai commencé à le recevoir avec mes tripes, il m'a totalement embarqué, fasciné, convaincu.

La première séquence place le spectateur dans l'univers mental de la petite fille. Il est dans le noir, il ne lui reste plus que les sons. Petit à petit, il comprend comment elle a construit un monde intérieur, son monde intérieur, qui lui a permis de ne pas sombrer, grâce auquel elle a résisté à cet homme qu'elle devait appeler Maestro. Il ne sait pas d'où vient sa force, le sait-elle elle-même, il sait que cette force est là, est-ce une force surprenante pour une petite fille de dix ans, c'est plus qu'un instinct de survie, c'est un instinct de vie. Un instinct de vie qui dérange notre monde quand elle y revient, sans justement vouloir exposer les détails de ce qui était son intimité.

Deuxième séquence, la petite fille est devenue une jeune femme, elle est en France, elle participe à un talk show qui se transforme vite en tribunal de l'opinion. Un tribunal inquisitoire, qui juge l'écart entre la réserve de la jeune femme et la posture victimaire qu'il attend d'elle. Présidé par une journaliste qui se pose en Torquemada des temps moderne. Autour d'elle ? Une actrice, pour le registre de l'émotion. Enceinte, jouant Andromaque tous les soirs, elle s'assure essentiellement que ce n'est pas elle qui a été retenue captive pendant huit ans, que ce n'est pas son enfant à naître qui a passé huit ans dans une cave. Un ancien policier, pour le registre du réel, ce qu'il ne sait pas lui est suspect, il est à la recherche du détail qui cloche, il doit vérifier que tout a été fait et bien

détient le savoir, il sait ce qui s'est passé dans sa tête, comment elle va évoluer, il le dit et, ne pouvant rien faire, s'en lave les mains en lui souhaitant bon courage. La jeune femme répond aux questions, posément. Sans laisser percer ce qu'elle considère relever de son intimité, sans les aider à trouver la réponse à la seule question qui les intéresse : pourquoi n'est-elle pas conforme à l'image qu'ils se font de ce que doit être une victime.

Troisième séquence, l'exorcisme expiatoire. Dans une ambiance qui n'est pas sans rappeler celle des deux derniers épisodes du Prisonnier, la société va se débarrasser de la gêne qu'elle éprouve face au comportement de cette petite fille qui a su se construire dans ces conditions révoltantes.

Julie Fonroget, qui l'a conçu et mis en scène, signe un spectacle surprenant. Il m'a fallu, pour chacune des trois séquences, un temps de découverte, de compréhension, avant de me laisser embarquer dans ce tribunal de l'opinion qui juge une jeune femme qui a su trouver en elle la force de se construire au fond de sa cave, qui la rejette parce qu'elle n'a pas besoin de compassion. L'engagement de la distribution, Jade Maignan déroule une étonnante partition de réserve et d'immobilité, face au tribunal que forment Moïra Dalant, Clémence Laboureau, Jean-Marc Layer et Raouf Raïs, tous très justes dans leur posture.

You don't own me est un spectacle surprenant, dont le titre s'adresse autant à Wolfgang Priklopil qu'au tribunal des médias. S'il peut dérouter par sa mise en scène et déranger par son propos, il convaincra tous ceux qui savent débrancher leur cerveau pour laisser leurs tripes recevoir les émotions des personnages.

A L'Echangeur (Bagnolet) jusqu'au 26/03/22

Du lundi au samedi : 20h30 + mercredi, jeudi : 14h30

Conception et mise en scène Julie Fonroget

Avec Moïra Dalant, Clémence Laboureau, Jean-Marc Layer, Jade Maignan, Raouf Raïs

Avec les voix de Pierre-Marie Baudoin, Félicité Chaton, Emmanuelle Coutellier, Sandrine Deschamps, Séphora Haymann, Catherine Jabot, Cyrille Labbe, Jean-Christophe Laurier, Malvina Plégat, Vincent Remoissenet



KAL (JE T'AIMERAIS JUSQU'À LA FIN DES TEMPS)

LUNDI 11 >> SAMEDI 16 AVRIL 2022



KAL, je t'aimerai jusqu'à la fin des temps – L'Échangeur Bagnolet

📅 12 avril 2022 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



KAL, je t'aimerai jusqu'à la fin des temps à l'Échangeur Bagnolet : la légende réunionnaise de la grand mère Kalle dans une inspiration japonaise, une cascade d'émotions successives, de la beauté, de la poésie.

La scène est couverte de grands confettis blancs. On aperçoit quelques instruments de musique, de ceux qui ne figurent pas dans l'orchestre symphonique. Un tronc de câbles emmêlés descend des cintres. Voilà une femme vêtue d'une robe blanche un peu japonaise, qui fait sonner un timbre... *Ting... Ting...* elle commence à chanter une histoire de vents.

Kal entre en scène, dans son manteau gris, elle a la peau des jambes rouge, les lèvres bleues, un parapluie, elle se bat contre le vent. Ram la suit, il est gelé, il grelotte.

Kal est la femme du volcan, Ram est l'homme de la pluie. Ram est venu de son île, une île de cultivateurs qui donnaient la moitié de leurs récoltes aux chasseurs du continent. Quand l'île a brûlé, il est venu sur le continent. Kal n'est pas un chasseur, elle été la proie, violée, elle s'est réfugiée dans le ventre du volcan qui l'a transformée, nettoyée. Kal et Ram ne se comprennent pas, entre eux il y a la musique, le chant, les émotions.

Au delà de la variation sur le conte réunionnais de la grand-mère Kalle, à travers son inspiration japonaise, le spectacle est une cascade d'émotions, d'interrogations successives. Une ligne de force, majeure, l'amour entre Kal et Ram, cet amour qui leur redonne la force de vivre, cet amour impossible qui peut durer jusqu'à la fin des temps.

Des émotions parallèles, la solitude de l'homme qui a abandonné l'île qui ne peut plus le nourrir, qui se retrouve seul, désarmé, sur un continent qu'il ne comprend pas. Le rouge des jambes de la femme, le bleu de leurs lèvres, la glace, le feu. Quel est le symbole de ce feu intérieur qui la maintient en vie, est-il la vengeance, ou la force du désir de la succube domptée ? Le feu et l'eau se rencontrent, quel est leur avenir ?

Émotions devant le jeu de Martin Jaspar, j'avais froid avec lui, je frissonnais. Émotions devant le regard de Chloé Lavaud-Almar, elle ne prononcera qu'une seule phrase de tout le spectacle, tout son jeu est de danse, son regard vous fixe, il est puissance, il est menace qui réchauffe, il est peur. Émotions quand les instruments d'Elsa Dupuy sonnent, quand sa voix s'élève.

Théâtre, musique, danse, si vous êtes amateur d'une de ces disciplines, vous apprécierez cette création de la compagnie Soleil Glacé, Paul Francesconi, qui signe le texte et la mise en scène, nous fait le cadeau d'un moment de poésie, d'un moment de beauté, une cascade d'émotions successives qui emplissent le spectateur. Des émotions, des ouvertures, à l'autre, cet autre qu'on ne voit plus et qui a traversé le monde pour venir geler à nos pieds. Des émotions, des ouvertures, une conviction viscérale, l'amour est une force vitale qui peut durer jusqu'à la fin des temps.

J'ai savouré sans tout comprendre les chants créoles, je sais maintenant ce qu'est un paille-en-cul.



DANS LA FORÊT DISPARUE
MERCREDI 04 MAI 2022 >> MARDI 10 MAI 2022



Dans la Forêt Disparue – L'Échangeur Bagnolet

📅 8 mai 2022 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



Dans la Forêt Disparue à L'Échangeur Bagnolet :
Coup de Cœur pour ce très beau conte urbain.
Initiatique, il raconte à l'enfant qui grandit ce qui
l'attend. Écologique, il l'invite à agir rapidement
pour sauver ce qui reste de nature.

En fond de scène, une haute structure métallique porte des feuillages, un mur de papier, une ambiance japonaise. Plus en avant, un banc, une casquette est posée dessus. Une ombre, le rythme d'une machine, une respiration difficile. *Ça commence de jour là, cette histoire, le jour où grand-papa Marcel emménage chez sa fille...*

Un vieux sorcier, ce grand-papa Marcel, qui a besoin de l'assistance d'une machine pour respirer, une machine qui lui permet d'entendre à distance les voix du monde.

Voilà Oli, son petit fils, encore un enfant, parti se promener, la promenade est un jeu, empli des craintes de sa mère, Oli a peur de tout. Et puis voilà Valérie, qu'on appelle Val,

bientôt prête à dompter le monde. Leur univers tient dans quelques rues de la ville, dans un parc dont l'aire de jeu est, la nuit, le territoire d'une bande d'ados. Ensemble, sur les traces du trésor caché de grand-papa Marcel, ils vont pénétrer dans la forêt qui borde la ville, ou du moins ce qu'il en reste.

On va les suivre de l'enfance à l'adolescence, ils vont se découvrir, s'affronter, affronter leurs peurs. Dans ce monde dont les parents sont absents, ils vont chercher leur place, se perdre, se retrouver. En prenant conscience de la souffrance de la nature, de l'urgence qu'il y a à préserver ce qui n'a pas encore été détruit.

Pas à pas, sous le guidage à distance d'un ancêtre bienveillant, Oli va grandir, découvrir la vie, les filles, accepter d'avoir peur, comprendre que le courage, c'est de dompter sa peur, de laisser sortir ses sentiments. Val aussi, grandit, qui devra dompter sa capacité de séduction. Ils vivent leur aventure avec la luminosité étonnée des enfants qui font face à de nouvelles questions, c'est à eux de porter les réponses.

Il m'a fallu quelques minutes pour rentrer dedans, et Dans la Forêt Disparue m'a embarqué, convaincu.

Léa Delmart va grandir avec Oli, Joséphine Thiocone laisser apparaître la séduction de Val, et Antoine Formica porter les costumes des porteurs successifs du conte. Olivier Sylvestre est Québécois, son beau texte en porte les traces, dans les formules, dans le nom des rues, prenez le temps, en sortant, de chercher la rue de Bucarest, Vimont, Laval, vous comprendrez la réalité du conte, vous verrez comment la ville a gagné et gagne sur la forêt, vous comprendrez comment, en deux générations, la forêt qui hébergeait les ados qui cherchent leur place s'est transformée en un quadrillage de béton. La mise en scène d'Irène Voyatzis, qui sait évoluer entre l'étonnement joyeux et la tension, s'appuie sur des codes que le jeune public saura parfaitement adopter et comprendre.

C'est un très beau conte, par son propos, et par sa forme. Un conte urbain, qui se déroule dans les rues d'une ville horizontale. Un conte initiatique qui démine le passage de l'enfant au jeune adulte, en passant par cet inconnue qu'est l'adolescence. Un conte écologique qui rappelle l'urgence climatique dans laquelle nous vivons. Qui rappelle

écologique qui rappelle l'urgence climatique dans laquelle nous vivons. Qui rappelle l'importance de savoir où sont ses racines, au sens propre de la nature, au sens figuré de savoir d'où on vient dans une ville où les origines sont si diverses.

Publicités



RED by SFR
Forfait big RED 100Go à 13€

OUVRIR

CONFIDENTIALITÉ

REPORT THIS AD

Un très beau conte à ne pas rater si dans votre univers vous avez le souci d'un enfant qui grandit. Emmenez-le avec vous, laissez-le se blottir contre vous dans l'obscurité, recevoir les messages dont il a besoin (oui, ils sont dans le texte), vous remercier sur le trajet du retour.

L'avis de Baroudeur (13 ans) : cette représentation était un des meilleurs spectacles que j'ai jamais vu car on peut s'identifier à quasiment tous les personnages. Oli est un petit garçon qui au début a peur de tout mais on le voit progresser, avec son amie Val. Il grandit, il comprend que les vrais mecs ça peut pleurer et avoir peur. Cette pièce peut ouvrir les yeux à plusieurs personnes, les parents pour qu'ils comprennent les ados et les ados pour qu'ils sachent ce qui va leur arriver et qu'il faut préserver la nature

A l'Échangeur Bagnole jusqu'au 10 mai 2022

04-05-06-07-09-10/05 : 14h30 / 06-07/05 : 19h30 – 10/05 : 10h00

Texte : Olivier Sylvestre

Mise en scène : Irène Voyatzis

Avec : Léa Delmart, Antoine Formica, Joséphine Thiocone

Compagnie du Dahlia Blanc

Visuel : Anne Baron – Jeux de lumières aux frondaisons



LETTRES VIVES

JEUDI 12 MAI 2022 >> SAMEDI 14 MAI 2022



ARCHIVES THÉÂTRE

Publié le vendredi, 6 mai 2022 à 09h50

Lettres Vives. Élan poétique inspiré du réel



Par Italo Parigi

La compagnie Le désert en ville porte sur les planches *Lettres Vives, in omaggio a tutte le più belle* les 12 et 14 mai 2022 à 20h30 au théâtre L'Echangeur de Bagnolet. Le spectacle s'inspire de *Lettres mortes*, correspondance censurée de la nef des fous, traduit et présenté par Patrick Faugeras aux éditions Encre et Lumière.

«Lorsque la loi Basaglia fut votée (loi de 1978 qui décrète la fermeture définitive des asiles psychiatriques en Italie) et que l'on ferma presque aussitôt l'asile de Volterra, ancienne

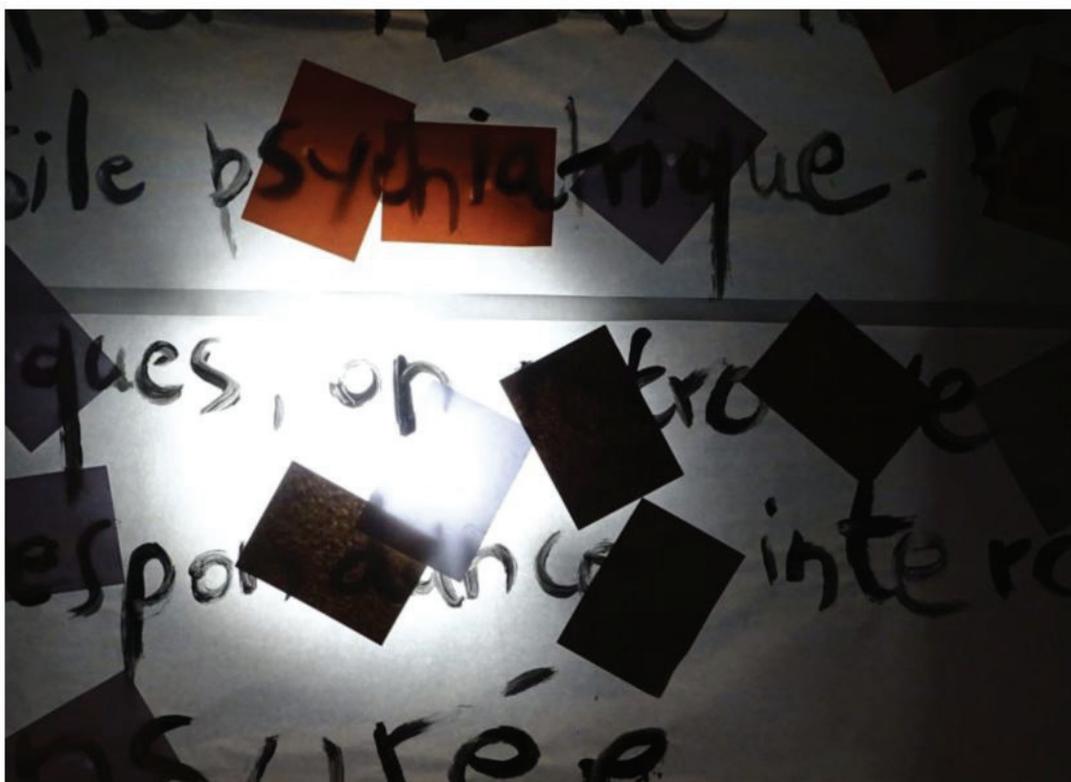
ville étrusque au coeur de la Toscane, fut retrouvée parmi les 50 000 dossiers cliniques archivés par l'administration, une immense correspondance retenue, interceptée, censurée... qui émanait essentiellement des internés mais aussi de leurs familles. La loi, en effet, voulait que tout échange épistolaire soit soumis au regard et à l'aval des responsables administratifs et médicaux. » Patrick Faugeras, psychanalyste et traducteur des *Lettres mortes*

Des milliers de lettres ont été retrouvées dans les archives de l'hôpital de Volterra. Des milliers de voix. Le timbre d'une voix, son rythme, sa musicalité racontent l'histoire d'une vie, portent les secrets d'un être.

Informations pratiques

« Lettres vives » : un spectacle comme un hommage aux « Lettres mortes » de Volterra

Publié le 3 mai 2022



Italie du nord, Volterra, asile psychiatrique. Jusqu'à sa fermeture décrétée en 1978, les correspondances des patients et celles de leurs familles sont interceptées, retenues, censurées. Milliers de lettres non envoyées, milliers de voix retentissant contre les murs de l'administration asilaire. Retrouvées, déterrées, rendues à l'existence par la publication dans **Lettres mortes, correspondance censurée de la nef des fous**. La compagnie **Le Désert en Ville** s'inspire librement de ce recueil pour créer un spectacle inédit, touchant et respectueux des mémoires oubliées « **Lettres Vives** ». A voir au **Théâtre L'Échangeur**, à Bagnolet du 12 au 14 mai prochains.

Des milliers de lettres...

"Les corps enfermés, retenus ; et les âmes qui sont restées accrochées au fil des lettres, des phrases, des respirations. Impressionnant murmure, et des gestes se répètent jusqu'à gesticulation dernière. Les journaux ne disent rien de la vie silencieuse de millions d'hommes sans histoire qui, à toute heure du jour et dans tous les pays du globe, se lèvent sur un ordre du soleil..."

Jean Oury, psychiatre et psychanalyste, fondateur de la clinique de La Borde, post-scriptum aux Lettres mortes.

Le spectacle ouvre cette boîte aux lettres, pleine à craquer. Il les rencontre dans la sobre présence d'une actrice, les mains ouvertes, d'un musicien, aux instruments multiples, de leurs voix mêlées, et des voix de tous ceux qui ont croisé ce chemin de correspondance. Sur le plateau presque nu d'un théâtre pauvre, les espaces se créent et se transforment au gré de notre avancée en profondeur dans la masse des lettres, et de ce qu'elles nous font explorer.

Mots, chant, musique, corps, voix récoltées au cours de résidences au pôle psychiatrie du CHU de Nantes tissent la trame d'un spectacle poétique pour rendre mémoire, hommage, vie aux lettres mortes. Et, par-delà le temps, pour se relier à leurs auteurs. Ces « autres voix » rejoignent le spectacle, offrent des bribes de lettres, et des réponses. Elles tissent parfois une véritable trame de fond, tel un bruissement, murmure éternel ; ou sont autant de personnages invisibles intégrés à la mise en scène grâce à la réalisation sonore.



De nombreux patients, soignants, cadres de santé, médecins du pôle psychiatrie du CHU de Nantes ont prêté leurs voix aux lettres de Volterra lors d'une première médiation en 2017, puis ont été invités à y répondre, avec leurs propres mots, en 2018.

L'alchimie de l'actrice et du musicien, qui répondent aux lettres dans leur langage propre, artistique, scénique, interroge nos propres enfermements, notre quête de l'autre et nos aspirations à la liberté.

De nombreux patients, soignants, cadres de santé, médecins du pôle psychiatrie du CHU de Nantes ont prêté leurs voix aux lettres de Volterra lors d'une première médiation en 2017, puis ont été invités à y répondre, avec leurs propres mots, en 2018.

L'alchimie de l'actrice et du musicien, qui répondent aux lettres dans leur langage propre, artistique, scénique, interroge nos propres enfermements, notre quête de l'autre et nos aspirations à la liberté.

Installation photographique et sonore voyageant avec le spectacle

En 2017, un premier voyage à Volterra a lieu. On entre, à pas de loup, dans un lieu déserté, abandonné, interdit : les décombres de l'hôpital, véritable ville fantôme dans la ville. On s'y heurte au silence de murs porteurs de secrets oubliés depuis longtemps. Il n'y a plus rien à voir ni à entendre ici, hormis un dernier souffle. Il nous murmure que Lettres Vives ne sera pas uniquement témoignage d'un passé, mais bel et bien acte du présent. À l'été 2018, un second voyage, nourri d'un nouvel enjeu. **Juliette Kempf**, à la conception, écriture et mise en scène de ce spectacle "Lettres vives" et **Lucile Brosseau**, infirmière à l'hôpital psychiatrique Saint-Jacques, à Nantes et **photographe**, ont quêté à la source de ce projet : les traces laissées par les voix disparues, les empreintes, les vestiges qui nous disent que les lieux furent habités, rencontrer les Italiens qui ont vécu la révolution psychiatrique. Et surtout, apporter les réponses sonores enregistrées à l'hôpital de Nantes. Les déposer au pied des murs de l'ancien asile, laisser le son rendre vie aux lieux dévastés, une performance sans spectateur dont l'installation **Réponses(s)** transmet la saveur. Le spectateur peut visiter l'installation, où photographies, textes et voix se répondent dans un dispositif immersif, avant ou après la représentation du spectacle. Cette médiation thérapeutique du pôle psychiatrie du CHU de Nantes pour son projet "Lettres Vives" avait remporté, en 2018, le **3^e Prix Infirmier en Psychiatrie** d'un montant de 1 000 euros remis lors des **4^e Rencontres soignantes en Psychiatrie**.

Garder une trace des murs qui ont été habités et qui ont aussi enfermé, aujourd'hui abandonnés mais chargés d'histoire... pour *Lucile Brosseau, infirmière en psychiatrie*, c'est rendre un hommage à tous ceux qui y sont passés. Dans cette dynamique, elle avait rejoint l'aventure des *Lettres Vives*, partie à Volterra avec Juliette Kempf sur les traces de l'asile abandonné, pour créer les images de l'installation photographique *Réponse(s)* associée au spectacle « monté aujourd'hui.



• « *Lettres vives* » par la Cie *Le désert en ville* – 20h30 jeudi 12 & samedi 14 mai 2022 –
D'après *Lettres mortes, correspondance censurée de la nef des fous*, traduit et présenté
par Patrick Faugeras aux éditions *Encre et Lumière*
Mise en scène & interprétation Juliette Kempf – Musique Khalid Kn- Lumière Isabelle
Ardouin – Regard extérieur Thylda Barès – Création sonore Juliette Kempf, Fabrice Leroy,
Léon Septavaux – Voix patients & soignants du pôle psychiatrie du CHU de Nantes;
correspondants italiens. Réserver un billet [ici](#).